



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

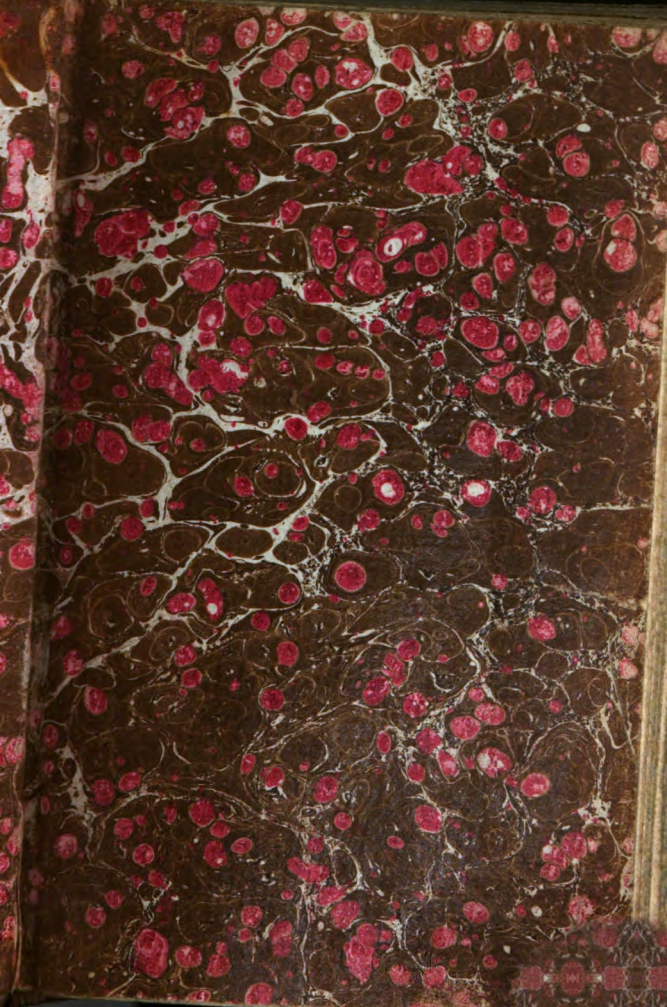
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







"gave me a lot of
Acc 8624, his

Acc 8624

Beaux Traits

DE L'HISTOIRE

DES VOYAGES.

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

BIBL. UNIV.

GENT

Digitized by Google



Chasse de l'Ours par les Lapons.



Le Serpent de Mer.

Acc. 2629, 655

Beaux Traits

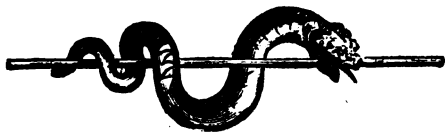
DE L'HISTOIRE

DES VOYAGES,

OU

ANECDOTES CURIEUSES SUR DIFFÉRENS PEUPLES DES
CINQ PARTIES DU MONDE.

Édition revue par **BUQCELLOS**,
et ornée *Blouquel / Duvoy*
DE 8 GRAVURES EN TAILLE-DOUCE.



A Paris

CHEZ DELARUE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 15
Et à LILLE, chez CASTIAUX, Libraire, Grande Place.

LILLE. — IMPRIMERIE DE BLOCQUEL.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Au nombre des livres utiles qu'on offre à la jeunesse, j'ai pensé qu'il conviendrait de joindre un ouvrage renfermant des notions sur le caractère, les mœurs et les coutumes des peuples qui vivent sous d'autres climats que le nôtre, et sur les productions particulières à chacun des pays éloignés de celui que nous habitons.

Afin de réaliser le projet que cette idée m'a fait concevoir, j'ai lu avec attention les excellents recueils de voyages de Messieurs Prévôt, Laporte, Laharpe, etc. ; j'ai consulté les géographies de Guthrie et autres auteurs modernes ; et, après en avoir extrait tout ce que j'ai cru susceptible de remarque, tout ce que j'ai supposé devoir intéresser la jeunesse.

j'ai réuni les articles de mon choix pour en former ce volume.

J'aurais désiré pouvoir mettre dans cette compilation une suite méthodique, qui enchaînât d'une manière naturelle les descriptions et les faits que je rapporte; mais comme cet enchaînement aurait présenté beaucoup de difficultés, et qu'il m'aurait obligé à substituer mon style à celui des auteurs estimables que j'ai mis à contribution, j'ai préféré, dans l'intérêt de mes lecteurs, de ne m'astreindre à aucun ordre ou classification.

Cet ouvrage, selon moi, ne contribuera pas moins à l'instruction des jeunes personnes, qu'il servira à les distraire agréablement de leurs études journalières.

BEAUX TRAITS

DE L'HISTOIRE

DES VOYAGES.

ISLANDE.

Cette île, qui appartient au Danemarck, prend son nom des énormes glaces de ses environs. Elle est située au nord de l'Europe, a 133 lieues de longueur et 56 de largeur.

On compte en Islande 60,000 habitans, et ce nombre n'est point proportionné à l'étendue du pays. Sa population fut jadis beaucoup plus considérable ; mais des maladies contagieuses l'ont fort diminuée. Depuis 1402 à 1404, des milliers d'individus périrent de la peste. La famine a aussi ravagé une grande partie de l'Islande ; car, quoiqu'en général les Islandais ne manquent pas de subsistances, leur pays a été fréquemment affligé de violentes disettes, dont on peut attribuer la principale cause aux glaces flottantes du Groenland ; lorsqu'elles arrivent en grandes masses, elles empêchent l'herbe de croître, et suspendent totalement la pêche. La petite vérole a fait aussi de grands ravages dans ce climat ; en 1707 et 1708 elle enleva 16,000 personnes.

Caractères , mœurs et usages des Islandais.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne , bien conformés , mais ne sont pas fort vigoureux. Ils sont probes , bienveillans , assez industriels , mais fidèles et obligeans. On entend rarement parler chez eux d'un vol , et ils exercent généreusement l'hospitalité , autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes , les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson , s'occupent à condre et à filer. Les hommes préparent les cuirs , et exercent les arts mécaniques ; quelques-uns ouvragent l'or et l'argent : ils manufacturent aussi une sorte d'étoffe grossière qu'ils nomment *Wadmal*. Ils sont si attachés à leur pays natal , qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Un Islandais se fixe rarement à Copenhague , quelque'avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose. Ils sont naturellement graves et très-religieux. Jamais ils ne traversent une rivière ou tout autre passage dangereux , sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur reconnaissance ne disparaît point avec le danger ; ils rendent grâces à Dieu de les avoir conservés. Lorsqu'ils se rassemblent , leur passe-temps favori consiste à lire leur histoire : le maître de la maison commence , et les autres le remplacent tour-à-tour. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux : ils se plaisent aussi à ré-

citer des vers. Quelquefois un homme donne la main à une femme , et ils chantent tour-à-tour des couplets qui forment une espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de temps en temps *chorus*. L'habillement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné ; mais il est décent , propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or , d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention , mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance sont vêtues d'étoffes plus amples , et portent des ornemens d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits , leurs maisons sont construites de bois que l'eau y jette ; et quelquefois les murs sont faits de lavé et de mousse. Ils couvrent le faite de gazon posés sur des solives , et quelquefois sur des côtes de baleine qui sont plus durables et moins chères que le bois. Ils n'ont point de cheminées , même dans les cuisines. Ils forment une espèce d'âtre au milieu de la chambre entre trois pierres , et la fumée s'exhale par un trou carré , pratiqué dans le comble. Leur principale nourriture consiste en poisson sec , du beurre rance qu'ils considèrent comme une friandise , du lait mélangé d'eau et de petit lait , et un peu de viande. Le pain est si rare chez eux , qu'il y a très-peu de leurs paysans qui puissent en manger pendant plus de trois ou quatre mois de l'année.

GROENLAND OCCIDENTAL.

Il est situé entre le 2° degré 20 minutes du méridien de Paris, et le 55° degré 20 minutes de longitude O., et entre les 60 et 76 degrés de latitude Nord.

Habitants ; industrie.

Suivant les dernières relations des missionnaires employés à la conversion des Groenlandais, la totalité de la population n'excède pas 957 habitans. M. Crantz prétend toutefois que les pirates Groenlandais du S. peuvent monter au nombre de 7000. Il y a beaucoup de ressemblance, pour la figure, les mœurs et l'habillement, entre ces peuples et les Esquimaux de l'Amérique, dont ils diffèrent très-peu, malgré tous les efforts que les missionnaires allemands et danois ont faits pour les civiliser et les convertir. Ils sont petits ; on en voit très-peu qui aient plus de cinq pieds ; et en général, ils ne les ont pas. Leurs cheveux sont longs et noirs ; mais ils ont rarement de la barbe, parce qu'ils sont dans l'usage de l'arracher. Ils ont la poitrine élevée et de larges épaules, particulièrement les femmes, qu'on habitude, dès leur jeunesse, à porter des fardeaux très-pesans. Ils sont lestes, agiles et très-adroits de leurs mains. Ils n'ont pas beaucoup de vivacité ; leur humeur est enjouée, sociable : ils ont fort peu d'inquiétude de l'avenir. La chair des rennes est le mets

dont ils sont le plus friands. Mais ils deviennent fort rares dans leur pays, et leur nourriture la plus délicate consiste en poissons, en veaux-marins et en oiseaux de mer. L'eau est leur boisson ordinaire; ils la conservent dans un vaisseau de cuivre, ou un vase de bois très-artistement fait, orné d'os de poissons et d'anneaux, et muni d'une espèce de cuiller à pot, d'étain. Les hommes travaillent les instruments nécessaires à la pêche et à la chasse, et préparent le bois pour construire leurs bateaux. Les femmes les couvrent de peaux. Les hommes vont à la chasse et à la pêche; mais lorsqu'ils ont conduit leur butin au rivage, ils ne s'en embarrassent plus. Ils croiraient se dégrader s'ils prenaient la peine de tirer le bateau jusqu'à terre. Les femmes servent de bouchers, de cuisiniers, de corroyeurs. Elles préparent les peaux, dont elles font des habits, des souliers et des bottines. Les femmes construisent et réparent les tentes et les maisons, en ce qui concerne la maçonnerie; les hommes fabriquent la charpente. Ils habitent des huttes pendant l'hiver, qui est excessivement rigoureux. Mais M. Crantz, qui nous a donné les plus récentes et les meilleures relations de ce pays, certifie que dans leurs plus longs jours d'été la continuité des rayons du soleil rend la chaleur si insupportable, que les habitants sont contraints de se dépouiller de leurs vêtements, et même des plus légers. Ils ne font point de commerce, quoique la pêche sur leurs côtes puisse en former un très-lucratif; mais ils s'occupent toute l'année de la chasse

ou de la pêche, et y sont très-adroits, particulièrement à prendre et à tuer les veaux-marins.

Les Groenlandais ont imaginé de se faire un vêtement avec lequel ils se tiennent debout, et marchent presque à sec sur les flots de la mer. C'est une espèce de jaquette, où l'habit, la oulotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce. Elle est faite de peau de chien marin, unie et sans poil, et si bien cousue que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond; ils bouchent ensuite ce trou avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air du dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble: ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'enfoncer.

Ils sont d'une malpropreté incroyable; ils mangent les poux qu'ils prennent sur eux et sur d'autres. Ils raclent avec un couteau la sueur de leur visage, et la lèchent. Chaque famille a une cuve placée dans l'appartement, où chacun va lâcher de l'eau. Les hommes ne se lavent qu'avec leur salive. Les femmes plongent la tête dans la cuve à urine pour faire croître leurs cheveux, et se procurer, à ce qu'elles s'imaginent, une odeur agréable. Quand elles se sont ainsi parfumé les cheveux, elles les laissent geler.

La science des sorciers groenlandais consiste à prononcer des paroles sur les malades, à s'entretenir avec les génies, à prédire l'avenir. On regarde comme des créatures malfaisantes les

vieilles femmes qui prétendent exercer la même profession ; et en cette qualité elles sont haïes , persécutées et mises à mort. Quand un malade consulte le magicien , celui-ci le couche sur le dos , et lui lie la tête avec un cordon ; il la soulève un peu en tirant la corde , et la laisse retomber en invoquant l'esprit familier. Si la tête est pesante , et se lève difficilement , c'est signe de mort ; mais si elle suit aisément le mouvement du cordon , on assure que le malade en reviendra ; et pendant que le médecin fait ses enchantements , s'il échappe à quelqu'un , un vent indiscret , tout le monde prend la fuite , jusqu'au sorcier.

Manière de prendre les Baleines dans les mers du Groenland.

La manière de prendre les baleines dans les mers du Groenland , entre les immenses îles de glaces qui s'accumulent depuis des siècles , est une des plus curieuses expéditions dont on puisse se faire une idée. Ces énormes glaçons ont communément une demi-lieue de longueur , et plus de cent pieds d'épaisseur. Lorsqu'une tempête les agite , ils présentent un spectacle épouvantable. Dans une seule saison , ils ont détruit et brisé treize vaisseaux hollandais.

Il y a dans les mers du Groenland des baleines de différente espèce ; les unes sont blanches et les autres noires : les noires , ou la grande espèce , sont les plus estimées à raison de leur énorme grosseur , et de la quantité de graisse ou

d'huile qu'on en tire. Leur langue a environ 17 pieds de longueur ; elle est renfermée dans de longues bandes que nous nommons baleines , couvertes de poil à peu près semblable au crin du cheval. Sur chaque côté de cette langue , il y a 250 bandes de cette baleine. Les os de cet énorme animal sont aussi durs que ceux de nos bêtes à cornes , et ne servent à rien. Elles n'ont point de dents dans la mâchoire : leur longueur est communément de 60 à 80 pieds. Leur plus grande grosseur est vers la tête ; elle diminue graduellement jusqu'à la queue.

Lorsque les marins aperçoivent une baleine , ils donnent le signal , et chacun s'élance du navire dans son bateau : chaque bateau est monté par 6 ou 8 hommes , et chaque navire a ordinairement 4 ou 5 bateaux.

Lorsqu'ils arrivent à la portée de la baleine , le harponneur lui lance son harpon. L'animal se sentant blessé , se plonge précipitamment , et entraînerait avec lui le bateau , si on n'avait pas soin de lui filer rapidement du cable. Pour éviter que le feu ne prenne au bateau par le frottement violent du cable qu'on file sur son bord , un matelot s'occupe constamment de le mouiller avec une éponge. Lorsque la baleine s'est plongée à la profondeur de quelques centaines de toises , elle est forcée de remonter pour prendre l'air , et il en résulte un bruit que quelques-uns ont comparé à celui du canon. Dès qu'elle paraît sur la surface de l'eau , on lui lance un second harpon , et l'animal fait de nouveau le plongeon. La seconde fois qu'il revient sur l'eau ,

on le perce à coups de lances , jusqu'à ce que l'eau qui l'environne soit fortement teinte de son sang. La baleine fait écumer les vagues à force de les battre avec ses nageoires et sa queue. Les bateaux continuent de la suivre jusqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ses forces. Lorsqu'elle expire , elle présente le ventre , et flotte sur le dos. Alors les marins la tirent à terre , ou jusqu'à leurs navires , s'ils sont trop éloignés de la côte. Lorsqu'ils ont les ustensiles nécessaires , ils coupent la baleine en morceaux , et font bouillir la graisse pour en tirer l'huile ; s'ils ne les ont pas , ils entassent les morceaux dans des tonnes , et les rapportent chez eux. Les vaisseaux qui servent à sa prise conservent une odeur très-forte dont rien n'approche. Chaque baleine rend de 60 à 100 barils d'huile , et la valeur du baril est de 72 à 96 fr. Quoique les Danois réclament la propriété du Groenland de l'est et de l'ouest où l'on prend ces baleines , les Hollandais se sont presque exclusivement emparés de cette pêche. Les Anglais y ont eu aussi plus récemment quelques succès.

LAPONIE.

Ce grand pays, situé au nord de l'Europe, est renfermé entre la mer Glaciale, la Norwège, la Suède et la Russie. Assujéti à la Russie, à la Suède et au Danemarck, il est divisé en conséquence en Laponie russe, suédoise et danoise; mais les Lapons connaissent peu ces divisions, n'ayant aucune habitation fixe; ils passent sans obstacle d'une domination à une autre, et ils ignorent souvent même de quel prince ils dépendent.

La terre de cette affreuse contrée, toujours resserrée par un froid excessif, ne produit que des mousses et quelques arbres résineux épars sur le sommet des montagnes. En hiver, le sol est continuellement couvert d'une neige épaisse. La partie la plus septentrionale est privée pendant trois mois de suite, de la vue du soleil, et dans l'été cet astre est pendant le même tems continuellement sur l'horizon. Heureusement ces longues nuits sont adoucies par des aurores boréales.

Caractère, Mœurs et Usages des Lapons.

Les malheureux habitans de cette terre ingrate semblent, sous tous les rapports, disgraciés de la nature : à peine ont ils quatre pieds et demi; ils sont mal faits, et leur visage pâle et basané, n'offre que des traits repoussants. Leurs femmes, encore plus mal traitées, sont encore plus laides que leurs époux.

Quatre perches plantées en terre, réunies par le bout et recouvertes de peaux, d'étoffes grossières, d'écorces et de gazon, composent leur habitation; une ouverture au sommet livre passage à la fumée, qui remplit souvent toute l'habitation.

Leur intelligence est aussi bornée que leur physique est imparfait; ils n'ont aucune idée des arts, et leurs idées, circonscrites dans un cercle très-étroit, ne se rapportent qu'à un petit nombre d'objets: à peine savent-ils compter au-delà de dix. Leur langue, si on peut donner ce nom au petit nombre de sons qu'ils articulent, est absolument éloignée de tous les idiomes connus.

La principale richesse du Lapon consiste dans ses rennes. Un traîneau, attelé de deux de ces animaux, parcourt six ou sept lieues par heure, sur la glace. Leur lait lui fournit une nourriture salubre. Le pain est remplacé par des poissons séchés et réduits en poudre.

Les pelleteries d'ours, d'élans, de castors, d'hermines, etc. sont les seuls objets que les Lapons puissent offrir en tribut à leurs souverains, et les seules bases de leurs spéculations commerciales.

Les Lapons croient à la magie, et ont des magiciens dont ils font le plus grand cas. Un tambour mystérieux orné de figures symboliques, et garni des instrumens propres à opérer les effets ordinaires de la nécromancie, est le principal meuble dont se sert le magicien lapon. Il commence par l'approcher du feu pour en roi-

dir la peau , qui se resserre par la chaleur , puis se tient à genoux , et y fait mettre tous les assistants. Il frappe ensuite doucement, en traçant une ligne circulaire et en prononçant quelques paroles ; peu à peu il redouble les coups et élève la voix ; bientôt ses cheveux se hérissent , son visage s'enflamme , ses yeux s'égarent , il crie , il s'agite , il devient furieux , tombe enfin la face contre terre , et y reste sans mouvement. Lorsque sa frénésie est passée , il se relève avec une tranquillité affectée , et révèle aux spectateurs ce que le diable lui a appris.

Ils ont un gros chat noir auquel ils disent tous leurs secrets , et qu'ils consultent dans toutes leurs affaires importantes. Quand ils sont atteints d'une maladie sérieuse , ils ont recours au tambour pour en savoir l'évènement. Si l'augure est favorable , on n'épargne au malade ni soins ni remèdes ; dans le cas contraire , on lui fait avaler une forte dose d'eau-de-vie pour faciliter son passage dans l'autre monde. Il arrive quelquefois que , dès que le sorcier a prédit la mort , tout le monde abandonne le malade , et ne s'occupe plus que du festin qui doit suivre son décès.

Les femmes poussent l'emportement jusqu'à l'excès ; semblables à des lionnes en furie , elles s'élancent sur quiconque les outrage.

La chasse de l'ours est une des affaires les plus importantes des Lapons. Quand l'ours est tué , on le met sur un traîneau , et on l'amène jusque dans la cabane où il doit servir à régaler les chasseurs. Les femmes attendent avec

impatience le retour de leur expédition : du plus loin qu'elles les aperçoivent , elles font retentir les airs de chants d'allégresse. Elles mâchent une racine rouge , et crachent au visage des chasseurs pour les faire paraître ensanglantés.

Les femmes n'assistent pas au repas , il leur est même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare ; c'est une cabane qui ne sert qu'à cet usage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte ; après qu'il a été coupé en pièces , on le jette par le trou qui sert de passage à la fumée , afin qu'il paraisse envoyé et tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert ; c'est à lui aussi qu'est assignée à table la première place , le magicien à la seconde , et les autres observent le même ordre qu'à la chasse. Quand les viandes sont cuites , on les divise en deux parts , l'une pour les hommes , l'autre pour les femmes ; celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons , qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hommes venus de Suède , de Pologne , d'Angleterre et de France , pour vous apporter des présents. » A ce signal , elles sortent de la cabane , viennent au-devant des députés , et répondent à leur chanson par celle-ci , « Venez , vous qui arrivez de Suède , de Pologne , d'Angleterre et de France ; venez , nous vous mettrons des houpes de laine autour des cuisses. » En même temps elles prennent les viandes des mains des envoyés , et leur font présent de houppes rouges.

N O R W E G E.

Le Serpent de mer.

C'est sur la côte de Norwège que l'on trouve *le serpent de mer*. On assure qu'il a plus de vingt-cinq pieds de long ; que son corps est au moins de la grosseur de deux muids , et qu'il se tient toujours au fond de l'eau , excepté en juillet et en août , qui sont les mois où il fraie , encore ne s'élève-t-il à la surface que lorsque le temps est calme : alors on voit quelques petites portions de son dos qui paraissent quand il se plie , et semblent , de loin , autant de tonneaux flottans sur une même ligne , à une distance considérable les uns des autres. Ce monstre a le front haut et large , le museau aplati comme celui d'un cheval , et de grandes narines d'où sortent de longs poils comme des moustaches ; ses yeux sont gros , de couleur bleue , et luisans comme deux boules d'argent. Le corps de cet animal est d'un brun foncé , parsemé de taches plus claires qui brillent comme des écailles de tortue.

Ce serpent fait souvent couler à fond hommes et chaloupes ; on prétend que par son poids , il ferait périr un bâtiment de cent tonneaux en s'élançant au travers. Quelquefois il s'entortille en cercle autour d'un bateau , de sorte que les hommes en sont environnés de tous côtés. Le moyen de l'éviter , quand on se trouve

près de lui , est de diriger la barque vers la partie de son corps la plus élevée et la plus visible, parce que le serpent plonge sur-le-champ, et laisse passer le bateau. Si au contraire on ramait vers l'endroit où le corps ne se montre pas, le monstre en s'élevant, renverserait la chaloupe. Il serait inutile de s'éloigner à force de rames ; car cet animal fend les eaux comme une flèche ; et levant la tête , il enlève un homme d'une barque sans toucher à ses compagnons. Pour s'en débarrasser , on lui jette tout ce qui se présente sous la main , ne fût-ce qu'un morceau de bois , une pierre ou la chose du monde la plus légère ; pourvu qu'il en soit atteint , il plonge aussitôt dans l'eau et prend une autre route.

R U S S I E.

Cet empire , le plus grand du monde , s'étend de la mer Baltique aux extrémités de l'Asie. Sa longueur , de l'ouest à l'est , est d'environ deux mille cent lieues , et sa largeur est , en quelques endroits , de huit cents lieues. Cette étendue prodigieuse renferme une multitude de nations différentes. Jamais la réunion de tant de pays sous une même domination n'eut d'exemple dans les annales du monde , ni l'empire romain dans le temps de sa splendeur , ni la monarchie d'Alexandre , ne parvinrent à cette étendue. La nature a divisé ce pays en deux

parties inégales, par la chaîne des monts Ourals qui le traverse du nord au sud. La partie située à l'ouest de l'Oural est la Russie d'Europe, et celle qui est à l'est, est la Russie asiatique.

Le sol de la Russie d'Europe varie en raison de son étendue; la partie septentrionale, couverte de forêts, est inhabitable: celle du centre est très-fertile et la troisième, qui comprend les régions situées entre la mer d'Asof et la mer Caspienne, ne renferme que des plaines peu fertiles et imprégnées de sel.

La Russie d'Asie, ou Sibérie, offre la plus grande variété dans ses productions. Ses parties centrales et méridionales sont très-fertiles, tandis que le reste du pays, où règne un hiver éternel, n'offre que des déserts arides et inhabitables.

La population totale de l'empire de Russie peut-être évaluée à trente-six millions d'ames, dont la plus grande partie est dans la Russie d'Europe.

Le catholicisme grec est la religion dominante.

Les productions de la Russie sont variées; les principales consistent en bois de construction, chanvre, goudron. Le nombre des manufactures est assez grand; et, pour la beauté de leurs produits, elles peuvent rivaliser avec celles du reste de l'Europe. Le commerce de pelleteries et de cuir est très-considérable.

Saint-Petersbourg, capitale de toute la Russie, ville fameuse dont la fondation, due à Pierre-le-grand, date de 1703, est située sur la Newa, à un quart de lieue de son embouchure

dans le golfe de Finlande. Son commerce est considérable : on y compte deux cents vingt mille habitans. Le luxe qui y règne annoncerait une civilisation de plusieurs siècles. On y admire des édifices magnifiques, dont la plus grande partie est due à Catherine II.

L'hiver de Saint-Petersbourg est très-rigoureux ; la Newa se couvre de glaces épaisses de vingt-huit à trente-six pouces, et la terre est gelée à deux ou trois pieds de profondeur. Le froid sert au plaisir des habitans, en fournissant l'occasion de faire des courses de traîneaux. En 1740, l'impératrice Anne fit élever, sur les bords de la Newa, un magnifique palais construit de quartiers de glace taillés comme des pierres de taille. Les divers appartemens étaient garnis de meubles de glace. Devant le palais étaient des statues, et six canons, le tout aussi de glace ; un de ces canons fut chargé ; et le boulet traversa une planche de deux pouces d'épaisseur. Pendant la nuit le palais fut illuminé, et l'impératrice y donna plusieurs fêtes.

Le caractère du Russe, offre un contraste très-remarquable avec le climat qu'il habite. Au milieu des glaces et des frimats, il a toute la gaité, toute la vivacité d'esprit et de corps que l'on remarque chez des peuples plus méridionaux. Cependant il est prompt à s'enflammer, et, quoique naturellement généreux, il peut se porter à des actes d'une barbarie révoltante. Il est d'ailleurs officieux ; il exerce avec noblesse l'hospitalité ; il est très-social et fort communicatif. Le Russe parle avec facilité, il

a une éloquence naturelle, dont les gens du commun eux-mêmes ne sont pas dépourvus. Doués d'une aptitude merveilleuse pour apprendre, les Russes sont cependant si légers, qu'ils se rebutent à la moitié de la carrière. Quelquefois aussi, ils se croient consommés dans un art dont ils n'ont fait qu'effleurer les principes.

Le Russe est sobre; il aime la propreté et l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Il montre une aptitude singulière pour le commerce. Il n'est pas rare qu'un homme ne sachant ni lire ni écrire, qui est venu de son village, vêtu d'une blouse grossière et avec ses souliers d'écorce, s'en retourne au bout d'une année chargé d'un monceau d'argent.

Anecdotes russes.

Le souverain de Russie, Basilowitz, parcourait son empire, et chacun lui faisait des présents. Un cordonnier, qui lui donna un navet d'une rare grosseur, le contenta à un si haut point, qu'il ordonna aux gens de sa suite de se faire chausser par lui seul, et de payer le double de son prix. Un gentilhomme voyant de quelle manière il avait récompensé un don de si peu de valeur, imagina qu'en offrant son plus beau cheval, il en recevrait des marques plus distinguées de sa libéralité; mais le prince, pour remerciement, ne lui donna que le navet du cordonnier.

Ce prince était plus redouté qu'aimé de ses

sujets ; les présents qu'on lui faisait pendant ses voyages , étaient un tribut payé à la crainte. L'histoire le peint comme un homme cruel et rempli d'orgueil. On lui amena un jour les principaux prisonniers de la Livonie et de la Finlande , provinces qu'il avait conquises , il les assomma lui-même les uns après les autres avec un bâton ferré.

Il fit rôtir devant lui le gouverneur d'une place dont il venait de se rendre le maître. Etant devenu jaloux de son fils , il le fit mourir. Un ambassadeur ayant refusé de se découvrir en sa présence , il ordonna qu'on lui clouât le chapeau sur sa tête. Un ambassadeur anglais lui ayant fait éprouver le même refus , le czar lui dit : « Ne sais-tu pas le traitement que j'ai fait essuyer à un de tes semblables ? » — Je le sais, lui répondit l'Anglais ; mais je suis l'envoyé d'une reine qui ne permet pas que l'on offense impunément ses ambassadeurs. — « Voilà un brave homme, dit-il à ses courtisans : qui de vous eût agi et parlé de la sorte pour soutenir mon honneur ? »

Une autre fois , ce même czar prit l'habit d'un homme du peuple , et alla dans un village demander de porte en porte un logement : personne ne voulut le recevoir , excepté un pauvre homme dont la femme était prête d'accoucher , et qui le régala le mieux qu'il put. Le monarque lui dit , en le remerciant , que le lendemain il reviendrait le voir , et lui amènerait un parrain et une marraine pour son enfant. Il y retourna en effet avec toute la splendeur

de son rang, et fit la fortune de son hôte; mais il donna l'ordre de brûler toutes les autres maisons du village, et de chasser les habitans dans la campagne, disant qu'ils deviendraient peut-être plus charitables quand ils auraient éprouvé ce qu'on souffre en demeurant exposé sans nourriture, pendant une nuit très-longue et très-froide, à l'inclémence de la saison.

SUISSE.

La chasse aux chamois.

La chasse aux chamois forme l'occupation de beaucoup d'habitans des montagnes de la Suisse. Quoique cette chasse périlleuse enlève souvent, à la fleur de leur âge, des hommes précieux à leur famille, elle a pour les montagnards des attrait irrésistibles. Un jeune homme bien fait, et d'une figure agréable, venait d'épouser une femme charmante. Il disait à un voyageur (*M. de Saussure*) : « Mon grand père est mort à la chasse, mon père y est mort; je suis si persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, Monsieur, et que je porte à la chasse, je l'appelle mon *drap mortuaire*, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre; et pourtant, si vous m'offriez de faire ma fortune à condition de renoncer à la chasse aux chamois, je n'y renoncerais pas. »

Le lecteur lira sans doute avec plaisir la description de cette chasse.

Le chasseur de chamois part ordinairement dans la nuit, pour se trouver à la pointe du jour dans les lieux élevés où le chamois vient paître. Dès qu'à l'aide de sa lunette d'approche il a aperçu quelques-uns de ces animaux, il tâche de s'élever au-dessus d'eux en longeant quelque ravine, ou en se coulant derrière un rocher. Arrivé au point convenable, il ajuste l'animal, et tire dessus. S'il l'a atteint, il court à sa proie, et s'en assure en lui coupant les jarrets; puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour retourner à son village. Si la route est très-difficile, il écorche le chamois, et ne prend que sa peau; mais pour peu qu'il soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules, et la porte souvent à de grandes distances, à travers les précipices. Mais si, comme dans le cas le plus fréquent, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse sur les glaciers, sur les neiges, sur les rochers escarpés. Alors l'un d'eux tandis que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher, et dès que cette sentinelle aperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement. Les autres chamois accourent pour juger de la nature du danger. Si c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles.

C'est là que commencent les dangers du chas-

seur ; car alors , emporté par sa passion , il ne connaît plus de péril : il passe sur les neiges sans se soucier des abîmes qu'elles recouvrent ; il s'engage dans les routes les plus périlleuses , monte , s'élance de rochers en rochers , sans savoir comment il pourra en revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite ; mais il n'y renonce pas pour cela : il s'arrête au pied d'un roc , souvent sur des débris entassés , au milieu des neiges et des glaçons , où il n'y a point le moindre abri contre un froid extrême et un vent impétueux. Là , seul , sans feu , sans lumière , il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine , ordinairement si sec , qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace. Il fait tristement son frugal repas , met une pierre sous sa tête , et se livre au sommeil. Le lendemain il se lève transi de froid , mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois , boit un peu d'eau-de-vie , reprend son sac , et s'en va courir de nouveaux hasards.

Ces chasseurs restent ainsi plusieurs jours de suite dans ces affreuses solitudes , laissant pendant ce temps leur famille , leurs malheureuses femmes , surtout , livrées à la plus cruelle inquiétude. Elles n'osent même dormir , dans la crainte de les voir paraître en songe ; car c'est une opinion reçue dans le pays , que quand un homme a péri dans les glaces , ou sous quelque rocher ignoré , il revient de nuit apparaître à

la personne qui lui était la plus chère , pour lui dire où est son corps, et pour la prier de lui faire rendre les derniers devoirs.

ROYAUME DE NAPLES.

Ce royaume occupe toute la partie méridionale de l'Italie. On le divise en quatre grandes provinces : la Terre de Labour , l'Abruzze , la Pouille et la Calabre.

Naples , dans la Terre de Labour , capitale de tout le royaume , est une des villes les plus anciennes de l'Italie.

Le Vésuve.

A trois lieues de Naples s'élève le *Vésuve* , cet effrayant volcan qui tant de fois déjà a menacé cette ville , et qui la menace encore tous les jours. Herculanium , Pompéia , Stabia , ensevelies par ses cendres et ses laves , ne sont point des avertissemens pour les Napolitains ; ils dorment , et la destruction plane sur leurs têtes.

Portici , superbe maison du roi de Naples , est assis sur Herculanium. Le Vésuve menace de l'engloutir , comme jadis il a englouti cette colonie grecque ; et c'est cependant dans ce lieu que l'on a rassemblé les restes précieux , les statues , les médailles antiques trouvées dans les ruines souterraines qui sont à peu de distance.

Mes lecteurs me sauront gré de rapporter ici la lettre de Plin le jeune, adressée à Tacite; elle offre des détails curieux sur une des premières éruptions du Vésuve.

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre toute entière à l'avenir. Je vous rends grâce de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peuples, promettait à son nom l'immortalité; sans doute, ses ouvrages aussi l'en flattaient: mais une ligne de Tacite a lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être décrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues! Plus heureux celui qui en obtient à-la-fois ces deux faveurs! Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres, que j'aurais sollicités.

« Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte.

Le 23 d'août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, sa mère monte à sa chambre; elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève, il examine le prodige, mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve. Il ressemblait à un grand pin; il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le

poussait avec impétuosité, et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné; il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vite une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche, mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère : ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrait, comme j'aurais fait dans ma chambre. Était-ce fermeté ? était-ce imprudence ? Je l'ignore : j'étais si jeune (1) ! Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reprocha à ma mère sa sécurité, à moi mon audace. Je ne levai pas seulement les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit, car la frayeur imite quelquefois la prudence.

(1) Il n'avait alors que 18 ans.

« Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout moment et repoussait fort loin la mer irritée, qui retombait sur elle-même, tandis que devant nous s'avance des bornes de l'horizon un nuage noir, chargé de feux sombres qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

« L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant, et son vœu s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre ! A ces mots l'Espagnol part.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe ; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi ! mon cher fils, s'écrie ma mère, sauve-toi ! tu le dois et tu le peux, car tu es jeune ; mais moi, chargé d'embonpoint et d'années, je pourvu que je ne sois pas cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère point de salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main et je l'entraîne. — O mon fils, disait-elle en pleurant, je te retarde !

« Déjà la cendre commençait à tomber, je tourne la tête ; une épaisse fumée, qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. — Ma mère., quittons le grand chemin : la foule va nous étouffer dans les ténèbres qui accourent. A peine avons-nous quitté le grand chemin, il était nuit, la nuit la plus noire ;

alors ce ne fut plus que plaintes de femmes , que gémissemens d'enfans , que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots et avec les divers accens de la douleur : *Mon père ! mon fils ! ma femme !* — On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée , celui-là le sort de ses proches ; les uns imploraient les dieux , les autres cessaient d'y croire ; plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits , dans celle qui devait être éternelle — Et au milieu de tout cela , que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la frayeur outrait tout et croyait tout.

« Cependant une lueur perçee les ténèbres : c'était l'incendie qui approchait ; mais il s'arrête , s'éteint : la nuit redouble et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever de moment en moment pour secouer nos habits. Le dirai-je au milieu de cette scène d'horreur il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolai de mourir dans cette pensée : *l'univers meurt.*

« Enfin cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore ; le jour ressuscite , même le soleil , mais terne et jaunâtre , tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés ! toute la terre était ensevelie sous la cendre , comme elle l'est en hiver sous la neige. Le chemin était perdu. On cherche Misène : on le retrouve , on y retourne , on

le reprend, car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas ! Nous avions toute raison d'en être inquiets !

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers Rétine et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait ; il y entra. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue, il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictait. Mais déjà une cendre brûlante, s'abat-tait sur sa galère ; déjà des pierres tombaient à l'entour ; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage !* s'écrie-t-il, *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus était à Stabia. Mon oncle le trouve tout tremblant ; il l'embrasse, l'encourage, et pour rassurer son ami par sa sécurité, demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaîment, ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaîté.

« Cependant le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. *Ce sont des villages abandonnés qui brûlent*, disait mon oncle à la foule pour tâcher de la rassurer ; ensuite il se couche, ils s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruaient. On court à lui : il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le

parti qu'il faut prendre. Restéront-ils dans la maison, fuiront-ils dans la campagne ? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre, et s'ils fuient, aux pierres qui tombent ? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et pour toute précaution on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs ; mais là continuait la nuit, nuit horrible ! la nue en feu l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap et se couche. Tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle soutenu par deux esclaves, se lève. Mais soudain suffoqué par la vapeur, il tombe : et Pline est mort.... »

Oisifs et paresseux, les Napolitains abandonnent presque à la nature le soin des productions du sol. On les accuse d'être dissimulés et d'aimer la chicane, mais on ne peut leur refuser de l'amabilité, de la générosité et de la bravoure. Ils aiment les sciences et les cultivent avec succès. Le luxe et l'éclat dominant dans cette ville. Sa population est de 3,000,000 ames.

Les Lazzaronis.

Les Lazzaronis, classe singulière d'hommes, suivent sans s'en douter, les préceptes de

Diogène. Une chemise des culottes et un bonnet forment tout leur habillement : la douceur du climat les rend suffisans, et c'est tout ce qu'ils possèdent. La plupart passent les nuits dans la rue, sur les bancs qui sont devant les maisons. Leur nourriture se réduit à bien peu de chose. Ils mendient pour subvenir à leur modique dépense, et ils n'hésitent pas même à faire des larcins lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Naples renferme, dit-on, 40,000 de ces êtres, et ils sont heureux, car le bonheur des Napolitains est de ne rien faire, et ils ne font rien.

CHINE.

La Chine est bornée au nord par la Tartarie et par un mur de pierres d'une construction surprenante, de 500 lieues de longueur ; à l'est, par la mer Pacifique, qui la sépare de l'Amérique septentrionale ; au midi par la mer de la Chine ; et à l'ouest par le Tonquin, les provinces de Tartarie, et les montagnes du Tibet et de la Russie.

Population, mœurs et usages des habitans.

Suivant quelques calculs, le nombre des habitans de la Chine est de 333,000,000, et tous ceux de l'âge de 20 à 60 ans payent une taxe annuelle. Malgré l'industrie du peuple leur étonnante population accasionne fréquem-



Empereur promenant un Âne.



Le Peuple aux grandes Oreilles.

ment la famine. Les parens qui ne peuvent nourrir leurs enfans femelles, ont la liberté de les jeter à la rivière; mais il leur attachent au corps une gourde qui les soutient sur l'eau, il se trouve souvent des gens riches et compatissans, qui, touchés des cris de ces enfans, les arrachent à la mort. Les Chinois sont de moyenne taille; ils ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long. Il ont des idées particulières sur la beauté; ils arrachent avec des pinces les poils de la partie inférieure du visage, n'en laissant qu'un petit nombre épars en forme de barbe. Leurs princes Tartares les obligent de se couper les cheveux, et de ne porter, comme les Mahométans, qu'un petit bouquet sur le haut de la tête. Dans les provinces septentrionales, ils ont le teint clair, et basané vers le midi: l'homme qui a le plus d'embonpoint est à leurs yeux le plus beau. Les gens de qualité et les savans, moins exposés au soleil, ont un teint délicat, et ceux qui sont adonnés aux lettres laissent croître énormément leurs ongles, pour faire voir qu'ils ne s'occupent d'aucun travail manuel.

Les femmes ont de petits yeux, les lèvres arrondies et vermeilles, la chevelure noire, les traits réguliers, et le teint délicat, quoique fleuri. La petitesse du pied est regardée comme la principale de leurs beautés, et pour leur donner cette perfection, on ne manque pas de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse; ensorte que, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Ce

bizarre attribut de la beauté a sans doute été imaginé par les anciens Chinois pour déguiser leur jalousie.

Il serait peu instructif et amusant pour le lecteur de voir le détail des formalités ridicules et empesées auxquelles s'assujétissent les Chinois, et surtout les gens de qualité, lorsqu'ils font ou reçoivent des visites : et d'ailleurs ces détails viendraient probablement trop tard, les mœurs des Chinois ayant beaucoup changé et variant tous les jours, depuis qu'ils sont tombés sous le pouvoir des Tartares. Il suffira d'observer que les législateurs de la Chine, regardant la soumission et la subordination comme les pierres angulaires de tout édifice social, ont imaginé ces marques extraordinaires de respect, toutes ridicules qu'elles nous paraissent, comme un témoignage du devoir et du respect des inférieurs envers les supérieurs, et leur maxime capitale fut que l'homme qui manque de civilité, manque de jugement sain.

Habilllements

L'habillement varie suivant la distinction des rangs, et est entièrement réglé par la loi, qui a même fixé les couleurs distinctives des conditions. L'empereur et les princes du sang ont seuls le droit de s'habiller de jaune ; certains mandarins ont celui de porter du satin fond rouge, mais seulement aux jours de cérémonie. En général, ils sont vêtus de noir, bleu ou violet. Les couleurs auxquelles sont bornés les gens du

peuple sont le noir ou le bleu , et leur habit est toujours de coton uni. Les hommes portent des chapeaux en forme de cloche ; qui , pour les gens de qualité , sont ornés de bijoux. Le reste du vêtement est aisé et large , consistant en une veste avec une ceinture , un habit ou robe par-dessus , des bottines de soie piquées en coton , et une paire de caleçons. Les dames des provinces méridionales ne portent rien sur la tête. Quelquefois leur cheveux sont ramassés dans un filet, et quelquefois épars. Leur habillement diffère peu de celui des hommes : seulement la robe ou vêtement de dessus a des manches larges et ouvertes. Au reste , l'habillement varie , chez les deux sexes , suivant le climat.

Mariages.

Les parties ne se voient jamais que le marché n'ait été conclu entre les parents , marché qui se fait d'ordinaire quand les enfants deviennent adolescents. Le plus grand déshonneur , après celui de la stérilité , est de mettre au monde un grand nombre de filles , et si une femme de famille pauvre a le malheur d'en avoir trois ou quatre de suite , il n'est pas rare qu'elle les expose sur les grands chemins , ou qu'elle les jette dans la rivière.

Funérailles.

Les gens d'un certain rang font faire de leur vivant leurs cercueils et leurs tombes. Personne n'est enterré dans l'intérieur d'une ville , et

aucun cadavre n'y est introduit. Chaque chinois, a dans sa maison un tableau où sont écrits les noms de son père, de son ayeul et de son bisayeul, et devant lequel il brûle souvent de l'encens, et se prosterne; et quand un père de famille meurt, le nom du bisayeul est effacé, et celui du nouveau décédé est ajouté au tableau.

Langue.

La langue chinoise ne contient que 330 mots, tous monosyllabes; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses modulations, qui ont chacune leur sens différent, que la langue est plus riche qu'on ne l'imaginerait d'abord, et met les chinois en état de s'exprimer très-bien dans toutes les occasions ordinaires de la vie. Les missionnaires qui ont adapté de leur mieux les caractères européens à l'expression des mots chinois, ont imaginé onze marques et aspirations différentes (dont quelques-unes très-complicquées) pour peindre les différentes modulations, élévations ou abaissements de la voix, qui distinguent les diverses significations d'un même monosyllabe. Le langage oral étant aussi stérile et aussi resserré, est peu propre à la littérature; c'est pourquoi on se sert dans cette partie de caractères arbitraires, dont la multiplicité et la complication sont étonnantes; on en compte à-peu-près 80,000. Ce langage écrit ne s'adressant qu'à l'œil, et n'ayant aucune affinité avec la langue parlée, celle-ci est toujours restée rude et non polie, tandis que

la première a reçu tout le perfectionnement possible.

Génie et sciences.

La difficulté d'apprendre et de retenir une aussi grande quantité de signes arbitraires , qu'on en trouve dans ce qui peut être appelé la langue écrite des chinois , retarde beaucoup les progrès de leur érudition. Mais il n'y a aucun pays où la science jouisse d'autant d'honneurs et de récompenses et où il y ait plus d'encouragements à la cultiver. Les lettrés sont respectés comme une espèce particulière , et forment la seule noblesse connue à la Chine : quelque basse que soit leur naissance , ils deviennent mandarins , d'un ordre d'autant plus élevé que leur science est plus étendue ; mais de l'autre côté , dans quelque haut rang qu'ils soient nés , ils tombent promptement dans la pauvreté et l'obscurité , s'ils négligent les études qui ont élevé leurs pères.

Les Chinois s'attribuent avec raison l'invention de la poudre à canon , dont ils firent usage contre Gengiskan et Tamerlan. Ils paraissent n'avoir point connu les armes à feu portatives , et ne s'être servis que de canons qu'ils nomment machines à feu. Leur industrie dans les manufactures d'étoffe , de porcelaine , de laque , et autres fabriques sédentaires , est étonnante , et ne peut être comparée qu'à leurs travaux de campagne , tels que la construction des canaux , l'aplanissement des montagnes , la formation des jardins , et la navigation de leurs jonques et bateaux.

Les empereurs de la Chine sont absolus, et il n'est personne, quelque élevé que soit son rang, qui puisse se soustraire à leur despotisme. L'un d'eux se promenant un jour dans un parc de la ville de Nankin, appela un mandarin de sa suite, dont la richesse passait pour être immense, et lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, et de le conduire autour du parc. L'empereur donna au mandarin un tael pour récompense, et le promena aussi sur l'âne. « Combien de fois, lui dit-il après cette bizarre promenade, suis-je plus grand ou plus puissant que toi ? » Le mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible. Eh bien, répliqua le prince, je veux la faire moi-même : je suis vingt mille fois plus grand que toi, et tu paieras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le mandarin paya vingt mille taels. On ne sait si l'on doit plus s'étonner de la bassesse du souverain qui exerce un pareil monopole, ou de l'infamie des lois qui l'y autorisent.

SIBÉRIE.

La Sibérie est une contrée immense, de plus de douze cents lieues de longueur de l'est à l'ouest, et de cinq cents de largeur du nord au sud. Elle est séparée des anciens gouvernements russes de Casan et d'Astracan, par une longue

chaîne de montagnes , nommées *Kamen-Poyas* ; bornée à l'est par la mer du Japon , au sud par la Grande-Tartarie , à l'ouest par la Russie , au nord par la mer Glaciale.

La capitale de la Sibérie est Tobolsk , ville située sur le fleuve Irtisch , et divisée en haute et basse. Toutes les maisons en sont bâties en bois. Dans la ville haute , qu'on appelle proprement la ville , est la forteresse , qui a été construite par le gouverneur *Gagarin*. Tobolsk est fort peuplée , et les Tartares forment presque le quart des habitants. Les autres sont presque tous des Russes , ou exilés pour leurs crimes , ou enfants d'exilés. Comme tout y est à si bon marché , qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un revenu de dix roubles par an (un peu plus de quarante francs), la paresse y est excessive. Quand les ouvriers ont gagné quelque chose , ils ne cessent de boire , jusqu'à ce que , n'ayant plus rien , ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Deux heures d'occupation leur donnent de quoi vivre une semaine.

Les Tartares mahométans de Casan , dans la Sibérie , ont leurs églises et leurs fêtes. Les mosquées sont communément un vaisseau carré , bâti en bois , et surmonté d'une tour. On y arrive du côté de la rue par quatre ou cinq marches , et l'on y entre par un vestibule où les Tartares ôtent et laissent leurs souliers. La nef est éclairée par un grand nombre de fenêtres , et échauffée par un poêle qui donne une chaleur très-douce. Au-dessus de la porte est une tribune pour les chantres ; le prêtre se tient en bas ,

dans la partie opposée , le visage tourné vers le peuple. Le milieu de la mosquée est couvert d'un tapis , et cet endroit est regardé comme le sanctuaire. Les Tartares , rangés des deux côtés , sont assis à la turque et ont la tête couverte. Le prêtre lit , ou plutôt psalmodie , et tous les assistants ont les mains jointes. Bientôt il est secondé par les chantres de la tribune. Il reprend ensuite sa lecture , commence la prière générale , après laquelle il marmotte quelques mots , et tout le monde se lève en même temps ; un régiment ne fait pas l'exercice avec plus de précision. Ces gens ont des chapelets qui les guident , et ils accompagnent d'un murmure sourd et de gestes ridicules les prières qu'ils récitent ou qu'ils chantent. Tantôt ils se mettent les doigts dans les oreilles , comme pour éviter un bruit auquel il ne seraient point accoutumés ; tantôt ils se passent la main sur le visage , comme s'ils voulaient se savonner la barbe ; quelquefois ils semblent s'exciter à vomir , en se présentant à la bouche , qu'ils tiennent ouverte , les deux doigts du milieu de chaque main ; d'autres fois ils se courbent comme s'ils cherchaient quelque chose à leurs pieds ; ensuite , s'étant relevés , ils tombent prosternés , se relèvent et se prosternent de nouveau.

Circonstances singulières de la chasse aux Zibelines.

La manière dont se fait , en Sibérie , la chasse aux zibelines , a quelque chose de singulier. Il

se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs , qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent. Ils choisissent parmi eux un chef , à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Dès qu'ils ont pris une zibeline , ils doivent la serrer sur le champ sans la regarder ; car ils s'imaginent que parler en bien ou en mal d'un de ces animaux qu'on a pris , c'est le gêner. Un ancien chasseur , dit Muller , envoyé en 1733 , par le gouvernement russe , pour parcourir la Sibérie , poussait si loin cette superstition , qu'il disait que la principale cause qui faisait manquer la chasse des zibelines , c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivants à Moscou , parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares ; ce qui n'était point de leur goût. Une autre raison de leur disette , c'était selon lui , que le monde était devenu beaucoup plus mauvais , et qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachaient leurs prises ; ce que les zibelines ne pouvaient davantage souffrir.

Des Samoïèdes et des Ostiacks.

Il n'y a pas très-long-temps que le nom de *Samoïèdes* était inconnu en Europe. Cette nation sauvage occupe l'étendue de plus de trente degrés , le long des côtes de l'Océan septentrional et de la mer Glaciale , entre les soixante-six et soixante-dix de latitude boréale , à compter depuis la rivière de Mézène , tirant vers l'orient , au-delà de l'Obi , jusqu'à celle de Jénisée , et peut-être plus loin.

Les Samoïèdes sont pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun , dit un anonyme , qui eût moins de quatre pieds , quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général. Il y en avait même plusieurs qui passaient la taille moyenne , et quelques-uns qui avaient six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur et nerveux , d'une structure large et carrée , les jambes courtes et les pieds petits , le cou très-court et la tête grosse à proportion de leur corps , le visage aplati , les yeux noirs et médiocrement ouverts , le nez tellement écrasé , que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure , qu'ils ont très-forte et très-élevée , la bouche grande et les lèvres minces. Leurs cheveux , qui sont noirs comme du jais , mais extrêmement durs , leur pendent sur les épaules et sont très-lissés ; leur teint est d'un brun fort jaunâtre ; leurs oreilles grandes et rehaussées. Ils ont peu ou presque point de barbe.

La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes , si ce n'est qu'elles ont les traits un peu plus délicats , le corps plus mince , la jambe plus courte , et le pied encore plus petit. D'ailleurs , il est difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits , qui ne sont presque pas différens. Ils portent , comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux , des fourrures de rennes dont le poil est tourné en dehors et qui sont cousues ensemble ; ce qui fait un habillement tout d'une pièce , qui leur serre et

couvre tout le corps. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des femmes, consiste en quelque morceaux de drap, de différentes couleurs, dont elles bordent leurs fourrures.

Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce d'arbre, cousus ensemble et couverts de quelques peaux de rennes, sont dressés en forme pyramidale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée, et pour augmenter la chaleur en la fermant. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, cette manière de se loger est la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener, pour se procurer du bois, et la mousse qui convient à leurs rennes. Comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place, aussi souvent que leurs besoins l'exigent, sans se faire tort les uns aux autres.

La chasse en hiver et la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire. Comme les rennes sont toutes leurs richesses, ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent. Ils mangent toute crue la chair de ces animaux; c'est pour eux une délicatesse que de boire leur sang tout chaud. Mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait. Ils mangent aussi le poisson tout cru, de quelque espèce qu'il puisse être. Pour les autres viandes, ils les font cuire dans une chaudière où tous les membres de la famille en peuvent prendre quand bon leur semble.

La religion des Samoïèdes est fort simple. Ils admettent l'existence d'un être suprême , créateur de tout , souverainement bon et bienfaisant , attribut qui , suivant leur façon de penser , les dispense de lui rendre aucun culte , et de lui adresser des prières. Ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible , très-puissant , quoique subordonné au premier et enclin à faire le mal. C'est à cet être là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent aucune espèce de culte.

Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes ; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux.

C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des ames , qu'ils ont coutume de mettre dans le tombeau d'un mort ses habits , son arc , ses flèches et tout ce qui lui appartient , parce que , disent-ils , le défunt pourrait avoir besoin de ces objets dans l'autre monde.

Ils sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi , et ignorent même jusqu'aux noms des vertus et des vices. S'ils s'abstiennent de faire du mal , c'est uniquement par le pur instinct de la nature. Tous leurs meilleurs usages ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres ; mais on ne trouve pas que cette tradition leur défende d'assassiner , de voler , ou de se mettre par la force en possession de la

femme ou de la fille d'autrui. Cependant , s'il faut en croire ces bonnes gens , qui paraissent trop simples pour se déguiser , il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux.

Les sens et les facultés de ces peuples sont dans un juste rapport avec leur façon d'exister. Ils ont la vue perçante , l'ouïe très-fine , et la main sûre. Ils tirent de l'arc avec une justesse admirable , et sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Ils ont au contraire le goût grossier , l'odorat faible , le tact émoussé ; ce qui vient de ce que les objets dont ils sont environnés , sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

Les *Ostiacks* forment une nation voisine et au midi des Samosèdes. Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation et l'étendue du pays qu'ils habitent. Nos cartes d'Europe les représentent communément comme habitant les bords occidentaux de l'Obi ; mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent. Dans leur langue , ils s'appellent *Choutiski* , et nomment leur patrie *Gandimick*. Leur taille est médiocre et néanmoins bien proportionnée. Leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes , et leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours , de rennes et d'autres animaux leur servent de vêtements pour l'hiver. En été , ils en ont d'autres faits de la dépouille de certains poissons et surtout d'esturgeons. Ils emploient ces peaux sans y faire la moindre

préparation. Un Ostiack a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ, et s'en fait un de sa peau. L'habillement des femmes, ainsi que chez tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissements. Les plus riches portent des vêtements de drap rouge ; ce qui est la suprême magnificence chez tous les peuples de la Sibérie.

Les occupations des hommes sont comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse et la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en avoir une provision pour l'hiver.

Dès que cette rigoureuse saison s'est déclarée par la neige et les glaces, ils vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, et la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font plusieurs tours, avec cérémonie, comme pour honorer ses dépouilles. Ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre, et ensuite de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie ?* Lui demandent-ils tous en chœur ; et ils répondent : *Ce sont les Russes. Qui t'a coupé la tête ? C'est la hache d'un Russe. Qui t'a ouvert le ventre ? C'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui.*

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples. Ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'apaiser, et de lui faire cette espèce de réparation pour l'avoir forcé de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Les Ostiacks sont paresseux jusqu'à l'apathie ; mais ce défaut est bien racheté par d'excellentes qualités. On ne voit chez eux ni libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers, si communs parmi les nations civilisées. Voici un trait qui fait parfaitement connaître leur probité.

Délicatesse d'un Ostiacks.

Un marchand russe, allant de Tobolsk à Bérésow, ville située à douze journées au nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiacks. Le lendemain, il perdit, à quelque distance de sa couchée, une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles. Les routes de ces cantons ne sont guère fréquentées ; mais le fils même de l'Ostiack qui avait donné l'hospitalité au Russe, allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit où cette bourse était tombée, et la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent, et qu'il l'y avait laissée.

Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche

d'arbre , afin de la dérober aux yeux des passans , et qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui à qui elle appartenait , si jamais il venait la chercher. La bourse resta en cet endroit pendant plus de trois mois. Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Bérésow , il alla loger chez le même Ostiack , et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour même qu'il était parti de chez lui. Son hôte , charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien , lui dit : C'est donc toi qui as perdu une bourse ? Et bien ! sois tranquille , je vais te donner mon fils qui te conduira sur la place où elle est. Tu pourras la ramasser toi-même. Le marchand en effet , trouva sa bourse au même endroit où elle était tombée. (1)

Les Ostiacks sont idolâtres malgré les tentatives qu'on a faites pour les convertir au christianisme. Ils rendent un culte à deux sortes d'idoles , les unes publiques et révérees de toute la nation ; les autres domestiques , que chaque père de famille se fabrique lui-même , et dont le culte se borne à sa maison. Avant d'aller à la chasse et à la pêche , il a soin de la consulter , et il se conduit suivant le succès heureux ou malheureux qu'il attend de la réponse qu'il fait lui-même.

Ainsi que les Samoïèdes , les Ostiacks sont soumis à la Russie.

(1) Il y a dans l'action de l'Ostiack une délicatesse qui ferait honneur aux hommes qui se piquent le plus de probité : en effet , il considèrerait cette bourse comme une espèce de dépôt , comme une propriété sacrée , sur laquelle il ne lui était pas même permis de porter la main.

INDOUSTAN.

On désigne par ce nom la grande presqu'île située en deçà du Gange. Ses côtes sont baignées par la mer des Indes. A l'est et au nord elle est bornée par la Perse et la Tartarie.

Caractères mœurs et usages des Hindous

Le caractère de l'Hindou est un mélange de pusillanimité et de constance. Il n'essaiera point de défendre sa patrie contre l'ennemi prêt à l'envahir, il se soumettra paisiblement au joug qu'on voudra lui imposer; mais il supportera les plus affreux tourments, et même la mort, plutôt que d'adopter la religion du vainqueur, ou d'abandonner les mœurs de ses pères.

Les Hindous ont un code à-la-fois civil et religieux, qu'ils attribuent à leur législateur *Menou*. D'après ce code, ils sont divisés en quatre castes. La première et la plus noble, est celle des *Brâhmans*. Elle forme une caste sacerdotale. La caste peu nombreuse des *kottérys* occupe le second rang. C'est dans son sein que l'on choisissait les guerriers chargés de la défense de l'Etat. La troisième caste, celle des *baïces* ou *banians*, comprend les agriculteurs et les marchands. La quatrième renferme les *souders* ou artisans: elle est fort méprisée. Jamais ces castes ne s'allient ensemble. Celle des souders

est subdivisée en un grand nombre de classes distinguées par le genre de leurs professions.

On croit généralement que les Hindous sont idolâtres, et admettent le polythéisme ; on se trompe. Ils croient à un seul Dieu sans commencement et sans fin ; mais pour rendre ses attributs plus sensibles aux yeux du vulgaire, ils les ont personnifiés et représentés sous des figures allégoriques.

Les Hindous admettent la transmigration des ames. Ils sont persuadés que les ames des pervers passent dans le corps des animaux les plus immondes, et les habitent jusqu'à ce que leurs vices soient déracinés. Le dogme de la métempsycose interdit à plusieurs de leurs cultes l'usage des alimens tirés du règne animal. Quelques Hindous craignent tellement de priver un animal de la vie, qu'ils se couvrent la bouche d'un linge pour empêcher que des mouches n'y entrent. D'autres portent toujours un petit balai à la main, pour balayer la chambre ou nettoyer les chaises, de peur qu'en marchant ou en s'asseyant ils n'écrasent des insectes. A *Surate* on trouve un hospital fondé pour les vaches, les chevaux, les chèvres, les chiens et autres animaux malades. On assure même que près de cet édifice, on en voit un autre fondé pour les puces, les poux et toutes les autres espèces de vermine qui se nourrissent du sang des hommes. Pour les régaler de temps en temps, on paye un pauvre homme qui passe une nuit sur un lit dans cet hôpital ; mais dans la crainte qu'il ne gêne leur réfection, on a la précaution de

l'attacher de manière que rien ne peut les troubler dans leurs repas.

On trouve dans l'Hindoustan une classe d'hommes , qui animés par le fanatisme , se livrent à des mortifications aussi douloureuses qu'incroyables. Ces hommes , désignés sous le nom de *fakirs* , renonçant à tout , se livrent à une vie contemplative et errante. Les uns font vœu de faire sans cesse des pèlerinages d'un temple à un autre en se roulant sur la terre ; les autres se font chaque jour suspendre par les pieds au-dessus d'un grand feu ; et pendant un certain temps , ils se balancent au-dessus de la flamme ; celui-ci ne se couche que sur un lit garni de pointes de fer, celui-là tient continuellement un bras élevé vers le ciel , et sa main fermée ; mais ce qui est presque incroyable , c'est que ses ongles acquérant une grandeur extraordinaire , pénètrent dans la chair , et traversent la main. Mais bientôt son bras se dessèche , et il perd la faculté de le baisser vers la terre. Les Fakirs ne sont pas les seuls qui donnent l'exemple de ce fanatisme , qui donne la force nécessaire pour endurer les plus cruels tourmens , dans l'espérance d'une félicité éternelle. On voit de pieux enthousiastes se précipiter de vingt pieds de hauteur sur des rasoirs et sur des pointes aiguës. Quelquefois ils se suspendent , à l'aide d'un crochet qui pénètre dans la chair du dos , à un levier dont le point d'appui est au sommet d'un mât élevé. En pesant sur l'autre extrémité du levier , on les enlève à plus de trente pieds de hauteur ,

et on les fait tourner avec rapidité pendant plus d'un quart d'heure. Lors de la fête du Dieu Kilsna , ils se précipitent sous les roues du char immense qui porte ce Dieu , et périssent en son honneur.

Mais ce qui révolte le plus l'imagination , est la mort cruelle à laquelle se soumet une veuve, quelquefois au printemps de sa vie , pour suivre un époux au tombeau. Personne n'ignore que ces veuves se précipitent courageusement dans les flammes du bûcher qui consume les restes de leurs époux. Quelquefois elles se couchent à côté des cadavres et voient d'un œil calme mettre le feu au bûcher qui doit lentement les consumer. Les femmes d'une certaine caste sont enterrées vivantes avec leurs maris.

Le mépris est réservé aux veuves qui se refusent de se soumettre à cet usage barbare. Traitées en esclaves dans leur propre maison , elles n'ont d'autre ressource que d'embrasser l'état de courtisane , ou d'errer dans les forêts , loin des hommes et des lieux habités.

Périr dans le Gange , pour lequel ce peuple a à une grande vénération , semble à ses yeux le comble du bonheur. L'Hindou , qu'un accident précipite dans ses eaux , ne cherchera pas à leur disputer la vie , et loin d'être plaint , son sort sera envié par ses parens.

Orgueil d'un Roi Indien.

La province de Mandoa qui fait aujourd'hui partie des possessions anglaises , était autrefois un petit royaume. Le souverain de cette con-

trée se promenant dans un bateau , tomba dans la rivière. Un esclave se jeta à la nage et l'en retira en le prenant par les cheveux. Revenu à lui , le Roi voulut savoir à qui il était redevable de cet important service. Apprenant que c'était à un esclave , il lui demanda comment il avait eu l'audace de porter la main sur la tête de son prince ; et sur-le-champ il ordonna qu'on le fit mourir. Quelque temps après , étant dans l'ivresse assis sur le bord d'un bateau près d'une de ses femmes , il se laissa tomber dans l'eau une seconde fois. Cette femme pouvait le sauver ; mais se rappelant l'histoire de l'esclave , elle aima mieux le laisser périr.

Chasse du Tigre dans l'Hindoustan.

L'éléphant est très-cômmun au Bengale. On le dresse à tout , même à la chasse du tigre. Il est d'usage de mettre sur le bât de ce colosse , une grande plate-forme , de la grandeur de l'impériale d'un carrosse. On y place quatre ou six personnes qui y montent à l'aide d'une échelle. Lorsqu'on veut chasser le tigre , les chasseurs se mettent dans la plate-forme , et se font précéder de plusieurs chiens bien dressés. L'éléphant les suit jusqu'à ce qu'il sente lui-même le tigre. Aussitôt il élève sa trompe en l'air , et parait donner tous ses soins à ce que son ennemi ne la saisisse pas. A ce signal , les chasseurs se préparent à tirer en cas que cela devienne nécessaire.

Cependant les chiens ont acculé le tigre qui n'aperçoit pas plutôt l'éléphant , qu'il demeure

re immobile, la gueule ouverte et la griffe allongée, hurlant effroyablement, et guettant tous ses mouvements avec attention. Celui-ci l'approche à la portée de sa trompe qu'il tient toujours en l'air et hors d'atteinte. Ils s'observent tous deux un moment; les chasseurs saisissent ordinairement cet instant pour tirer. Le coup fait faire un mouvement au tigre; l'éléphant en profite pour le saisir; il l'enlève avec adresse d'un coup de sa trompe, et à l'instant où il retombe, il l'écrase en mettant le pied dessus. Toutes les fois qu'un tigre se fait voir dans quelque endroit habité, on le chasse de cette manière, et le risque est si petit pour les chasseurs, que les dames mêmes sont de la partie.

COTE DU MALABAR.

Usage de ses habitans , etc.

Toute l'étendue de terre qui est entre Surate et le Cap-Comorin, porte ordinairement le nom de Côte du Malabar; mais pour parler avec plus d'exactitude, cette côte ne commence qu'au mont Dély. C'est dans ce seul espace que les habitans du pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares ou Malavares. Dans ce dernier sens, la longueur de la côte est d'environ deux cents lieues. Elle est divisée en plusieurs roya-

mes indépendants, dont le plus puissant est celui de Calicut. (1)

Il y a peu de villes dans cette étendue de pays, et l'on n'y rencontre guère que des villages d'inégale grandeur.

Les habitants originaires sont ou noirs ou fort bruns, et prennent un grand soin de leurs cheveux, qui sont ordinairement fort bruns. Sans manquer d'esprit, ils vivent dans une inégale indifférence pour les sciences et pour les arts. Les deux sexes se ceignent d'une pièce de toile, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils ont le reste du corps nu, sans en excepter la tête et les pieds. Ce sont les femmes des plus basses classes qui emploient les étoffes les plus précieuses à se vêtir; et celles que distinguent la naissance et les richesses, ne se couvrent jamais que d'une belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent et de corne de buffle; mais il n'est permis de porter des bracelets d'or qu'à ceux que le souverain honore de cette distinction. Les deux sexes ont des bagues et des pendans d'oreilles d'or, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur alonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes.

Dans ce pays, on perce de bonne heure les oreilles aux enfans, et on met dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier, séchée et roulée. Cette feuille qui tend par son élasticité

(1) Les Anglais y possèdent un comptoir, et leur commerce sur toute la côte est considérable.

à reprendre son étendue naturelle , dilate insensiblement le trou , et rend l'oreille si longue qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules , et par l'ouverture desquelles on pourrait passer le poing fort aisément. C'est pour eux une beauté singulière.

Ils ont une singulière méthode pour instruire les enfans , quand le maître a donné sa leçon , un d'eux en psalmodie une ligne sur un certain ton musical , et l'écrit en même temps sur le plancher où tous sont assis au rond , et qu'ils ont à dessein couvert d'un sable très-délié. Tous en chantant redisent et écrivent cette ligne. Les premiers recommencent une autre ligne que leurs camarades répètent de même et toujours ainsi alternativement jusqu'à la fin de la leçon.

On distingue les Malabares mahométans et les Gentous. Les premiers se croient originaires de l'Arabie. Tout le commerce du pays est entre leurs mains ; aussi sont-ils presque tous fort riches. Ils passent pour les plus méchants et les plus infidèles de tous les hommes. La plupart sont corsaires. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les côtes de l'Inde , et jusque dans le golfe Persique et la mer Rouge. Ils sont plus subtils que braves : la moindre résistance les met en fuite ; mais ils sont insolens et cruels dans la victoire. On les distingue des Gentous à leur barbe , qu'ils laissent croître , à leur usage de se couper les cheveux , et plus sûrement encore à leurs habits , qui sont des vestes et des turbans , au lieu que les Gentous sont presque nus.

Les Gentous, formant le corps de la nation, non-seulement parce qu'ils sont les habitants originaires, mais encore parce que leur nombre excède beaucoup celui des mahométans, sont divisés en cinq tribus. La première est celle des princes ; la seconde celle des prêtres ; la troisième des bramines ; la quatrième des nobles du pays, la cinquième des cultivateurs. Une sixième tribu comprend ceux qui n'ont pas d'autre occupation que de blanchir le linge et des toiles, dont il se fabrique une énorme quantité dans tout le Malabar. Les tisserands et les pêcheurs en forment aussi deux autres. Ceux-ci ne peuvent habiter que sur le rivage de la mer et sont réputés indignes de porter les armes. La dernière et la plus vile de toutes les classes, est celle des pouliats. Cette malheureuse espèce d'hommes est regardée de toutes les autres comme la plus méprisable partie de l'humanité, et comme indigne du jour. Leur unique fonction est de garder les bestiaux et les terres. On encourt l'infamie en les fréquentant, et l'on est souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Leur vie est comptée pour si peu de chose, qu'un noble qui veut essayer ses armes tire impunément sur ceux qu'il rencontre, sans distinction d'âge ou de sexe. L'écorce des arbres, ou leurs feuilles entrelacées, leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort malpropres. On leur voit manger toutes sortes d'immondices et de charognes. Il ne leur est pas plus permis d'approcher des temples que des palais des grands. Ils sont obligés de

poser à terre l'or et l'argent qu'ils offrent aux prêtres, et de s'éloigner ensuite, et les prêtres lavent leur offrande avant de la présenter aux dieux du pays.

On donne au roi de Canaor le nom de *Cotitrî*, titre héréditaire comme celui de *Zamorin* pour les rois de Calicut. Lorsque ces monarques sortent de leurs palais, ils sont portés sur un éléphant ou dans un palanquin. Ils ne paraissent jamais en public sans porter une couronne d'or sur la tête, du poids de cinq cents ducats, et de la forme d'un bonnet de nuit qui s'élève en pointe. C'est de la main de son lieutenant-général que chaque monarque reçoit cette couronne. Elle ne sert qu'à lui : après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la pagode royale, et le roi qui succède en reçoit une du même poids de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Les Gentous ont dans leurs temples ou pagodes une infinité d'idoles, qui ne représentent rien de connu dans le monde, et qui ne doivent leur forme qu'au caprice de l'ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs animaux auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particulièrement le soleil et la lune, et pendant les éclipses de ces astres, ils ne cessent de hurler et de prier.

En général, les Malabares sont très-patients. Ils s'abandonnent rarement à la colère. S'ils se vengent, c'est toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poison, qu'à peine savent-ils de quoi il peut être composé.

Dans leurs guerres, on ne leur voit observer ni rangs, ni marches régulières, ni la moindre apparence de discipline. Les rois de cette contrée ne cherchent point à s'agrandir par la conquête. S'ils pénètrent chez les ennemis, c'est pour tirer vengeance de quelques insultes par des ravages. Lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement tout ce qu'ils ont pris, à l'exception du butin.

Serpents monstrueux au Malabar — Trait à ce sujet.

On trouve dans ce pays une espèce de serpents fort extraordinaires, long de quinze à vingt pieds, et si gros, qu'ils peuvent avaler un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur énorme grosseur les fait découvrir de loin, et donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guère que dans les lieux inhabités. Le voyageur Dellon en vit plusieurs de morts après de grandes inondations qui les avaient entraînés dans les campagnes ou sur le rivage de la mer. A quelques distance on les aurait pris pour des troncs d'arbres abattus et desséchés : mais il les peint beaucoup mieux dans le récit d'un accident, dont son témoignage empêche de douter.

« Pendant la récolte du riz, quelques chrétiens qui avaient été gentils, étant allés travailler à la terre, un jeune enfant, qu'ils avaient laissé seul à la maison, en sortit pour aller se coucher à quelques pas de la porte sur des

feuilles de palmier , et s'y endormit jusqu'au soir. Ses parents , à leur retour du travail , le voyant dans cet état , et ne pensant qu'à préparer leur nourriture , attendirent qu'elle fut prête pour l'avertir. Bientôt après , ils entendirent pousser des cris à demi étouffés qu'ils attribuèrent à son indisposition.

Cependant comme il continuait de se plaindre , quelqu'un sortit , et vit , en s'approchant , qu'une de ces grosses couleuvres avait commencé à l'avalér. L'embarras du père et de la mère fut aussi grand que leur douleur. On n'osait irriter la couleuvre , de peur qu'elle ne coupât l'enfant en deux , ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin , de plusieurs expédients , on préféra celui de la couper par le milieu du corps ; ce que le plus adroit et le plus hardi exécuta d'un coup de sabre. Mais comme elle ne mourut pas d'abord , quoique séparée en deux , elle serra de ces dents le corps de l'enfant , et l'infecta tellement de son venin , qu'il expira peu de momens après.

Un soir , ajoute Dellon , après avoir soupé , nous entendîmes un jakal qui criait seul , près de notre maison , et d'une manière si extraordinaire , que tout le bruit de nos chiens ne le fit point écarler. Nous fîmes sortir nos gens avec leurs armes , par précaution contre les tigres. Ils trouvèrent qu'une couleuvre avalait un jakal , qu'elle avait apparemment trouvé endormi. Ils la tuèrent et le jakal aussi. Elle n'avait pas plus de dix pieds de long.

Ces monstres , dit Schouten , ont la tête

affreuse et presque semblable à celle d'un sanglier. Leur gueule et leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voient une grosse pièce à dévorer. Leur avidité est extrême, car ils s'étranglent ordinairement lorsqu'ils dévorent un homme ou quelque autre animal.

ARABIE.

L'Arabie est bornée au nord par la Turquie; à l'est par le Golfe Persique ou de Bassora, et le Golfe-d'Ormuz, qui la séparent de la Perse; au midi par l'Océan-Indien, et à l'ouest par la mer-Rouge, qui la sépare de l'Afrique.

Nom.

Il est à remarquer que ce pays a toujours conservé son ancien nom. Le mot *Arabe*, signifie suivant l'opinion commune, un *larron*, un *voleur*. Le mot *Sarrasin*, qui est le nom d'une tribu, a, dit-on, la double signification de voleur et habitant du désert. Ces noms conviennent parfaitement aux Arabes qui laissent rarement passer des marchandises sur leur territoire sans extorquer quelque chose des marchands lorsqu'ils ne peuvent les voler entièrement.

Habitants, mœurs, usages et habillements.

Les Arabes, comme la plupart des peuples

d'Asie, sont de moyenne stature, maigres et d'un teint basané, et ont les yeux et les cheveux noirs; ils sont légers à la course et excellents cavaliers. Ils passent généralement pour des gens braves et d'un caractère martial, habiles à manier l'arc et la lance, et très-bons tireurs, depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. Les habitants des parties intérieures vivent sous des tentes, se transportent de place en place avec leurs troupeaux, comme ils ont toujours fait depuis qu'ils sont devenus corps de nation.

Les Arabes ont une si grande inclination au larcin, que les voyageurs et les pèlerins de toutes nations qui traversent ces contrées, conduits par la curiosité ou la dévotion, frémissent à l'approche des déserts. Ces Tartares, sous le commandement d'un capitaine, battent le pays, rassemblés par des troupes considérables et à cheval, et ils attaquent et pillent les caravanes. On assure qu'en 1750, un corps de 50,000 Arabes assaillit une caravane de marchands et pèlerins qui revenaient de la Mecque, tua près de 60,000 personnes, et enleva tout ce qui avait quelque valeur, quoique la caravane fut escortée par une armée Turque. Ceux qui habitent les côtes sont de vrais pirates, et ils s'emparent de tous les navires qu'ils peuvent prendre, de quelque nation qu'ils soient.

L'habillement des Arabes errants est une espèce de chemise bleue, liée autour d'eux, avec une ceinture blanche; quelques-uns portent par-devant une veste de fourrure ou de peau de brebis; ils ont aussi des caleçons et quelque-

fois des pantoufles , mais jamais des bas ; ils se coiffent d'un bonnet ou turban.

La plupart d'entreux sont presque nus , mais les femmes , comme dans les pays orientaux , s'enveloppent de manière qu'on ne peut apercevoir que leurs yeux. Les Arabes ainsi que les autres mahométans , mangent de toute espèce de chair , excepté celle du cochon ; et ils ont un goût de préférence pour celle du chameau , comme nous pour le gibier. Ils ont soin , à l'exemple des Juifs , de bien saigner la viande , et de ne manger que le poisson à écaille. Leur boisson habituelle est le café , le thé , l'eau pure , le sorbet fait avec des oranges , et l'eau sucrée. Ils n'ont point de liqueurs fortes.

Principales villes , curiosités et arts.

La Mecque , capitale de toute l'Arabie , mérite une mention particulière , ainsi que Médine. A la Mecque , lieu natal de Mahomet , est une mosquée si belle et si riche , qu'elle passe pour le plus magnifique temple de toutes les dominations de la Turquie. Son toit , très-élevé en forme de dôme et couvert d'or , et les deux superbes tours d'une hauteur et d'une architecture extraordinaire qui l'accompagnent , offrent le coup-d'œil le plus charmant et s'aperçoivent de très-loin. La mosquée a cent portes , et une fenêtre au-dessus de chacune ; tout l'intérieur est décoré des plus belles dorures et des plus riches tapisseries. Le nombre de pèlerins qui visitent ce lieu chaque année , est presque in-

croyable , chaque musulman étant obligé , par sa religion , de s'y rendre une fois dans sa vie , ou d'y envoyer quelqu'un en son nom. Médine , à 16 ou 17 lieues de la Mer-Rouge , est la ville où se sauva Mahomet lorsqu'il fut chassé de la Mecque , et c'est là qu'est son tombeau : on y voit une vaste mosquée supportée par 400 colonnes , et enrichie de 300 lampes d'argent qui brûlent sans cesse. Les Turcs l'appellent le *très-saint* , parce que le cercueil de Mahomet y est déposé , couvert d'une draperie d'or , et surmonté d'un dais de brocard d'or , que le pacha d'Egypte renouvelle chaque année par l'ordre du grand-seigneur.

Le chameau chargé de porter ce dais en acquiert une espèce de caractère sacré , et ne peut plus être employé à aucune fonction vile. Sur l'extrémité du cercueil , est un croissant d'argent , si industrieusement travaillé , et garni de si riches pierreries , qu'il est regardé comme un chef-d'œuvre du plus grand prix. Les pèlerins visitent Médine ainsi que la Mecque , mais non en aussi grand nombre.

L'Arabie-Pétrée est un pays extrêmement désert , où les Israélites errèrent pendant 40 ans , après leur sortie d'Egypte. Elle fut connue dès les premiers temps sous le nom de la *Madianite*. Cette province est remarquable par le plus ancien temple du monde , dont on dit qu'Abraham jeta les premiers fondements. On y trouve les montagnes d'*Horeb* et de *Sinaï* , aujourd'hui de *Sainte-Catherine* , l'une et l'autre fort célèbre dans l'écriture sainte.

Médine , capitale des états du chérif de ce nom ; c'est le lieu où est le tombeau de Mahomet dans une mosquée magnifique : ceux d'*Abubecre* et d'*Omar* y sont aussi. Celui de Mahomet est dans une petite tour ornée de lames d'argent et tapissée d'un drap d'or. Il est soutenu par des colonnes de marbre noir très-déliées , et environné d'une balustrade d'argent chargée de quantité de lampes. Cette ville est assez grande et fréquentée par les mahométans qui y vont au retour de la Mecque. Sa situation dans une pleine abondante de palmiers la rend très-agréable.

L'Arabie-Heureuse est ainsi appelée , parce qu'elle est plus fertile que les deux autres ; mais les habitants qui sont fort paresseux ne la cultivent pas. Les plaines y manquent d'eau pour l'ordinaire : dans la saison de la pluie cependant il se forme dans les montagnes plusieurs torrents, qui , après avoir fertilisé une grande partie des plaines , se perdent dans les campagnes ou dans les sables , ou se déchargent dans la mer , quand les montagnes n'en sont pas éloignées , ou que les torrents sont considérables. On y trouve quelques lacs de sel , beaucoup d'encens , de myrrhe et d'autres parfums.

Anecdote Arabe.

Au temps des Kalifes , lorsqu'*Abdalah* , le verseur de sang , eut égorgé tout ce qu'il put saisir des descendants d'Ommiah , l'un d'eux nommé *Ebrahim* , eut le bonheur d'é-

chapper et se sauva à Koufa, où il entra déguisé. Ne connaissant personne à qui il pût se confier, il entra au hasard sous le portique d'une grande maison et s'y assit. Peu de temps après, le maître arrive suivi de plusieurs valets, descend de cheval, entre, et voyant l'étranger, il lui demande qui il est. Je suis un infortuné, répond Ebrahim, qui te demande asile. Dieu te protège répond l'homme riche, entre et sois en paix. Ebrahim vécut plusieurs mois dans cette maison sans que son hôte lui fit de questions. Mais lui-même, étonné de le voir tous les jours sortir et rentrer à cheval à la même heure, se hasarda un jour à lui en demander la raison. J'ai appris, répondit l'homme riche, qu'un nommé Ebrahim, fils de Soliman, est caché dans la ville : il a tué mon père, je le cherche pour prendre mon talion. Ebrahim pensa alors que Dieu l'avait conduit ; il adora son décret, et se résignant à la mort, il répliqua : Dieu a pris ta cause, homme offensé, ta victime est à tes pieds. L'homme riche étonné : O étranger, je vois que l'adversité te pèse, et qu'ennuyé de la vie, tu cherches un moyen de la perdre ; mais ma main est liée pour le crime. Je ne te trompe pas, dit Ebrahim, et il raconta comment il avait tué le père. Alors un tremblement violent saisit l'homme riche. Ses dents se choquèrent comme à un homme transi de froid ; ses yeux étincelèrent de fureur et se remplirent de larmes. Il resta ainsi quelque temps le regard fixe contre terre. Enfin, levant la tête vers Ebrahim : Demain le sort, dit-il, te joindra à mon père,

et Dieu aura pris mon talion ; mais moi , comment violer l'asile de la maison ? Malheureux étranger , fuis de ma présence ; tiens , voilà cent sequins : sors promptement , et que je ne te revoie jamais.

KAMTSCHATKA.

Cette grande péninsule, située au nord-est de l'Asie, entre le golfe de Lamur et le canal du détroit du Nord, forme l'extrémité orientale de la Russie asiatique.

La rigueur du froid y est extrême, et l'hiver extrêmement long. Ce climat, plus affreux encore que celui de la Sibérie, sert d'exil à ceux pour qui le simple bannissement en Sibérie paraîtrait trop doux.

Les Kamtschadales sont en général d'une petite taille. Ils ont le visage large et plat. Leur teint est basané, leurs yeux sont enfoncés, et leur nez aplati. Ce peuple est poltron, vain, opiniâtre et méprisant; mais il est hospitalier, sincère et probe. Leurs habitations d'hiver, nommées *yourte*, sont enfoncées de quelques pieds dans le sol. Elles n'ont ni portes ni fenêtres : la seule entrée est pratiquée dans le toit, et c'est par la même issue que s'échappe la fumée. On y descend et on y monte à l'aide d'une échelle formée d'une simple planche, dans laquelle sont pratiquées des entailles.

Au printemps, les kamtschadales quittent ces

demeures souterraines pour habiter leurs *balganes*. On donne ce nom à des cabanes coniques élevées sur des poteaux de dix à douze pieds de hauteur.

L'habillement de ce peuple est formé de peaux, ou de drap grossier.

La nourriture des Kamtschadales consiste principalement en racines et en poisson. Ils aiment beaucoup la chair de l'ours ; mais le plus délicat de leurs mets , malgré l'odeur infecte qu'il exhale , est le poisson qu'ils ont fait pourrir dans des fosses. Ils se nourrissent aussi de leurs chiens.

Les Kamtschadales voyagent dans des traîneaux légers tirés par des chiens. Le nombre des chiens qui forment un attelage est de six ou huit ; ces animaux sont très-forts , et chacun d'eux peut tirer jusqu'à quatre-vingts livres. Le conducteur du traîneau dirige ces animaux à l'aide d'un bâton crochu qu'il lance contr'eux avec force pour les punir de ne pas faire leur devoir ; ensuite il ramasse ce bâton sans s'arrêter. Tout le salut du Kamtschadale est dans ce bâton ; s'il vient à le perdre , les animaux indociles s'aperçoivent qu'ils n'ont plus rien à craindre , et ils se mettent à courir avec une telle vélocité , que bientôt le traîneau est mis en pièces.

Traités en esclaves , ces chiens en ont pris le caractère ; timides et farouches , ils fuient à l'aspect des hommes , et on ne retrouve en eux aucune trace de cette fidélité et de cette vigilance dont le chien est le symbole. Leur naturel malicieux se développe lorsqu'ils appro-

chent d'un endroit périlleux, tel que le penchant d'une montagne, les bords d'un précipice, ou l'entrée d'une forêt. Ils redoublent alors de vitesse, et leur maître, pour éviter de périr ou d'être cruellement déchiré par les branches d'arbres, n'a d'autre ressource que d'abandonner le traîneau. Ces animaux si dénaturés rendent cependant de bien grands services au Kamtschadale. Ils l'avertissent de l'approche d'un orage, en faisant des creux dans la neige, où ils cherchent à se cacher; et lorsque leur maître est surpris par ces terribles ouragans, accompagnés d'une neige épaisse, rangés autour de lui, ils le réchauffent et lui conservent la vie.

Les Kamtschadales idolâtres ont un grand nombre de dieux et de démons; mais ils croient à l'existence d'une autre vie. Ils ont des magiciens dont l'emploi est de consulter les augures, de guérir les maladies et d'interpréter les songes.

Lorsqu'un Kamtschadale meurt, on traîne son corps hors de la yourte, et on le livre à la voracité des chiens, afin que le défunt ait de bons chiens dans l'autre monde. Le corps des jeunes enfants est déposé dans le creux d'un arbre.

La manière dont un Kamtschadale reçoit un convive est fort extraordinaire. Il échauffe sa yourte et prépare une grande quantité d'alimens. Le nouveau venu commence par se déshabiller, et se met à manger. Pendant ce temps, le maître de la yourte verse de l'eau sur des pierres

rougies. La chaleur devient si forte, que lui-même n'en pouvant supporter l'excès, est obligé de sortir de temps en temps. Cependant le convive, que la bienséance contraint à faire bonne contenance, s'efforce de consommer tous les aliments placés devant lui ; enfin, presque suffoqué par la chaleur et les aliments, il demande grâce à son hôte, qui ne lui accorde la permission de sortir qu'après en avoir reçu un présent, et souvent le convive retourne à son logis couvert de haillons, ou traîné par des chiens estropiés qu'il a reçus de son hôte, pour remplacer ses vêtements et son attelage dont il lui a fait présent. Cette singulière réception est la plus forte marque d'estime que l'on puisse recevoir.

Les Kamtschadales ont singulièrement perfectionné la chasse de l'ours, et ils ont inventé des moyens très-ingénieux. Ils attachent un bloc très-pesant à une corde, tandis qu'ils passent un lacs à l'autre extrémité. On a soin de placer ce piège sur le bord d'un précipice, et sur le chemin que l'ours a coutume de suivre. Aussitôt qu'il a ce lacs autour du cou, et qu'il s'aperçoit que le bloc l'empêche de se dégager, il le jette avec fureur dans le précipice pour s'en débarrasser. Entraîné par la chute du bloc, il se tue ordinairement. Quand par hasard cela n'arrive pas, il traîne le bloc sur une montagne, et réitère ses tentatives, jusqu'à ce qu'une chute mortelle lui fasse perdre la vie.

D'autres fois les Kamtschadales suspendent, à l'aide d'une corde attachée à une forte branche

d'arbre, une masse énorme dans le sentier étroit où l'ours a coutume de passer. Pour se faire un passage, l'ours pousse avec force cette masse; elle revient sur lui, et le frappe ordinairement sur la tête. L'ours irrité, réitère ses tentatives avec plus de violence, et les continue avec opiniâtreté, jusqu'à ce que la violence des chocs qu'il reçoit le fasse tomber mort sur la terre.

Le goulu est un des animaux les plus remarquables des contrées voisines. Il fait une guerre très-active aux chevaux et aux rennes sauvages. Aussitôt qu'un de ces animaux s'approche, le goulu lui saute au cou, lui arrache les yeux, et le tourmente jusqu'à ce qu'il se soit tué en se frappant contre les arbres. Alors le goulu partage sa proie en plusieurs morceaux qu'il enterre soigneusement en divers endroits.

É G Y P T E.

L'Égypte est bornée au nord par la Méditerranée; à l'est par la Mer rouge; au sud, par l'Abyssinie et la Haute-Ethiopie, et à l'ouest, par le désert de Barca, et les parties inconnues de l'Afrique.

Sol et Productions de l'Égypte.

Quiconque a les moindres notions de littérature sait que la grande fertilité de l'Égypte n'est pas l'effet de la pluie, qui n'y tombe pas en

abondance , mais l'effet du débordement annuel du Nil. Il commence à monter lorsque le soleil frappe verticalement sur l'Ethiopie , et les pluies annuelles tombent depuis la fin de mai jusqu'en septembre , et quelquefois octobre. Lorsque le débordement est à sa plus grande hauteur , on ne voit dans la plaine de la Basse-Egypte , que la tête des forêts et la cime des arbres fruitiers ; les villes et villages étant bâtis sur des éminences naturelles ou artificielles. Lorsque la rivière est à la hauteur convenable , les habitants célèbrent une espèce de jubilé , avec toutes sortes de fêtes. Le pacha turc et les grands font couper la chaussée qui retient les eaux. Cependant le capitaine Norden , qui a assisté à une de ces fêtes , assure qu'elles ne sont pas bien magnifiques. La chaussée coupée , l'eau entre dans ce qu'on appelle le châlis ou grand canal , qui traverse le Caire , et d'où l'eau est distribuée par petits canaux destinés à arroser les prairies et les jardins.

Après cette opération , et lorsque les eaux commencent à se retirer , la fertilité du sol est telle , que le travail du cultivateur se réduit à presque rien. Il sème son froment et son orge en octobre et mai ; en novembre , il fait sortir son bétail des paturages , et dans six semaines , rien ne peut être comparé au paysage charmant que représente la surface entière du pays : c'est du blé qui s'élève , ce sont des végétaux et de la verdure de toute espèce. Les oranges , les limons et les fruits parfument l'air. On entretient la culture des légumes , des melons , des

oannes à suore, et des autres végétaux qui demandent de l'humidité, par le moyen de l'eau des citernes et des réservoirs distribués par de petits canaux réguliers.

On y trouve en abondance des dattes, des raisins, des figes et des palmiers, dont on extrait du vin. Mars et avril sont les mois de la moisson, et on y fait trois récoltes; une de laitues et de concombres (cette dernière production étant la principale nourriture des habitants); une de blé, et la troisième de melons. Les pâturages de l'Égypte sont aussi fertiles: la plus grande partie des quadrupèdes de ce pays fait deux petits à la fois, et les brebis donnent quatre agneaux par an.

Population, mœurs, usages et amusements des Égyptiens.

Comme la population de l'Égypte est presque entièrement resserrée sur les bords du Nil, et que le reste du pays est habité par des Arabes et autres nations, nous ne pouvons guère en parler avec précision. Cependant, il paraît certain que l'Égypte n'est pas à présent à beaucoup près aussi peuplée qu'elle l'était autrefois. Sa dépopulation est attribuée en partie à l'esclavage auquel les Turcs ont soumis ses habitants. Cependant ils sont encore aujourd'hui très-nombreux; mais on en a imposé, lorsqu'on a dit que la population du Caire s'élevait à deux millions d'individus: celle de l'Égypte entière monte tout au plus à ce nombre.

Les descendants des anciens Égyptiens sont sales , de mauvaise mine , et plongés dans l'indolence. On les distingue sous le nom de Coptes. Leur teint est plutôt brûlé par le soleil que naturellement basané ou noir. Leurs ancêtres étaient autrefois chrétiens , et en général ils se donnent encore pour tels ; mais le mahométisme est la religion la plus commune parmi les naturels. Ceux qui habitent les villages et les montagnes à quelque distance du Nil , sont des Arabes ou leurs descendants. Ils sont très-basautés , et les meilleurs auteurs s'accordent à dire que , semblables aux anciens patriarches , ils se bornent à la garde de leurs troupeaux , plusieurs d'entr'eux n'ayant même pas une demeure fixe. Les Turcs qui résident en Egypte conserve toute l'insolence et l'orgueil ottoman ; et l'habit Turc , pour se distinguer des Arabes et des Coptes dont la mise est très-unie , et dont le luxe consiste en un habillement de dessus , de toile blanche , et en des pantalons de toile. Mais leur costume ordinaire est de toile bleue , et ils mettent par-dessus ou par-dessous un long habit de drap. Les Chrétiens et les Arabes des plus basses conditions se contentent d'un enveloppe de toile ou de laine , qu'ils attachent autour de leur corps. Les juifs portent des pantoufles de peau bleue ; les autres indigènes du pays les portent rouges , et les chrétiens étrangers en ont des jaunes.

L'habillement des femmes est de mauvais goût et leur sied mal ; mais lorsqu'elles en ont le moyen , elles portent des étoffes de soie ;

celles qui ne sont pas exposées au soleil , ont les traits beaux et le teint déliocat. Elles ne sont pas admises dans la société des hommes , pas même à table. Quand un homme riche veut dîner avec une de ses femmes , il l'en avertit auparavant ; elle prépare les mets les plus délicieux , et reçoit son maître avec la plus grande attention et un respect étonnant. Les femmes de la dernière classe restent ordinairement debout , ou assises dans un coin de la chambre , pendant que leur époux dîne ; elles lui donnent de l'eau pour se laver et le servent à table. Les Coptes sont en général de grands calculateurs : plusieurs vivent en apprenant à lire et à écrire aux autres naturels. Leurs exercices et leurs amusements ressemblent beaucoup à ceux des habitants de la Perse et des autres parties de l'Asie. Toute l'Égypte est couverte de jongleurs , de diseurs de bonne aventure , de charlatans et d'escamoteurs ambulants.

Les femmes ne se livrent pas seulement à l'éducation des enfants , tous les soins du ménage leur appartiennent aussi. Dans leurs moments de loisir , elles s'occupent au milieu de leurs esclaves à broder et à tourner le fuseau. La joie n'est pas bannie de l'intérieur du harem. Les *atmès* viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accents touchants. Ce sont des femmes qui forment une société célèbre dans le pays. Pour en être membre , il faut avoir une belle voix , bien posséder sa langue , connaître les règles de la poésie , et pouvoir sur-le-champ faire des impromptus.

Les jours de bains sont des jours de fête chez les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement, et développent tout l'art de la coquetterie la plus raffinée. C'est au bain que l'on négocie la plupart des mariages. Lorsqu'un mari veut se séparer de sa femme, chez les Égyptiens comme chez les mahométans, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie. Après cette formalité, il a quatre mois de délai, pendant lesquels la réconciliation peut avoir lieu : passé ce terme, la femme devient libre.

Curiosités et antiquités de l'Egypte.

Sous ce rapport, l'Egypte est peut-être plus riche qu'aucune autre partie du globe. On a souvent fait la description de ses pyramides. Leur antiquité se perd dans la nuit des temps, et leur premier usage est encore inconnu. La base de la plus grande couvre 11 acres de terre; mesurée perpendiculairement, elle a 445 pieds de haut, mais si l'on suit son obliquité, elle en a 650. Elle renferme une salle de trente-deux pieds de long sur environ seize de large : on y voit un tombeau en marbre, mais qui est vide et sans couverture. On croit qu'il était destiné au fondateur. En un mot, les pyramides de l'Egypte sont les morceaux d'architecture les plus sublimes et en apparence les plus inutiles, que jamais la main de l'homme ait élevés.

Les fosses des momies, ainsi appelées parce qu'elles renferment les momies ou corps em-

baumés des anciens Egyptiens , sont des caveaux souterrains d'une étendue prodigieuse : mais l'art de préparer les momies est perdu. On dit que quelques-uns des corps ainsi embaumés sont conservés parfaitement , quoiqu'ensevelis depuis 3000 ans. Le labyrinthe de la Haute-Egypte est un monument encore plus surprenant que les pyramides. Il est en partie sous terre , et taillé dans un roc de marbre , il renferme 12 palais et 1000 maisons , dont les sinuosités lui donnent son nom. Le lac Mœris fut creusé par ordre d'un roi Egyptien , pour remédier aux débordements irréguliers du Nil , et communiquer avec ce fleuve , par des canaux et des fossés qui existent encore et qui sont des preuves de l'utilité et de la grandeur de l'entreprise. On trouve en Egypte une quantité de grottes et de souterrains , ordinairement artificiels. Tout le pays qui environne le grand Caire offre le spectacle continu d'antiquités , dont les plus anciennes sont les plus imposantes , et dont les plus modernes sont les plus belles. On y admire l'aiguille de Cléopâtre et ses sculptures. La colonne de Pompée est un morceau superbe et régulier , de l'ordre corinthien. Son fût est d'une seule pierre de 82 pieds de hauteur , c'est-à-dire , dix fois le diamètre de la colonne. Cette colonne a en tout cent six pieds , y compris le chapiteau et le piedestal.

Le monument qu'on nomme le *Sphinx* consiste en la tête et partie du buste d'une femme , taillées dans le roc. Il est près d'une des pyramides , et a environ 28 pieds de haut.

S É N É G A L.

De la rivière du Sénégal et de quelques nations qui habitent sur ses bords.

Le Sénégal, fleuve de l'Afrique occidentale, sépare la nation des Azanaghis du pays des nègres. Il a plus d'un mille de largeur à son embouchure, et l'entrée en est fort profonde. Avant de se resserrer dans son lit, il offre une île qui présente un cap vers la mer. Des deux côtés on trouve des bancs de sable et des bosses qui s'étendent assez près du rivage, ce qui oblige les vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer en rivière. On y remonte l'espace de soixante-dix-milles. Depuis le Cap-Blanc, qui en est à trois cent quatre-vingts milles, la côte se nomme Anterota, et borde le pays des Azanaghis ou des Maures basanés. Cette côte est continuellement sablonneuse jusqu'à vingt milles de la rivière.

Le voyageur vénitien Cadamosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des habitants si grande dans un petit espace. Au sud de la rivière, ils sont extrêmement noirs, grands, bien faits et robustes. Le pays est couvert de verdure et rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont basanés, maigres, de petite taille, et les pays secs et stériles.

Les peuples d'Anterota sont pauvres et féroces; ils n'ont d'autres habitations que de misérables villages dont les maisons sont couvertes

de chaume. Leur chef n'a pas de revenus fixes ; mais les seigneurs du pays , pour gagner sa faveur , lui font présent de chevaux et d'autres bêtes , telles que des vaches et des chèvres ; ils y joignent différentes sortes de légumes et de racines , surtout du millet. Il ne subsiste d'ailleurs que de vols et de brigandages. Il enlève pour l'esclavage les habitants des pays voisins, et ne fait pas plus de grâce à ses propres sujets. Il n'a jamais moins de trente ou quarante femmes , qu'il distingue entr'elles suivant leur naissance ou le rang de leur père. Il les entretient dans de certaines habitations huit ou dix ensemble , avec des femmes pour les servir , et des esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des vaches et des chèvres avec des esclaves pour les garder. Lorsqu'il les visite , il ne fait porter avec lui aucune provision , et c'est d'elles qu'il tire sa subsistance et celle de son cortège.

Ces nègres font profession du mahométisme , mais avec moins de lumières et de soumission que les maures blancs. Ils sont toujours nus , excepté vers le milieu du corps qu'ils se couvrent de peaux de chèvres ; mais les grands et les riches portent des chemises de coton que les femmes filent dans le pays. Ces chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse ; les manches en sont fort amples , mais elles ne viennent qu'au milieu du bras. Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture ; le bas est couvert d'une jupe de coton , qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes ont

la tête et les pieds nus ; mais ils ont les cheveux fort bien tressés , ou noués avec art , quoiqu'ils les aient fort courts. Les hommes comme les femmes , filent et lavent les vêtements.

Le climat est si chaud qu'au mois de janvier la chaleur surpasse celle d'Italie au mois d'avril , et plus on avance , plus on la trouve insupportable. C'est l'usage pour les hommes et pour les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour ; ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes , mais d'une excessive sordidité dans leurs aliments. Ils sont si grands parleurs que leur langue n'est jamais oisive. Ils sont menteurs et toujours prêts à tromper ; cependant la charité est entr'eux une vertu si commune , que les plus pauvres donnent à dîner , à souper et le logement aux étrangers , sans exiger aucune marque de reconnaissance.

Ils ont souvent la guerre dans le sein de leur nation ou contre leurs voisins. Leurs armes sont une espèce de bouclier , fait de la peau d'une bête , et qu'il est impossible de percer ; la zagaie , sorte de dard , armée d'un fer dentelé qu'ils lancent avec une grande dextérité ; une espèce de cimeterre , qui leur vient de Gambra ; et une sorte de javeline qui ressemble à nos demi-lances. Avec ces armes , ils se font des guerres longues et sanglantes parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers , emportés , pleins de mépris pour la mort qu'ils préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de cavalerie , parce qu'ils ont peu de chevaux. Ceux qui habitent les bords de la rivière ou le rivage de la

mer ont de petites barques faites d'un bois creux dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Ils sont les plus grands nageurs du monde, comme le sont en général tous les peuples sauvages.

Productions du Sénégal.

Les nègres du Sénégal ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellents sans le secours d'aucune culture. En général le pays est rempli d'excellents pâturages et d'une infinité de beaux arbres, inconnus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de lacs d'eau douce, remplis de poissons différents des nôtres; surtout d'un grand nombre de serpents d'eau que les nègres nomment *kalkatrici*.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs aliments, sans que Cadamosto, voyageur de qui nous empruntons ces renseignements, aient pu découvrir d'où ils la tirent et de quoi elle est composée; elle a trois qualités remarquables: son odeur qui approche de celle de la violette, son goût peu différent de celui de l'olive, et sa couleur qui teint mieux que le safran.

On trouve dans le pays différentes sortes d'animaux, mais surtout une prodigieuse quantité de serpents, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands qui ont jusqu'à douze pieds de long, sont si gros, qu'on en a vu qui avalaient une chèvre d'un seul morceau.

Le Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des bœufs, des vaches et des chèvres. Il ne s'y trouve pas de moutons, parce qu'ils ne s'accoutument pas d'un climat si chaud ; les bœufs et les vaches y sont moins gros que ceux d'Italie. C'est une rareté qu'une vache rousse. Les animaux de proie, tels que les lions, les panthères, les léopards et les loups sont en grand nombre ; les éléphants sauvages y marchent en troupes, mais ils ne peuvent jamais y être apprivoisés comme dans les autres pays. Cet animal y est d'une grosseur extraordinaire, comme on peut juger par les dents qu'on en apporte en Europe. Quelque sauvage qu'il soit naturellement, il ne fait point de mal quand il n'est pas attaqué ; mais si quelqu'un l'irrite, il se défend avec sa trompe, qui est d'une excessive longueur. Il l'étend et la resserre à son gré. S'il saisit un homme avec cet instrument redoutable, il le jette presque aussi loin qu'on lance une pierre avec la fronde. Ces éléphants sont d'une vitesse surprenante : les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux. La portée des femelles est de trois ou quatre petits à la fois. Ils se nourrissent de feuilles d'arbres et de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec leur trompe.

Pendant son séjour chez les nègres, Cadamosto vit un grand nombre d'oiseaux, et surtout, quantité de perroquets ; ces oiseaux construisent leurs nids avec beaucoup d'adresse. Ils ramassent quantité de joncs et de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art

d'attacher à l'extrémité des plus faibles branches; de sorte qu'y étant suspendu , il est agréablement balancé par le vent. La forme de ces nids est celle d'un ballon de la longueur d'un pied ; les perroquets n'y laissent qu'un seul trou pour y servir de passage , lorsqu'ils veulent se garantir des serpents , à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite.

Mœurs et usages des Maures du désert.

Ces Maures des environs d'Arguin et du Sénégal conservent inviolablement les usages des Arabes leurs ancêtres. Si l'on en excepte un petit nombre , ils campent tous en rase campagne , près ou loin de la mer ou de la rivière , suivant les saisons et les besoins du commerce. Leurs tentes et leurs cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières sont faites d'une toile grossière de poils de chèvre ou de chameau, si bien tissée , que malgré la violence et la longueur des pluies , elles sont impénétrables à l'eau : elles sont l'ouvrage de leurs femmes qui filent le poil et la laine et apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins chargées de tous les travaux domestiques , jusqu'à celui de panser les chevaux , de faire la provision d'eau et de bois , de faire le pain et de préparer les aliments. Malgré ces assujétissements , leurs maris les aiment et ne les maltraitent presque jamais.

Ces femmes ne paraissent jamais sans un long

voile qui leur couvre le visage et les mains. Les hommes faits et les enfants ont généralement la taille et la physionomie fort belles. Leur couleur foncée vient de la chaleur du soleil à laquelle ils sont sans cesse exposés. Si la beauté du teint manque aussi à leurs femmes, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie et la fidélité conjugale. Non-seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de se détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur leurs femmes et sur leurs filles, et nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la tente des femmes.

Ce privilège n'est accordé qu'à leurs chevaux ou plutôt à leurs juments. Elles couchent pêle mêle dans leurs tentes avec leurs femmes et leurs enfants. Ils les laissent courir librement avec leurs poulains, ou du moins ne les attachent qu'aux pieds. Elles s'étendent par terre où elles servent d'oreillers aux enfants, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à être caressées; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, et lorsqu'elles sont en liberté, elles s'en approchent et les suivent. Leurs maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, et ne les vendent pas sans faire connaître les bonnes qualités de leurs pères, dont ils produisent un état exact qui en rehausse le prix. Elles ne sont remarquables ni par leur taille, ni par leur embonpoint, mais dans une grandeur médiocre, elles offrent de justes proportions. L'usage n'est pas de les ferrer. Leurs maîtres les nourrissent pendant la

nuît avec du grand millet et de l'herbe un peu sèche. Au printemps ils les mettent au verd , et les y laissent un mois sans les monter.

Les Maures ont des moulins portatifs dont ils se servent avec beaucoup d'industrie. Ils nettoient avec soin leur grain pour le moudre. Leur pain se cuit sous la cendre , et leur coutume est de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur riz dans un peu d'eau , et lorsqu'il est à demi-cuit , ils le tirent du feu et le laissent reposer. N'ayant pas l'usage des cuillers , ils se servent de leurs doigts pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite , parce que l'autre est réservée pour des fonctions qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Pour éviter de se servir de couteaux à table , ils coupent leurs viandes , en petits morceaux avant qu'elles soient cuites. Ils mangent , comme au levant , assis à terre et les jambes croisées , autour d'un cercle de cuir rouge ou d'une natte de palmier sur laquelle on sert les aliments dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain et leur viande , et jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas , et lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'usage ordinaire est de faire deux repas par jour , le matin et vers l'entrée de la nuit. Ces repas sont courts et se prennent en silence. La conversation vient ensuite , du moins entre les personnes de distinction , lorsqu'on commence à fumer , à boire du café , du vin ou de l'eau-de-vie.

Les marbut, que nous appelons marabouts, sont les ministres du culte chez cette nation. Ils sont presque les seuls qui entendent l'arabe. En général, les Maures croupissent dans une profonde ignorance, à l'exception d'un certain nombre de particuliers qui connaissent fort bien le cours des étoiles, et parlent raisonnablement sur cette matière. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne, leur donne beaucoup de facilité pour les observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive et la mémoire excellente, mais il est difficile de rien comprendre à leur histoire, tant elle est mêlée de fables. Leur plus grande habileté est pour le commerce.

*Description des Chameaux et des Autruches
du désert, au nord du Sénégal.*

Cette partie de l'Afrique produit des chameaux d'une grosseur et d'une force extraordinaires. Ils ne sont pas incommodés d'un poids de douze cents livres. On les accoutume à se mettre à genoux pour recevoir leur charge : mais lorsqu'ils se trouvent assez chargés, ils se lèvent d'eux-mêmes et ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il est peu d'animaux aussi faciles à nourrir. Ils se contentent de branches d'arbres, de racines et de joncs qu'ils mâchent à loisir. Ils sont capables de demeurer chargés pendant trente ou quarante jours, et d'en passer huit ou dix sans boire ni manger. Leur nourriture commune est le maïs ou l'avoine. Ils boivent beaucoup lorsqu'ils en trouvent l'occasion,

et lorsqu'il aime l'eau limpide , ils la troublent avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le chameau a le cou fort long , à proportion de sa tête qui est petite. Il a sur le dos une bosse assez épaisse , et sous le ventre une substance calleuse , sur laquelle il se soutient lorsqu'il plie les jambes. Ses cuisses et sa queue sont petites ; mais il a les jambes longues et fermes , et les pieds fourchus comme le bœuf. Il vit long-temps. Son naturel le porte à la vengeance. S'il est maltraité sans raison par ses guides , il saisit la première occasion de leur marquer son ressentiment par quelques coups de pied ; il aime la musique et le chant , et le moyen de lui faire hâter sa marche , est de siffler ou de jouer de quelque instrument. Le lait de ces animaux est un des principaux aliments des Maures. On mange leur chair lorsqu'ils deviennent vieux ; malgré sa dureté , elle est saine et nourrissante.

L'autruche est le principal oiseau du même pays ; on y en voit de grandes troupes. Elles ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur , en les prenant de la tête aux pieds : mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur , quoiqu'il soit assez gros et qu'il ait le derrière large et plat. Elles ne semblent composées que de pied et de cou. Le plus grand avantage qu'elles retirent de leur taille , est de voir de fort loin. Elles ont la tête fort petite et couverte d'une sorte de duvet jaune. Rien n'approche de leur stupidité. Elles ont de grands yeux et de longs sourcils , et leurs paupières supérieures sont aussi mobiles que celles de l'homme. Elles ont la vue

ferme ; leur bec est court , dur et pointu ; leur langue petite et fort rude. Leur cou est couvert de petites plumes , ou plutôt d'un poil fort doux et comme argenté. Leurs ailes sont trop petites et trop faibles pour soutenir dans l'air un corps si pesant ; mais elles les aident à courir avec une vitesse surprenante , surtout à la faveur du vent. Si quelqu'un les poursuit , elles saisissent des pierres et les jettent derrière elles avec beaucoup de force.

L'autruche et d'une voracité singulière ; elle dévore tout ce qu'elle rencontre , herbe , blé , ossements d'animaux , jusqu'aux pierres et au fer. Le principal mérite de cet oiseau consiste dans ses plumes ; elles sont en usage dans tous les pays de l'Europe , pour les chapeaux , les dais , les cérémonies funèbres , la coiffure des femmes , et surtout pour les habits de théâtre. En Turquie , les janissaires en ornent leurs bonnets. On ne fait cas que de celles qui sont arrachées à l'oiseau quand il est vivant ; mais les Arabes en font des amas dans lesquels ils font entrer sans distinction les bonnes et les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer , les facteurs n'ont qu'une règle : c'est de presser le tuyau qui doit rendre une liqueur rouge , lorsque les plumes sont d'une autruche vivante. Autrement , elles sont légères , sèches et sujettes aux vers.

S I E R R A - L É O N E .

Anecdote relative à un lion et une chèvre

Tandis que M. Brue était directeur de la compagnie française au Sénégal, on apporta dans l'île de Saint Louis un troupeau entier de chèvres qu'on avait acheté des Maures. Il y avait dans le fort un très-beau lion qu'on y nourrissait depuis plusieurs années. La vue de ce terrible animal inspira tant de terreur aux chèvres, qu'elles prirent toutes la fuite à la réserve d'une seule, qui; le regardant avec audace, fit un pas en arrière, et s'avança contre lui les cornes baissées. Le lion, pour éviter cet adversaire d'une nouvelle espèce, se plaça comme un chien entre les jambes du directeur. Sans doute, il y avait dans ce mouvement plus de pitié que de crainte; car comment une chèvre pourrait-elle effrayer un lion?

Tigre mis en fuite par des porcs.

Brue dont nous avons emprunté le trait précédent, après avoir employé tous sortes de moyens pour adoucir la férocité d'un tigre, eut un jour la curiosité d'éprouver comment un porc serait capable de se défendre contre cet animal. Il en prit un des plus forts, et le tigre fut lâché contre lui. Après une courte escarmouche, le porc se retira dans un angle des murs du fort, où son ennemi fut long-temps sans prendre sur lui le

moindre avantage. Enfin, se sentant serré de trop près, il se mit à pousser des cris si furieux, que tout le troupeau de porcs qu'on avait pris soin d'éloigner, accourut à ce bruit, sans que rien fût capable de l'arrêter, et tous ensemble ils fondirent si brusquement sur le tigre, qu'il n'eut pas d'autre ressource pour se mettre à couvert, que de sauter dans le fossé du fort, où les porcs n'osèrent le suivre.

Voracité du Requin de la côte occidentale d'Afrique. Traits à ce sujet.

On regarde le requin comme le plus vorace de tous les animaux de la mer. On en a vu sur les côtes d'Afrique, où il est fort commun, et même dans les rivières, de la longueur de vingt-cinq pieds, de quatre pieds de diamètre, et couverts d'une peau forte et rude. Ce poisson a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts et d'un rouge enflammé, la gueule large et armée de trois rangs de dents à chaque mâchoire; elles sont toutes si serrées et si fermes, que rien ne peut leur résister. Heureusement cette affreuse gueule est presque éloignée d'un pied de l'extrémité du museau, de sorte que le monstre pousse d'abord sa proie devant lui avant de la mordre; il la poursuit avec tant d'avidité qu'il s'élance quelquefois sur le sable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeuplerait l'Océan. Avec quelque légèreté qu'il se tourne, il donne le temps aux autres poissons de s'échapper. Les nègres prennent ce moment pour le frapper. Ils

plongent sous lui, et lui ouvrent le ventre. Il est d'ailleurs assez facile à tromper, parce que sa voracité lui fait saisir toutes sortes d'amorces. On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne auquel on lie un morceau de lard ou d'autre viande.

Il est fort dangereux de se baigner dans les rivières que fréquentent les requins. En 1731, une petite esclave de Jamesfort, sur la Gambra, fut emportée tandis qu'elle se lavait les pieds. Une barque de Weymouth, remontant la même rivière en 1731, il y eut un requin assez affamé pour s'en approcher malgré le bruit qui s'y faisait, pour saisir une rame qu'il brisa d'un seul coup de dent.

Sur la côte de Juda, où la mer est toujours fort grosse, un canot fut renversé en allant au rivage avec quelques marchandises. Un des matelots fut saisi par un requin, et la violence des flots les jeta tous deux sur le sable. Le monstre, sans lâcher sa proie, attendit le retour de la vague, et regagna la mer en emportant le matelot.

Si quelqu'un a le malheur de tomber dans la mer, il faut désespérer de le revoir, à moins qu'alors il ne se trouve point de requin aux environs du vaisseau, ce qui est extrêmement rare. Si l'on jette un cadavre dans la mer, on voit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux, qui se lancent vers le fond pour saisir le corps, ou qui le prenant dans sa chute, le déchirent en un instant; chaque morsure sépare un bras ou une jambe du tronc; tout est dévoré, dit-on en moins de temps qu'il n'en faut pour compter depuis 1

qu'à 20. Si quelque requin arrive trop tard pour avoir part à sa proie, il semble prêt à dévorer les autres : car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable ; ils se portent alors des coups si terribles qu'ils font trembler la mer.

Lorsqu'un requin est pris et tiré à bord, il n'y a point de matelôt assez hardi pour s'en approcher. Outre ses morsures qui enlèvent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si redoutables, qu'ils brisent la jambe, le bras et tout autre membre à ceux qui ne se hâtent pas de les éviter.

USAGES SINGULIERS

DANS LE ROYAUME DE LOANGO.

Ce royaume, l'un des trois du pays appelé le Congo, a environ 100 lieues de long, sur 75 de large. Les habitants sont idolâtres et très-superstitieux. Le pays est gouverné par un roi si respecté de ses sujets, qu'il n'est permis à personne de le voir quand il mange, ou lorsqu'il boit. Il a deux maisons pour satisfaire à ces deux besoins. Quand il a mangé, il passe à la maison du vin. Chaque fois qu'il boit, on en avertit le peuple par le son d'une clochette ; alors il se prosterne à terre, et s'étant ensuite levé, il témoigne sa joie et les vœux qu'il fait pour son monarque, en battant des mains. Une autre coutume, aussi singulière, est celle qui se pratique pour la cul-

ture des terres du roi. Toutes les femmes de ses sujets sont obligées de comparaître devant son palais , pour aller ensuite ensemençer ses terres, qui consistent en une grande plaine d'environ deux lieues de longueur , sur une de large. Les femmes des sujets de chaque noble , vassal du roi, sont obligées d'en faire autant pour leur maître particulier : mais avec cette différence , que la récolte est commune entre les seigneurs et les paysans. Toutes les autres terres sont en commun ; mais lorsque quelqu'un a commencé d'en défricher une , il n'est plus permis à un autre de s'en emparer.

GUINÉE MÉRIDIONALE.

De l'or de la côte de Guinée , ou côte d'Or.

La Côte d'or est ainsi appelée , parce que l'or est le seul fossile qu'on y trouve. Villault et Labat prétendent que le plus fin est celui d'Axim, et que naturellement on en trouve dans ce canton à vingt-deux ou vingt-trois karats. Celui d'Akra ou de Tasore est inférieur. Celui d'Akkanès ou d'Achem suit immédiatement, et celui de Fétu est le pire.

Les nègres d'Axim et d'Achem le tirent de leurs rivières. Il est probable que s'ils ouvraient la terre au pied des montagnes d'où ces rivières paraissent sortir , ils le trouveraient avec plus d'a-

bondance. Si l'or leur manque, ils le demandent à leurs fétiches avec un redoublement de prières.

L'or d'Akkanès et de Fétu est tiré, de la terre, sans autre peine que de l'ouvrir; mais il ne s'y trouve pas toujours avec la même abondance. Un nègre qui découvre une mine ou une veine d'or, en a la moitié. L'or de pays ne passe pas vingt ou vingt et un karats. On en transporte sans le fondre, et les Européens le reçoivent tel qu'il est sorti de la terre.

Le général danois Bosman avait un lingot d'or de sept marcs et un septième d'once, qui venait de la montagne de Taffu : c'était un présent qu'il avait reçu du roi d'Akra, lorsque ce prince s'était réfugié dans le fort danois, après la perte d'une bataille.

Le roi de Fétu avait un casque d'or et une armure complète du même métal, travaillée avec beaucoup d'art; mais ce ne sont que des feuilles aussi minces que le papier, ou des tissus d'un fil d'or qui n'est pas plus gros qu'un cheveu. Les filières que ces peuples emploient sont plus belles que celles de l'Europe, et l'expérience plutôt que l'art leur en a fait tirer parti. Leurs rois ont de la vaisselle d'or de toutes sortes de formes. Dans les danses publiques on voit des femmes chargées de deux cents onces d'or en divers ornements, et des hommes qui en portent jusqu'à trois cents.

Ils distinguent trois sortes d'or, le fétiche, les lingots, et la poudre. L'or fétiche est fondu en différentes formes, pour servir de parure aux deux sexes, mais il s'allie communément avec

un autre métal. Les lingots sont des pièces de différents poids, tels, dit-on, qu'ils sont sortis de la mine. Cet or est aussi très-sujet à l'alliage. La poudre d'or est tirée du sable des rivières. Les habitants creusent des trous dans la terre près des lieux où l'eau tombe des montagnes. L'or est arrêté par son poids; alors ils tirent le sable avec des peïhes incroyables, le lavent et le passent jusqu'à ce qu'ils y découvrent quelques grains d'or qui les payent de leur travail, mais avec assez peu de profit. On ne sait guère que par ouï dire la manière dont ils cherchent l'or; car on ne fouille les rivières que fort loin de la côte.

Fourmis monstrueuses et carnassières de la Côte d'Or.

Ces fourmis font leurs nids ou leurs loges au milieu des champs et sur les collines. Ces habitations qu'elles composent avec un art admirable, sont quelquefois de la hauteur d'un homme. Elles se bâtissent aussi de grands nids sur des arbres fort élevés, et souvent elles en sortent pour venir dans les forts hollandais, en si grand nombre, qu'elles mettent les facteurs dans la nécessité de quitter leurs lits. Leur voracité est surprenante; nul animal ne peut s'en défendre: elles ont souvent dévoré des moutons et des chèvres. Smith rapporte que dans l'espace d'une nuit elles lui ont mangé une fois un mouton avec tant de propreté, que le plus habile anatomiste n'en aurait pas fait un squelette aussi beau.

Un poulet n'est pour elle qu'un amusement

d'une heure ou deux ; le rat même , quelque léger qu'il soit à la course , ne peut échapper à ces cruels ennemis. Si une seule fourmi l'attaque, il est perdu ; tandis qu'il s'efforce de la secouer , il se trouve saisi par quantité d'autres , jusqu'à ce qu'il se trouve accablé par le nombre ; elles le traînent alors dans quelque lieu de sûreté. Si leurs forces ne suffisent pas pour cette opération , elles font venir un renfort , se saisissent de leur proie et la conduisent en bon ordre.

Ces fourmis sont de plusieurs sortes , grandes , petites , blanches , noires et rouges. L'aiguillon de celles-ci cause une inflammation très-violente et très-douloureuse. Les blanches sont aussi transparentes que le verre , et mordent avec tant de force , que dans l'espace d'une nuit , elles s'ouvrent un passage dans un coffre de bois fort épais , en y faisant autant de trous que s'il avait été percé d'une décharge de petit plomb. Les plus grosses n'ont pas moins d'un pouce de long.

On distingue aisément à la tête de leurs bataillons trente ou quarante guides qui surpassent les autres en grosseur , et dirigent leur marche. Leurs exécutions se font ordinairement la nuit ; elles visitent souvent les Européens dans leurs lits , et les forcent de se mettre à couvert dans quelque autre lieu. S'ils oublient derrière eux quelques provisions de bouche , ils doivent être sûrs que tout sera dévoré avant le jour. L'armée des fourmis se retire ensuite avec beaucoup de d'ordre , et toujours chargée de butin.

Pendant le séjour que Smith fit au Cap-Corse , un grand corps de cette milice vint rendre sa

visite au château. Il était presque jour lorsque l'avant-garde entra dans la chapelle, où quelques domestiques nègres étaient endormis sur le plancher. Ils furent réveillés par l'armée de leurs hôtes, et Smith, s'étant levé au bruit, eut peine à revenir de son étonnement; l'arrière-garde était encore à la distance d'un quart de mille. Après avoir tenu conseil sur cet incident, on prit le parti de mettre une longue traînée de poudre sur le sentier que les fourmis avaient tracé, et dans tous les endroits où elles commençaient à se disperser. On en fit sauter ainsi plusieurs milliers qui étaient déjà dans la chapelle. L'arrière-garde, reconnaissant le danger, tourna tout d'un coup, et regagna directement ses habitations.

Serpents de la Côte d'or.

Bosman s'étend sur le nombre et la grandeur des serpents de la Côte d'Or. Le plus monstrueux qu'il ait vu n'avait pas moins de vingt pieds de longueur; mais il ajoute qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands dans l'intérieur des terres. Les Hollandais ont souvent trouvé dans leurs entrailles, non-seulement des animaux, mais des hommes entiers. La plupart sont vénimeux, surtout une espèce qui n'a pas plus d'une verge de long, ni plus de deux paumes d'épaisseur; elle est mouchetée de blanc, de noir et de jaune. Bosman faillit un jour, près d'Oxim, d'être mordu par un de ces serpents qui s'était approché de lui sans être aperçu, tandis qu'il était assis tranquillement sur un rocher.

ILE DE L'ASCENSION.

Tortues monstrueuses de l'île de l'Ascension.

Cette île est située dans l'océan atlantique , au nord-ouest de celle de Sainte-Hélène. Elle appartient aux Anglais qui y ont formé un petit établissement dans ces derniers temps , et y entretiennent une garnison de quelques soldats. Les habitants , quoique peu nombreux , n'y trouvent d'autre nourriture que les tortues qu'ils y peuvent prendre.

Le capitaine Carteret , ayant , à son retour de son voyage autour du monde , relâché à cette île qui , alors , était déserte , voulut rafraîchir son équipage avec la chair de tortues. Dans ce dessein il fit débarquer , le soir , un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendraient sur la côte pendant la nuit. Le matin , ces hommes n'en avaient pas pris moins de dix-huit qui pesaient , chacune , entre quatre et six cents livres , et remplissaient toute l'étendue du tillac.

Voici ce qu'en dit le capitaine Cook. « Nous relâchâmes dans l'île de l'*Ascension*. Quoique plusieurs détachemens y allassent toutes les nuits , nous n'en prîmes que vingt-quatre. La saison était un peu avancée ; mais comme elles pesaient de quatre à cinq cents livres chacune , nous ne nous crûmes pas fort malheureux.

» Nous aurions pu prendre une grande quan-

tité de poissons, surtout de celui qu'on appelle *vieilles femmes*. Il y avait aussi des cavaliers, des anguilles et plusieurs autres espèces, mais nous ne cherchâmes point à en faire provision, parce que nous ne voulions que des tortues.

» Un sloop des Bermudes appareilla peu de jours avant notre arrivée, avec cinquante tortues. Comme l'équipage ne pouvait pas en emporter un plus grand nombre, après en avoir tourné beaucoup d'autres sur des grèves sablonneuses, ils les avaient ouvertes pour en arracher les œufs, et en avaient laissé pourrir les carcasses.

» On m'a appris que les tortues se trouvent sur cette île, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juin. Voici comment on les prend : on place différentes personnes sur les grèves sablonneuses, pour les guetter lorsqu'elles viennent sur la côte déposer leurs œufs : ce qu'elles font toujours pendant la nuit. Alors on les tourne sur le dos et l'on va les chercher le lendemain.

» Il est très-sur que toutes les tortues que l'on trouve aux environs de cette île y viennent uniquement pour déposer leurs œufs, car nous n'avons trouvé que des femelles ; et de toutes celles que nous avons prises, aucune n'avait l'estomac un peu rempli, signe assuré, suivant moi, que, depuis long-temps, elles n'avaient pris de nourriture. Voilà peut-être pourquoi leur chair ne fut pas aussi bonne que celle de quelques-unes que j'ai mangées sur la côte de la nouvelle Galle méridionale.

ILE DE TÉNÉRIFFE.

Fameux Pic de Ténériffe

Cette île, est une des Canaries. On lui donne dix-sept lieues de long. Au milieu s'élève une montagne ronde, nommée le pic de Theithe, et dont la hauteur est si considérable, que pour arriver à son sommet, il faut marcher pendant quinze heures. De ce sommet qui n'a pas plus d'un quart de lieue de tour, il sort quelquefois des flammes et du soufre. A deux milles au-dessous, on ne trouve que de la cendre et des pierres-ponce. A deux milles encore, la montagne est couverte de neige pendant toute l'année. Un peu plus bas, elle produit des arbres d'une hauteur surprenante, qui se nomment *Vinatico*, et dont le bois ne pourrit jamais dans l'eau. Plus bas on trouve des forêts de dix et douze milles de longueur : le passage en est charmant par la quantité de petits oiseaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulièrement, qui est fort petit et de la couleur de l'hirondelle, avec une tache noir et ronde, au milieu de la poitrine. Son chant est délicieux ; mais s'il est renfermé dans une cage, il meurt en peu de temps.

Le fameux pic est, suivant l'opinion commune, une des plus hautes montagnes de l'univers. On le voit en mer de près de quarante lieues. On n'y peut monter qu'aux mois de juil-

let et d'août, parce que, le reste de l'année, il est couvert de neige. Il en sort beaucoup de soufre qui est transporté en Espagne.

Il est remarquable que du sommet de cette montagne, le soleil paraît beaucoup plus petit, lorsqu'il est monté sur l'horizon, que lorsqu'on le voit au dessous de soi. Le ciel y est clair et serein. Quoique l'île soit si remplie de rochers, que l'on en compte jusqu'à vingt mille, elle paraît de l'extrémité du mont, comme une belle plaine, divisée en compartiments par des bordures de neige. Mais ce que l'on prend pour la terre, n'est en effet que les nuées qu'on a à plusieurs milles au-dessous de soi.

Toute la partie d'en haut est ouverte et stérile, sans nulle apparence d'arbre ni de buisson. La flamme du volcan s'élance du goufre avec plus de force en été, que dans toute autre saison. Si l'on y jette une pierre, elle y retentit comme un gros vase de cuivre, contre lequel on frapperait avec un énorme marteau. Aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*. Les naturels de l'île se persuadent que le goufre de ce volcan est l'enfer, et que les âmes des méchants y sont tourmentées sans cesse.

PAYS DES HOTTENTOTS.

Ordre de Chevalerie chez les Hottentots.

Les Hottentots ont institué un ordre fort honorable et fort singulier, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinocéros, ou un élan. L'installation a lieu avec beaucoup de cérémonie. Après son exploit, le vainqueur se retire dans sa hutte ; les habitants du village lui députent bientôt un vieillard, pour l'inviter à se rendre au milieu de l'assemblée, où il est attendu avec tous les honneurs qui sont dus à sa victoire. Il se laisse conduire par un guide. On le reçoit avec de vives acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hutte qu'on a préparée pour lui, et tous les habitants se placent autour de lui, dans la même posture. Alors le vieux député s'approche, et pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, et l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion. Il s'en frotte soigneusement le visage et tout le corps. Kolben a cru devoir donner à cette institution le nom de *l'Ordre de l'Urine*. Après

la cérémonie , le député allume sa pipe , et la fait circuler dans l'assemblée , jusqu'à ce que tout le tabac soit réduit en cendres. Ensuite prenant ces cendres , il en parfume le nouveau chevalier , qui reçoit en même temps les félicitations de tous les assistants , sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi , pour lui , de trois jours de repos. Le troisième jour , au soir , il tue un mouton , et se réjouit avec sa femme , ses amis et ses voisins. Le signe distinctif de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête.

LES JACCOS.

La partie de l'Afrique où se trouvent des Jaccos , est celle dont l'intérieur est le moins connu.

Ces peuples donnent à leur souverain le nom de *Kassaugi* : c'est un titre d'honneur qui répond à celui de Grand-Seigneur , que prend le chef de l'empire ottoman. On l'appelle aussi le Grand-Jacco , comme l'autre le Grand Turc. Tous les ans ses sujets célèbrent le jour de sa naissance par une fête cruelle : ils se rassemblent dans une plaine , et forment un cercle autour de plusieurs arbres , sur l'un desquels on dresse un échafaud. Le monarque va s'y placer avec les

H. des V.

10

principaux seigneurs de sa cour. On lie au tronc d'un de ces arbres un des plus forts lions du pays. Dès que le prince est assis, les cris du peuple se font entendre; après quoi, à un signal qui ordonne tout d'un coup le silence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour le mettre en fureur. La vue d'une si nombreuse assemblée lui fait d'abord pousser quelques rugissemens; mais ne voyant aucun moyen d'échapper, il se jette au milieu de la foule, et déchire les premiers qui se présentent. Le peuple, au lieu de fuir, s'avance sans armes pour tuer l'animal, et regardent comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux du souverain. Le lion succombe enfin sous les efforts de la multitude: les survivans mangent les morts; et faisant retentir l'air de leurs acclamations, ils accompagnent le prince jusque chez lui, avec des cris de *vive le Kassaugi*.

Le Grand-Jacco entretient dans ses troupes une exacte discipline: ceux qui, dans une action se conduisent mal, sont condamnés à mort et mangés par leurs camarades. Chaque jour, ce prince, monté sur un échafaud, fait une harangue à ses sujets pour les exhorter à la bravoure. Sa parure a quelque chose de singulier: il porte dans ses cheveux plusieurs rangs de coquillages et autour des reins et des cuisses une pagne d'étoffe et de palmier, auquel pendent des œufs d'autruche: un morceau de cuivre, long de deux pouces, lui traverse le nez; il a le même ornement à ses oreilles: son corps est marqué de diverses figures, et frotté tous les jours avec

de la graisse ; la couleur noire de son visage est déguisée par des vernis rouges et blancs. Il est accompagné de vingt ou trente femmes continuellement occupées à le servir , et qui , entr'autres hommages qu'elles lui rendent , se jettent à genoux toutes les fois qu'il boit , battent des mains , et chantent quelque air de leur musique.

Ce prince n'entreprend aucune affaire importante sans consulter ses dieux , auxquels il immole des victimes humaines. Il fait ces sacrifices au lever du soleil. Il est assis sur une escabelle , et a la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il est assisté de deux prêtres qui passent pour sorciers , et d'une cinquantaine de femmes qui l'entourent , ayant chacune à la main une queue de cheval qu'elles font voltiger en chantant. Derrière elles se tient une troupe de musiciens qui les accompagnent de leurs instruments. Au centre du cercle , on allume un grand feu , sur lequel on met des poudres blanches dans un pot de terre ; les prêtres s'en servent pour peindre le front , les tempes , l'estomac et le ventre du monarque. Ils lui présentent ensuite une hache , en lui recommandant de ne pas ménager les ennemis. Aussitôt on lui amène un enfant mâle , qu'il tue avec cette arme ; ensuite il frappe quatre hommes de la même manière ; s'ils ne reçoivent pas la mort du premier coup , ils sont conduits hors du camp et achevés par d'autres mains.

Les funérailles des Jaccos sont aussi barbares que leurs sacrifices , car on enterre avec le mort deux de ses femmes , qu'on fait asseoir à ses cô-

tés. On lui accommode proprement les cheveux, on le lave, on l'embrasse, et on le pare de ses plus beaux habits. On met avec lui, dans le caveau, ses armes et tous les ustensiles qui ont servi à son usage. Chaque mois, les parents s'assemblent sur la tombe, et font des libations de sang de bouc et de vin de palmier: cette cérémonie s'observe aussi long-tems qu'il existe quelqu'un de la famille.

ÎLE DE FERRO OU HIÉRO , L'UNE DES CANARIES.

L'air de cette île est tempéré. Comme toutes les autres îles canaries, qu'on nommait autrefois îles fortunées, elle abonde en fruits délicieux, surtout en raisins, dont on fait ces vins précieux auxquels on donne le nom des canaries. On y trouve en quantité prodigieuse ces petits oiseaux charmants qui en portent le nom, et qui sont si admirés en Europe. Dans leur pays naturel, leur chant surpasse de beaucoup celui qu'ils font entendre dans une cage ou dans des climats étrangers.

Arbre de l'île de Ferro, qui seul fournit de l'eau aux insulaires.

Au milieu de l'île de Ferro ou de Fer, on voit un grand arbre qui fournit de l'eau douce à

sés habitants. Il est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur ses feuilles, tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a construites à son pied : elle suffit pour les besoins des habitants et des bestiaux. Jackson raconte qu'étant à Ferro , en 1618, il a vu cet arbre de ses propres yeux ; qu'il lui a trouvé la grosseur d'un chêne , l'écorce fort dure , et six ou sept aunes de hauteur ; les feuilles rudes de la couleur de celles du saule , mais blanches en dessus ; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruit ; qu'il est situé sur le revers d'une colline ; que pendant le jour il paraît flétri , et qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit , lorsque la nuée qui le couvre , commence à s'épaissir ; enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'île , c'est-à-dire , à huit mille ames et à cent mille bestiaux. Jackson ajoute que l'eau est conduite par des tuyaux de plomb , du pied de l'arbre dans un grand réservoir qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux ; que de là on la transporte dans des barils en divers endroits de l'île où l'on a pratiqué d'autres citernes , et que le grand bassin est rempli toutes les nuits.

Le voyageur Lemaire prétend qu'il y a d'autres arbres de cette espèce dans plusieurs endroits de l'île ; mais la quantité d'eau qu'ils fournissent est fort petite en comparaison de celle dont nous avons parlé.

ILE DE CEYLAN (1).

Mœurs et costumes des Chingulais , principale nation de cette île , etc.

Des îles Maldives , en remontant vers le nord et au-delà du Cap-Comorin , on trouve l'île de Ceylan. Elle a cent lieues de long et cinquante dans sa plus grande largeur. L'intérieur est habité par quelques nations , dont la plus considérable est celle du royaume de Candi , nommée les Chingulais.

Ces peuples ressemblent moins aux nègres d'Afrique qu'aux européens. Ils sont fort bien faits , et même mieux que la plupart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adresse et d'agilité. Leur contenance est grave comme celle des Portugais. Ils ont l'intelligence fine , le langage agréable , les manières obligeantes ; mais ils sont naturellement trompeurs et remplis d'une présomption insupportable. Ils ne regardent pas le larcin comme un vice honteux. Ils estiment la chasteté , quoiqu'ils la pratiquent peu , la tempérance , la douceur , le bon ordre dans les familles. Ils se fâchent rarement , et s'apaisent facilement. Ils sont propres dans leurs habits et dans leurs aliments. Enfin leurs inclinations et leurs usages n'ont rien de barbare.

(1) Les établissements sur les côtes de cette île ont été enlevés aux Hollandais par les Anglais , qui se sont aussi emparés du royaume de Candi.

La religion des Chingulais est l'idolâtrie. Le nombre de leurs pagodes et de leurs temples est immense ; ils ont trois sortes de prêtres , comme trois sortes de dieux et de temples ; ils croient à la résurrection des corps , l'immortalité de l'ame et un état futur de récompense et de punition.

Leurs livres ne traitent que de religion et de médecine , et sont écrits sur des feuilles de talipot. Ils se servent , pour leurs lettres et leurs écrits ordinaires d'une sorte de feuilles qui se nomment *taucotes* , et qui reçoivent plus aisément l'impression , quoiqu'elles ne soient pas si faciles à plier.

Les Chingulais n'ont ni médecins , ni chirurgiens ; mais ils trouvent au milieu de leurs bois , dans l'écorce et les feuilles de leurs arbres , des remèdes et des préservatifs pour tous les maux dont ils sont affligés. Leur régime sert aussi beaucoup à la conservation de leur santé. Ils se tiennent le corps fort net , dorment peu , et la plupart de leurs aliments sont fort simples. Du riz à l'eau et au sel , avec quelques feuilles vertes et du jus de citron , passe pour un bon repas. La chair du bœuf est en abomination parmi eux. Les autres viandes et les poissons mêmes les tentent si peu , qu'ils les abandonnent aux étrangers qui se trouvent dans leur pays.

Cette vie sobre entretient également leur santé et la gaité de leur humeur. Ils chantent sans cesse , jusqu'en se mettant au lit , et la nuit même , lorsqu'ils s'éveillent. Leur manière

de se saluer est libre et ouverte; elle consiste à lever les mains, la paume en haut, et à baisser un peu la tête. Le plus distingué ne lève qu'une main pour son inférieur; et s'il est fort au-dessus par sa naissance, il remue seulement la tête.

Lorsqu'un grand seigneur a mérité de perdre la vie pour quelque crime capital, le roi, après avoir fait mourir le coupable, livre quelquefois sa femme à des troupes de vagabonds de l'espèce de ceux connus parmi nous sous le nom de *Bohémiens*; et ce châtiment paraît plus affreux que la mort même.

Les Chingulais aiment le jeu avec passion; ceux des coqs et des dames font leur occupation ordinaire. Leurs coqs sont plus gros et plus forts que les nôtres. Ils leur attachent aux pattes des pointes de fer tranchantes, et les excitent à se battre les uns contre les autres. Ils font sur ces sortes de combats des paris considérables: le maître du coq vainqueur gagne la gageure. On a vu de ces insulaires jouer leurs propres membres contre de l'argent: le perdant pose sa main sur une pierre, et on lui coupe le bout d'un doigt, qu'il trempe aussitôt dans de l'huile bouillante préparée, pour cautériser la plaie.

Sangsues et Araignées monstrueuses de l'île de Ceylan.

On voit dans ce pays une sorte de sangsues noirâtres, qui vivent sous l'herbe, et qui sont

fort incommodes à ceux qui voyagent à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval ; mais en croissant, elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, et longues de deux ou trois pouces. On n'en voit que dans la saison des pluies. C'est alors que, montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus, suivant l'usage du pays, elles les piquent et leur sucent le sang avec plus de vitesse qu'ils n'en mettent à s'en délivrer. On aurait peine à concevoir une action si prompte ; si le voyageur Knox n'ajoutait que le principal embarras vient de leur multitude, qui ferait perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise. Aussi prend-on le parti d'endurer leurs morsures, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage, on se frotte les jambes avec de la cendre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner long-tems.

On ne se représente pas sans frémir une grosse araignée de Ceylan, nommée *Demoucto*, longue, noire, velue, tachetée et luisante, qui a le corps de la grosseur du poing, et les pieds à proportion. Elle se cache ordinairement dans le creux des arbres et dans d'autres trous. Rien n'est plus vénimeux que cet insecte. Sa blessure n'est pas mortelle ; mais la qualité de son venin trouble l'esprit et fait perdre la raison. Les bestiaux sont souvent piqués ou mordus par cet animal monstrueux, et meurent sans qu'on y puisse remédier. Les hommes trouvent du secours dans leurs arbres et leurs écorces, lorsqu'ils emploient promptement cette ressource.

ANECDOTES AFRICAINES.

Les Nègres Mandingues et un Lion.

Un lion ravageait depuis long-temps un canton de la Nigritie. Les plus habiles chasseurs du pays avaient vainement essayé leur adresse contre cet animal redoutable qui , retiré au milieu d'un bosquet touffu , semblait braver leurs efforts. Ils allaient renoncer à l'espérance d'en délivrer la contrée , lorsqu'un vieux nègre promit de leur livrer ce lion en vie. Vous enlèverez , leur dit-il , le toit d'une case , et plaçant le bord de ce toit sur votre épaule , en le soulevant d'une main et tenant de l'autre vos fusils , vous marcherez hardiment vers la retraite du lion. L'animal ne manquera pas de s'élancer au milieu de vous. Saisissez cet instant , et laissez retomber le toit de la case sur lui , l'animal se trouvera pris comme au trébuchet , et vous l'ajusterez facilement par les meurtrières que vous aurez eu soin de pratiquer dans le toit. Ce conseil , adopté avec enthousiasme , fut aussitôt mis à exécution. Les chasseurs , chargés du toit , marchent vers le bosquet ; le lion s'élance effectivement au milieu d'eux ; mais les malheureux , saisis de terreur , laissent retomber le toit sur eux et se trouvent pris avec le lion qui les dévora à son aise. Cet événement consterna les habitants du canton , et attira sur eux les railleries de leurs voisins. Leur propo-

ser de prendre des lions en vie , est un sûr moyen d'exciter leur colère.

Trait héroïque d'amour filial.

Un vieillard gouverneur d'une des provinces de l'Empire de Maroc , convaincu de malversation , fut condamné par l'empereur à avoir le poing coupé. Un officier du palais , fils de ce malheureux , demanda , comme une grâce , la permission d'être lui-même l'exécuteur de la sentence. Le souverain fut révolté de cette prière. Cependant il contient l'indignation qu'elle lui inspirait , et lui accorda sa demande , résolu de punir ensuite ce fils dénaturé.

Le vieillard et son fils sortent : bientôt celui-ci rentre et annonce au prince que sa sentence est accomplie. L'empereur attend à peine que les dernières paroles soient sorties de la bouche de l'officier ; il tire son cimeterre , et d'un seul coup fait voler la tête de l'infortuné. Il tombe : son bras caché sous sa robe se découvre , et les spectateurs s'aperçoivent qu'il lui manque une main.

Ce fils magnanime avait exécuté sur lui-même la sentence du souverain , afin d'en épargner la douleur et la honte à son père.

Quelque barbare que fut l'Empereur , il fut affligé de sa précipitation , et pour la première fois peut-être , il éprouva des regrets.

Sort déplorable des Juifs dans l'Empire de Maroc.

Le sort des Juifs à Maroc est extrêmement malheureux, quoique leur industrie, leur adresse, leurs connaissances les rendent maîtres du commerce et des manufactures.

Il leur est défendu d'écrire en arabe et même d'apprendre à connaître les caractères de cette langue, attendu qu'ils ne sont pas dignes de lire le Koran. Leurs femmes ne peuvent porter des habits verts, et elles ne doivent voiler qu'à demi leur visage. Les Juifs ne peuvent passer devant une mosquée que nus pieds. Ils n'osent pas monter à cheval ni s'asseoir les jambes croisées en présence des Maures. Souvent ils sont attaqués par les polissons dans les promenades publiques; on les couvre de boue, on leur crache au visage, on les roue de coups; ils sont forcés de demander grâce en traitant de Seigneur celui-même qui vient de les outrager. Si un Juif pour se défendre, lève la main contre un Maure, il court risque d'être condamné à mort. Travaille-t-il pour la cour, il n'est point payé et s'estime heureux de n'être point battu. Un prince *Ischem* se fit apporter un habit par un tailleur juif. L'habit n'était pas juste: aussitôt le prince veut massacrer le juif. Le gouverneur de la ville intercède, et le Juif en est quitte pour avoir la barbe arrachée poil par poil.

A Tanger il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux juifs de marcher nus pieds, sous peine d'être pendus par les pieds.

Enfin on les condamne , souvent pour des causes très-légères , à être jetés dans la *fosse aux Lions*, à Maroc ; mais comme les gardiens des lions sont Juifs eux-mêmes , il en arrive rarement des malheurs ; les gardiens ont soin de bien nourrir les lions et de ne laisser leurs compatriotes qu'une seule nuit dans la fosse.

MEXIQUE.

Ce nom réveille de grands souvenirs ; il rappelle les exploits du fameux Fernand Cortez , qui , avec cinq ou six cents hommes , quelques pièces de campagne , et le secours d'une jeune Indienne dont il avait fait à la fois son amante , son interprète et son conseil , vainquit , dispersa des armées innombrables , et subjuga le plus puissant état de l'Amérique ; mais il renouvelle aussi le souvenir des cruautés que les Espagnols y exercèrent , et des excès qui ternirent leur gloire.

Le Mexique ou nouvelle-Espagne , situé dans l'Amérique septentrionale , a environ 667 lieues de long sur 250 de large. Il est gouverné par un vice-roi que l'Espagne change tous les cinq ans.

Le sol de cette belle contrée produit une multitude de fruits , outre ceux de l'Europe que l'on y a naturalisés. On y recueille principalement le cacao , la vanille , le sucre , et cette production animale que l'on appelle cochenille.

H. des V.

11

Mais celles de ses richesses qui séduisirent le plus les Européens, furent les mines d'or et d'argent : richesses fatales ! puisqu'elles détruisirent un nombre incalculable d'Indiens, qui trouvèrent la mort au fond des mines, et contribuèrent au dépérissement du commerce et de l'industrie des Espagnols, en leur faisant négliger le commerce et l'agriculture, vraie source des richesses.

Une taille bien proportionnée, et au-dessus de la moyenne, le corps trapu, le front étroit, les yeux noirs, les pommettes des joues saillantes, une peau couleur olivâtre ou cuivrée, tels sont les traits qui caractérisent les Mexicains modernes ; mais s'ils ont conservé sans altération les traits physiques des sujets de Montézuma, ils en ont perdu l'énergie.

Répandus dans les villes, et surtout dans les campagnes, les indigènes descendent ou de ces cultivateurs attachés constamment à la glèbe, ou de ces grandes familles mexicaines qui dédaignant des'allier aux conquérants espagnols, ont mieux aimé labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient labourer par leurs vassaux. D'après les lois espagnoles, ces familles nobles doivent participer aux privilèges de la noblesse espagnole. Mais par la simplicité de ses vêtements et de sa nourriture, par l'aspect misérable qu'il affecte, le noble ou cacique se confond très-facilement avec l'Indien tributaire.

Quelques-uns de ces Indiens possèdent une fortune d'autant plus colossale, qu'elle n'est ni présumée ni apparente ; il en est qui possè-

dent un capital de huit cent mille livres, et même d'un million, et qui jouissent d'une très-grande considération parmi les Indiens tributaires; mais quelle que soit leur fortune, ces riches Indiens vont généralement pieds nus. Couverts du *poncho* ou tunique mexicaine, ils sont vêtus comme les derniers de la race indigène.

Sous le rapport de l'extrême frugalité, les Mexicains peuvent être comparés aux Hindous; mais ils ne sont sobres que pour les aliments, et se livrent avec tant d'excès à leur penchant irrésistible pour les liqueurs fortes, qu'ils en deviennent presque stupides.

L'Indien du Mexique est lent dans sa détermination et dans ses actions; mais il montre une persévérance singulière pour tous les ouvrages qui demandent de la patience et du temps. Il a conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois.

Les Mexicains semblent être inaccessibles aux passions douces et affectueuses, aux sensations de la joie. Leur musique et leur danse se ressentent de cette absence de gaieté qui les caractérise. Leurs chants sont mélancoliques et lugubres; leurs femmes ne prennent aucune part au plaisir de la danse: elles y assistent, il est vrai, mais c'est pour offrir aux danseurs des boissons fermentées, préparées de leurs mains.

Les Mexicains ont conservé un art qui remonte à leur ancien rit, et semble peu compatible avec leur caractère sombre, c'est celui d'entrelâcer des fleurs et des fruits. La boutique du moindre

marchand indien est ornée de fleurs qui se renouvellent chaque jour.

Les passions les plus vives ne se peignent pas dans les traits du Mexicain; il met un air mystérieux dans ses actions les plus indifférentes; mais s'il passe tout-à-coup de ce calme apparent à une forte agitation, alors son énergie dégénère en férocity, et présente même quelque chose d'effrayant.

L'introduction du christianisme n'a point adouci le fond du caractère des Mexicains, et n'a produit d'autre effet remarquable que de substituer des cérémonies nouvelles, symboles d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire, qui semblait avoir éteint en eux la sensibilité de l'ame.

Toutefois la générosité et le désintéressement forment deux traits essentiels du caractère de ce peuple, caractère qui offre d'ailleurs des contrastes étonnants. On le verra tour à tour donner des marques de courage et de pusillanimité; tantôt affronter avec intrépidité le danger qui provient de causes naturelles, et tantôt s'effrayer au seul regard d'un Espagnol.

Principales raretés qu'on trouve dans le Mexique.

Cette étendue de pays offre des raretés de toute espèce. Dans le voisinage de Chiautla, qui appartient à la province du Mexique, proprement dit, c'est à-dire au milieu du continent, on voit un grand puits d'eau salée, dont les

habitants font un sel excellent. Les montagnes de Contacomapa et Qualtépèque , qui en sont à peu de distance, fournissent un beau jaspe vert, qui approche du porphyre.

Dans un bourg, nommé Guadalupe , on voit une source d'eau très-froide , qui guérit de la fièvre ceux qui en boivent , et qui ne sort jamais de son lit , quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords.

A Quérétaro, dans le canton de Xilotépèque , on trouve une source d'eau chaude , qui est capable de brûler en sortant de terre , et qui , étant bue tiède par les bestiaux, sert à les engraisser. Une autre source du même canton coule en abondance pendant quatre ans, et tarit alternativement pendant quatre autres années. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que pendant qu'elle coule, elle n'est jamais plus abondante que dans les temps de sécheresse.

Proche de l'ancien volcan de Nixapa , dans la province de Guatimala , un torrent d'excellente eau , qui descend de la montagne même du volcan , coule régulièrement pendant la nuit, et cesse de couler quand le jour paraît. Un autre dans le canton de Chuletèque coule chaque jour jusqu'à midi , et sèche ensuite jusqu'au soir.

La province d'Yucatan jouit d'un air si sain dans les montagnes , qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un missionnaire franciscain a rendu témoignage qu'en prêchant l'évangile aux montagnards , il avait vu parmi eux un homme qui , de son propre aveu et sur les informations de ses voisins , n'avait pas vécu

moins de trois siècles. Il avait le corps si courbé , que ses genoux touchaient à sa tête , et la peau si dure , qu'on l'aurait cru couvert d'une écaille.

A Pascaro, ville éloignée d'environ huit lieues du port d'Acapulco , on admire les orgues de bois , composés par un habile Indien , qui rendent des sons aussi harmonieux que les meilleurs orgues de l'Europe.

L'eau d'un lac , nommé *Mexical-Singo* , est si favorable à la végétation , que les Américains l'ont presque changé en jardins. C'est un spectacle digne d'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes , un grand nombre d'osiers les uns sur les autres , de la longueur de soixante pieds en carré et d'un demi-pied de hauteur ; ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac , et couvrent cette machine d'un gazon sur lequel ils répandent de la terre et du fumier , et sèment ensuite des fleurs et des légumes qui croissent en abondance. De tant de matières différentes , il se forme avec le temps une masse épaisse et solide sur laquelle les Américains se construisent des maisons de bois , accompagnées de petits bâtimens pour la volaille , et des colombiers. Il arrive quelquefois que le maître d'une île , étant allé vendre ses denrées dans son canot , avec sa femme et ses enfans , ne retrouve plus à son retour son habitation dans le lieu où il l'avait laissée , parce que les cordages qui l'arrêtaient , se sont rompus de pourriture , et l'ont abandonnée au vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont

pas vu son file. La retrouvant enfin à force de recherches et d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes.

Anecdote.

Quand les Mexicains aperçurent les chevaux espagnols, lors de l'expédition de Cortès, ils les prirent pour des monstres dévorants à tête d'homme et de bête, et ne pensèrent plus qu'à se sauver. Après la conquête, les grands du pays étant venus un jour visiter le vainqueur, et entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras de quoi se plaignaient ces *puissances terribles* : « Ils sont fâchés, répondit Cortès, de ce que je n'ai pas châtié plus sévèrement le cacique et sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux chrétiens. » Aussitôt ces seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, et de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, et leur promettant, pour les apaiser, d'être toujours amis des Espagnols.

BAIE D'HUDSON.

Portrait, mœurs et culte des Esquimaux.

Les habitants de la baie d'Hudson, que les Français nomment *Esquimaux*, sont d'une

stature médiocre , généralement robustes , d'un embonpoint raisonnable , et leur teint est basané. Ils ont la tête large , la face ronde et plate , les yeux noirs , petits et étincelans , le nez plat , les lèvres épaisses , les cheveux noirs et longs , les épaules larges , et les pieds extrêmement petits. Ils sont gais , vifs , mais subtils , rusés et fourbes. Leur attachement pour leurs usages est extrême. « Je sais , dit M. Ellis , que plusieurs de ces Américains , ayant été pris dans leur jeunesse , et transportés aux comptoirs anglais , ont toujours regretté leur pays natal. L'un d'eux , qui avait vécu long-temps parmi les Anglais , et qui avait toujours mangé à la mode anglaise , voyant un de nos matelots ouvrir un loup marin , se jeta sur l'huile qui en sortait abondamment , et se hâta d'avaler , avec une avidité surprenante , tout ce qu'il put ramasser dans ses mains , ensuite il s'écria dans le même transport : Ah ! que j'aime mon cher pays , où je pouvais me remplir le ventre de cette huile , aussi souvent que je le voulais ! »

L'habillement des hommes est ordinairement de peaux de veaux marins ou de bêtes fauves. Ils s'en font aussi de peaux d'oiseaux terrestres et marins , qu'ils ont l'art de coudre ensemble. Tous ces habits ont une sorte de capuchon , sont serrés autour du corps , et ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse. Les culottes se ferment devant et derrière avec une corde , comme on ferme une bourse. Plusieurs paires de bottes et de soques , les unes sur les autres , servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes

et les pieds ; la différence pour les hommes et les femmes est que celles-ci ont à leur robe une queue qui leur tombe jusqu'aux talons , que leurs capuchons sont plus larges du côté des épaules , pour y mettre leurs enfants , lorsqu'elles les veulent porter sur le dos ; et que leurs bottes , plus grandes aussi , sont ordinairement garnies de baleines. Un enfant qu'elles sont obligées d'ôter un moment d'entre leurs bras , est placé dans une de ces bottes , en attendant qu'elles puissent le reprendre. On voit à quelques hommes des chemises de vessies de veaux marins , cousues ensemble , et presque de la même forme que nos chemises.

Les idées religieuses des Esquimaux sont fort bornées. M. Ellis découvrit , sans rien donner aux conjectures , qu'ils reconnaissent un être d'une bonté infinie , qu'ils nomment *Ukcunma* , c'est-à-dire , *le grand Chef*. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouissent : ils en parlent avec respect ; ils chantent ses louanges dans un hymne , d'un ton fort grave et même assez harmonieux ; mais leurs opinions sont si confuses sur sa nature , qu'on ne comprend rien à cette espèce de culte. Ils reconnaissent de même un être , qu'ils représentent comme l'auteur de tous leurs maux ; ils le redoutent beaucoup , mais le voyageur anglais ne put découvrir s'ils lui rendaient quelque hommage pour l'appaiser.

La coutume d'étrangler les vieillards s'étend chez eux aux deux sexes. Quand les pères et les mères , dit Ellis , sont dans un âge qui ne leur

permet plus le travail, ils ordonnent à leurs enfans de les étrangler. C'est de la part des enfans un devoir d'obéissance, auquel ils ne peuvent se refuser. La vieille personne entre dans une fosse qu'ils ont creusée pour lui servir de tombeau. Elle y converse quelque temps avec eux, en fumant du tabac, et buvant quelques verres de liqueur. Enfin sur un signe qu'elle leur fait, ils lui passent une corde autour du cou, et chacun tirant de son côté, ils l'étranglent en un instant. Ils sont obligés ensuite de la couvrir de sable, sur lequel ils entassent des pierres. Les vieillards qui n'ont point d'enfants, exigent le même office de leurs amis; mais ce n'est plus un devoir, et souvent ils ont le chagrin d'être refusés. On ne voit pas que dans le dégoût qu'ils ont de la vie, ils pensent jamais à s'en délivrer par leurs propres mains.

Le langage de ces peuples est un peu gutural, sans être rude ni désagréable. Ils ont peu de mots, mais très-significatifs, et une manière assez heureuse d'exprimer de nouvelles idées, par des termes composés qui joignent les qualités des choses aux noms qu'ils veulent leur donner.

Le castor est un animal dont la fourrure est un objet de commerce pour les habitans de la Baie d'Hudson. Ces quadrupèdes amphibies qui, dans les pays déserts, se réunissent pour vivre en société, offrent autant d'industrie dans la construction de leurs édifices, que d'intelligence dans la manière de se gouverner. La couleur du castor varie suivant les différens climats qu'il

habite. Dans les quartiers du nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs; ils deviennent bruns à mesure qu'ils avancent vers le sud: il y en a de blancs, mais ils sont rares. La tête du castor paraît presque carrée; ses oreilles sont rondes et fort courtes, velues en dehors, et sans poil en dedans. Ses yeux sont petits, son museau est allongé, et sa bouche armée en dedans de quatre dents incisives, fortes et tranchantes, deux en haut et deux en bas, comme les écureuils. Il a de plus huit dents molaires à chaque mâchoire, qui sont, avec les quatre autres, les seuls instrumens dont il se sert pour couper les arbres, les abattre et les traîner. Les dents incisives supérieures ont deux pouces et demi de long; les inférieures en ont plus de trois, et celles du haut se croisent avec celles du bas, comme les deux branches d'une paire de ciseaux. Ses jambes sont courtes, surtout celle du devant, dont il se sert comme de main, avec une adresse égale à celle de l'écureuil. Les doigts en sont bien séparés, bien divisés, et armés d'ongles longs et pointus. Les pieds de derrière sont plats, garnis de membranes qui lui servent de nageoires comme à l'oie, dont le castor a aussi la démarche quand il est sur la terre. Il nage parfaitement. Sa queue est très-remarquable et très-appropriée aux usages qu'il en veut faire; elle est longue, un peu plate, toute couverte d'écaillés, garnie de muscles vigoureux, et toujours humectée d'huile et de graisse qui empêche l'humidité de pénétrer.

On trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cents de ces animaux, qui forment une espèce de bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres et l'eau surtout soient en abondance. Si ces eaux se soutiennent toujours à la même hauteur, comme celles des lacs, ils ne construisent point de digue; mais si elles sont courantes, sujettes à hausser ou à baisser, ils y font une chaussée qui puisse les tenir à un niveau toujours égal. Cette digue a souvent quatre-vingts ou cents pieds de longueur, et est bâtie avec une industrie admirable. Leur premier soin est d'aller chercher du bois au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour leur édifice. Ils s'asseyent plusieurs autour d'un arbre, en rongent l'écorce, et parviennent à le couper avec leurs dents. Leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour avoir un peu moins de peine à le voiturier, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau, il ne leur reste ensuite qu'à le rouler vers l'endroit où il doit être placé. Il est plus ou moins long, plus ou moins gros, suivant la nature et la situation du lieu. Lorsqu'il est renversé, ces animaux s'occupent à ôter les branches, afin qu'il porte partout également. Pendant ce tems, d'autres parcourent le bord de la rivière, cherchent des morceaux de bois de différentes grosseurs, les scient à la hauteur nécessaire pour en faire des pieux, et après les avoir traînés sur le bord de l'eau, les amènent avec leurs dents à l'endroit de leur destination. Tandis que les uns les maintien-

ment perpendiculaires, les autres plongent au fond de l'eau, et creusent un trou avec les pieds de devant, pour les y faire entrer. Ils les entrelacent ensuite avec des branches, et en remplissent les vides d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. Les castors la préparent avec leurs pattes; et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce mortier. Les fondemens des digues ont, pour l'ordinaire, dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à trente ou trente-six pouces. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, l'autre côté parfaitement à plomb: elles ont donc non-seulement toute la solidité nécessaire, mais encore la force la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de pénétrer, en soutenir le poids et en rompre les efforts.

Après avoir travaillé en corps à ce grand édifice, dont l'avantage est de maintenir l'eau toujours au même niveau, ils se distribuent par compagnies, pour édifier des habitations particulières. Le même art est observé dans la construction des cabanes, qui sont ordinairement bâties sur pilotis, au milieu des petits lacs que les digues ont formés, ou sur les bords d'une rivière. Leur figure est ronde ou ovale; et l'enduit intérieur, qui est de terre glaise, n'y laisse point entrer d'eau. Il y en a depuis cinq jusqu'à dix pieds de diamètre; il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Tout le bâtiment est terminé en voûte.

Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau : chacun y a sa place marquée. Les castors ne mangent point dans le lieu où ils couchent , pour n'y pas faire de saleté. Jamais on n'y voit d'ordure , parce qu'outre la porte commune , il y a plusieurs ouvertures , par lesquelles ils se vident dans l'eau. Le jour , ils n'approchent de leur lit que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils ne sont guère plus de huit ou dix dans chaque cabane , toujours nombre pair , mâles et femelles , parmi lesquels il y en a un qui a le soin de faire travailler ses camarades. S'il se rencontre quelque paresseux , les autres , à force de coups , le contraignent de chercher parti ailleurs. Les cabanes sont toujours assez près les unes des autres pour avoir entre elles une communication facile. Elles ont deux issues , l'une pour aller à terre , l'autre pour se jeter à l'eau. Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre , et jamais l'hiver ne surprend ces animaux dans leur travail. Chacun fait ses provisions en été. Tandis qu'ils vivent dans les bois , ils se nourrissent de fruits , d'écorce et de feuilles d'arbres. Ils pêchent aussi des écrevisses et des poissons. Les approvisionnement d'hiver consistent uniquement en bois tendre , tels que le peuplier , le tremble , et d'autres de même qualité. Ils le mettent en pile , disposé de manière qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. Ces piles sont en raison des habitans de chaque cabane , et selon que l'hiver doit être plus ou moins long : c'est pour les sauvages un indice de la durée du froid , qui ne les trompe



Le doigt joué.



Instinct des Castors.

jamais. Chaque cabane a un magasin commun où ce bois se conserve. Pour le manger, les castors le découpent en petites pièces, qu'ils apportent chacun dans leur loge.

Lorsque les mois des travaux sont passés, les castors goûtent les douceurs domestiques. C'est le temps du repos et la saison des amours. Il paraît que ces quadrupèdes sont en état d'engendrer dès l'âge d'un an ; ce qui prouve qu'ils ont pris alors la plus grande partie de leur force. Ils quittent leur maison à la fonte des neiges, pour éviter les trop grandes inondations ; mais les femelles y reviennent aussitôt que ce danger est passé, et c'est alors qu'elles mettent bas : elles s'occupent ensuite à allaiter, à élever leurs petits, qui sont en état de les suivre au bout de quelques semaines. Alors elles vont à leur tour se promener, et passent l'été sur les eaux et dans les bois. Les mâles continuent de tenir la campagne jusqu'au mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices. S'ils ont été détruits, ils en font d'autres, à moins que le défaut de vivres ou les fréquents ravages des chasseurs ne les engagent à changer de demeure. Mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que malgré les persécutions qu'ils y éprouvent ; ils ne peuvent se résoudre à les abandonner.

La chasse du castor se fait depuis la fin de l'automne jusqu'au commencement du printemps, parce que c'est alors qu'il a le plus de poil. Les sauvages dressent des trappes, et se

servent rarement de flèches ou de fusil, l'animal se jetant dans l'eau, et ne revenant point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la cabane est proche de quelque ruisseau, on coupe la glace en travers, pour y tendre un filet; et ensuite on va briser l'édifice. Alors tous les castors ne manquent point de se sauver dans le ruisseau, et se trouvent pris dans le piège. En quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux digues: ces animaux se trouvent bientôt à sec; et comme ils marchent difficilement, ils demeurent sans défense.

CANADA.

Le Saut de Niagara.

Cette chute du fleuve Saint-Laurent forme une des plus belles cascades de la nature. Sa figure est celle d'un fer à cheval de quatre cents pas de circonférence. Au milieu elle est divisée en deux parties par une île fort étroite, et d'un demi-quart de lieue de long; mais ces deux parties tardent peu à se rejoindre. On juge aisément qu'au-dessous de cette chute, la rivière se ressent long-temps d'une si violente secousse. Aussi n'est-elle navigable que trois lieues après. Elle ne devrait pas être moins impraticable au-dessus, puisqu'elle tombe perpendiculairement de toute sa largeur; mais, outre l'île qui la

divise en deux , plusieurs écueils ralentissent beaucoup la rapidité du courant , qui est néanmoins si fort , qu'on ne peut passer à l'île.

C'est sur un roc que cette grande nappe d'eau tombe d'une hauteur d'environ cent cinquante pieds. Deux raisons portent à croire qu'elle y a trouvé ou creusé peut-être avec le temps une caverne de quelque profondeur. Premièrement , le bruit y est fort sourd , et semblable à celui d'un tonnerre éloigné. Peut-être même n'est-il que le bouillonnement causé par les rochers dont la rivière est remplie dans cet endroit. La seconde raison , c'est qu'il ne reparaît rien de tout ce qu'on y laisse tomber. Tous les environs sont remplis de serpents à sonnettes.

Grand banc de Terre-Neuve.

Ce qu'on nomme le grand banc est proprement une montagne cachée sous les eaux , à près de six cents lieues de France , du côté de l'occident. Du nord au sud il a environ deux cents lieues marines , et quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest. Il est précédé , par le travers du milieu de sa longueur , d'un moindre qu'on nomme le banc Jaquet ; quelques-uns en ajoutent même un troisième , auquel ils donnent la figure d'un cône ; mais la plupart des pilotes n'en font qu'un des trois. Quelles que soient la grandeur et la figure de cette montagne , on y trouve une prodigieuse quantité de coquillages et plusieurs espèces de poissons de toutes grandeurs. La plupart servent de nourriture aux mo-

res, dont on peut dire sans exagération que le nombre égale celui des grains de sable qui couvrent le banc. Tous les ans, depuis près de trois siècles, on en charge de deux à trois cents bâtimens, sans qu'on y remarque presque aucune diminution. Au reste, ce parage a des incommodités qui rendent la navigation fort désagréable. Le soleil ne s'y montre presque jamais, et l'air y est ordinairement couvert d'une brume froide et épaisse qui fait connaître le banc à ses approches.

Le grand banc porte le nom de Terre-Neuve, parce qu'il paraît tenir à l'île de ce nom, au sud-est de laquelle il est situé. Il appartient aux Anglais, qui permettent aux Français d'y pêcher la morue.

ILES BERMUDES.

Aventure de trois Anglais.—Fléau des Rats.

Les îles Bermudes ou de Summers sont situées dans l'océan atlantique, à l'est de la Caroline du nord, l'une des contrées des Etats-Unis. Leur nombre est si considérable, que la plupart n'ont point de nom, et qu'elles ne méritent pas même d'en avoir. Elles furent découvertes, au commencement du seizième siècle, par le capitaine Jean Bermude, Espagnol, qui leur donna son nom.

Le capitaine Lancaster , allant aux Indes Orientales , fut conduit par diverses aventures à l'île espagnole , et obtint le passage sur un vaisseau français , pour un de ses officiers nommé Henri May , qu'il renvoyait en Europe. Ce vaisseau fut jeté sur les Bermudes et May les visita. Sur le rapport qu'il en fit à son retour en Angleterre , on eut l'idée d'y former quelque établissement ; mais six années s'écoulèrent avant qu'on se décidât à former aucune entreprise de ce côté.

Georges Summers et Thomas Gate ayant été jetés vers les Bermudes par un naufrage , deux femmes de leur équipage y mirent au monde , l'une un fils qui fut nommé *Bermude* , et l'autre une fille qui reçut le nom de *Bermuda*. Ils se rendirent ensuite en Virginie. Le lord de Lawarre , manquant de vivres dans cette province , sur ce qu'il avait appris de Summers que l'on trouvait aux Bermudes des tourterelles en abondance , on le chargea d'y en aller faire une forte provision. Summers était vieux : la fatigue qu'il éprouva dans sa route épuisa ses forces , et il mourut en arrivant à sa destination. C'est de lui que les Anglais ont donné à ces îles le nom de Summers Islands.

Pendant le premier voyage que ce navigateur fit aux Bermudes , deux de ses gens , qui méritaient la mort , se sauvèrent dans les bois. Ils étaient encore dans celle de Saint-Georges , lorsqu'il y retourna de Virginie. Ils s'y étaient nourris des seules productions de la terre , et s'étaient fait une habitation avec des troncs d'arbres. Un

des compagnons de Summers , qu'ils avaient engagé à demeurer avec eux , prit querelle avec l'un d'eux , pour les droits de possession. Après bien des altercations ; ils résolurent de terminer leur différend par un combat singulier. Le troisième les haïssait l'un et l'autre , mais craignant de rester seul , il les avertit qu'il se déclarerait contre celui qui porterait le premier coup. Cette déclaration rétablit la concorde entr'eux , et leur existence devint assez douce et paisible. Quelque temps après , ils trouvèrent , le long des rochers dont l'île est environnée , la plus grosse masse d'ambre gris qu'on eût jamais vue : elle pesait environ quatre-vingts livres. Dans leur premier transport ils résolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune. Ils avaient entrepris de fabriquer une barque pour gagner la Virginie , ou l'île de Terre-Neuve , lorsqu'ils virent arriver un vaisseau sous les ordres de Richard Moor , que la compagnie de Virginie envoyait pour jeter dans l'île les fondements d'une colonie.

Moor choisit un emplacement commode dans l'île de Saint Georges. Pour donner l'exemple à ses gens , il construisit de ses propres mains une cabane avec des branches et du feuillage , et assez vaste pour y loger sa famille : il bâtit ensuite une maison et prouva qu'il était ingénieur , architecte et charpentier. Ses compagnons , animés par son exemple et dirigés par ses lumières , bâtirent en peu de temps une petite ville qui , dans la suite devint une des plus belles et des plus florissantes de l'Amérique anglaise.

Moor ne tarda pas à découvrir les trois Anglais. Il s'empara de leur masse d'ambre gris et l'envoya à ses commettants. La compagnie de Virginie, à la réception d'un si beau présent, conçut les plus belles espérances sur le nouvel établissement, et s'empressa de lui envoyer de nouveaux secours.

- Pendant l'administration de Moor, les Bermudes furent affligés d'un fléau nommé *le fléau des rats*. Il dura cinq ans entiers. On croit qu'il y fut apporté par des vaisseaux. L'engeance destructive des rats s'y multiplia à un tel point, que l'histoire n'offre rien de semblable. La terre était couverte de ces animaux et les arbres de leurs nids. Ils dévoraient tous les fruits et les plantes mêmes qui les portaient. Les légumes et les grains, enfermés dans les greniers, n'échappèrent pas plus à leur voracité, que ceux des champs. En vain, pour les détruire, on employa les chiens, les chats, les trapes, le poison. Après avoir ravagé l'île de Saint-Georges, ils passèrent à la nage dans les autres îles du groupe, et y firent le même dégât. Enfin, ils disparurent tout à coup, sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction, que celle de leur arrivée. On remarqua cependant qu'il s'était rassemblé dans les îles une grande quantité de corbeaux que l'on n'avait jamais vus auparavant, et qui, depuis, n'ont jamais reparu.

ILE SAINT-CHRISTOPHE.

Terrible ouragan.

Cette île, l'une des petites Antilles, fut découverte par Christophe Colomb. Les uns disent qu'il l'appela ainsi à cause de la figure de ses montagnes, il y en a une fort élevée, sur laquelle une autre plus petite est assise, comme l'Enfant Jésus sur les épaules du saint dont elle porte le nom; d'autres croient qu'il lui donna son prénom, parce qu'il la découvrit le jour de sa fête. Elle était alors habitée par les sauvages, nommés *Caraïbes*. Les Anglais et les Français la possédaient autrefois par moitié. Aujourd'hui, elle appartient toute entière aux premiers.

Le séjour de cette île est agréable, et quoique les ouragans y soient fréquents, l'air n'y perd rien de sa pureté. C'est dans la saison des pluies que règnent ces tempêtes effroyables, le plus redoutable fléau que l'on ait à y essuyer. C'était un usage établi chez les Français et les Anglais de l'île, d'envoyer tous les ans demander aux Caraïbes si l'on était menacé d'un ouragan; et l'on assure que ces sauvages ne se trompaient jamais dans leurs pronostics. Voici les signes auxquels ils proient les connaître. L'air se trouble, le soleil rougit, le temps devient calme, le sommet des montagnes se nettoie. On entend dans les puits et les crevasses de la

terre un bruit sourd, semblable à celui de vents renfermés ; les étoiles paraissent obscures et et plus grandes qu'à l'ordinaire , le ciel est noir et a quelque chose d'effrayant ; la mer répand une odeur désagréable , et s'élève , quoique dans une apparente tranquillité ; bientôt le vent souffle avec assez de violence , et recommence à plusieurs reprises.

Alors , arrive une bourasque terrible , accompagnée de pluie , d'éclairs et de tonnerres , et quelquefois d'un tremblement de terre ; en un mot , des circonstances les plus effrayantes et les plus destructives qui puissent se rassembler. On voit d'abord , pour prélude du désastre qui doit suivre , des champs entiers de cannes à sucre pirouetter dans les airs , et lancés sur toute la surface du pays. Des arbres aussi anciens que le monde , et dont l'énorme grosseur avait bravé jusqu'alors tous les efforts des orages , sont déracinés ; enlevés de terre , et dispersés comme du chaume. Ceux qui résistent sont brisés comme de fragiles roseaux ; les plantations de toute espèce détruites et bouleversées ; les maisons , les granges , les moulins renversés d'un coup de vent ; l'herbe même foulée et desséchée , comme si elle eût été brûlée ; et l'eau qui monte à cinq ou six pieds , achève d'entraîner tout ce qui n'a pas succombé aux premières secousses.

La désolation et la mort accompagnent un ouragan. Ses traces sont comme celles du feu ; tout disparaît à son passage , et ce changement est aussi prompt que terrible. Il détruit dans un clin-d'œil les travaux de plusieurs années , et

ruine les espérances du cultivateur , au moment où il se croit au comble de la fortune. Qui ne frémirait , en voyant des lieux toujours ornés de verdure , dépouillés dans un instant , comme par une main invisible , et n'offrant plus que des forêts semblables aux mâtures d'un vaisseau ? Les horreurs de l'hiver succèdent aux charmes du printemps. Le jour presque éclipsé , présente partout l'image presque effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchent un asile ; la nature épouvantée semble toucher à son dernier moment. Un silence affreux répand la consternation et la terreur. Le vent seul se fait entendre avec un bruit épouvantable. En même temps la mer offre le triste spectacle et tous les ravages d'une tempête.

P É R O U.

Le Pérou , situé dans l'amérique meridionale , a environ 600 lieues du nord au sud , sur 200 de large. Ses côtes sont baignées à l'occident par la mer du sud. Il est borné au nord par le Papayan ; à l'est par le pays des amazones , et au sud par le Chili.

Le Pérou est traversé par une chaîne de montagnes , dont quelques-unes sont les plus hautes de la terre. L'une d'elles est un ancien volcan. Le Pérou est sujet à d'affreux tremblements de terre. Celui de 1746 renversa de fond en comble la superbe ville de Lima.

Ce pays, très-riche en productions minérales, renferme un grand nombre de mines d'or et d'argent. On y recueille cette écorce précieuse connue sous le nom de quinquina. Il nourrit la vigogne et le lama, dont les toisons sont si estimées. Sa fertilité est admirable. Le penchant des montagnes produit du blé, de l'orge, et différentes espèces de racines et de légumes. Audessous sont d'immenses pâturages où l'on fait paître de nombreux troupeaux.

Lima, capitale du Pérou, contient environ 60,000 âmes. La crainte des tremblements qui lui ont été déjà si fatals, a engagé ses habitants à n'élever que des maisons très-basses. Les moines, les religieuses occupent au moins le quart de la ville. En 1683, on vit une preuve de la richesse des habitants de Lima, lorsque le duc de la Plata vint prendre possession de la dignité de vice-roi. Ils firent paver en lingots d'argent les rues par lesquelles il devait passer pour se rendre dans son palais. Chacun de ces lingots pesait, dit-on, deux cents marcs, et cette seule dépense montait au-delà de quatre cents millions.

Les femmes de Lima sont d'un caractère aimable. Leur peau est d'une blancheur éblouissante, et leurs yeux sont charmants; mais l'usage du fard ne laisse pas un long règne à leur beauté. Dans l'intérieur de leurs maisons elles sont assises sur des carreaux, les jambes croisées sur un tapis. Elles passent ainsi les jours entiers sans presque changer de situation.

En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitants de Lima.

L'usage où ils sont de former entr'eux de petites assemblées , leur donne une politesse qu'ils exercent principalement envers les étrangers.

Les Indiens forment le plus grand nombre des habitants du Pérou. Cette nation , jadis sage et policée , est aujourd'hui plongée dans l'abrutissement et dans les ténèbres de l'ignorance. Leur apathie extrême les rend également insensibles aux prospérités et aux revers. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique ou de danser à leurs fêtes : ces deux situations leur paraissent à peu près les mêmes , parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Ils recevront avec la même indifférence l'emploi d'alcade ou celui de bourreau. L'intérêt a sur eux si peu de pouvoir , qu'ils refusent de rendre le plus petit service pour la plus grosse récompense. Qu'un voyageur s'égare , et qu'il s'avance vers une cabane pour avoir un guide , l'Indien se cache , et fait répondre par sa femme qu'il n'est pas au logis , et aime mieux se priver de la récompense ordinaire de cette espèce de service que d'interrompre pendant quelques moments son oisiveté. Les Indiens sont en général très-longs dans tout ce qu'ils font. Dans leurs fabriques de tapis , de rideaux , de couvertures , toute leur industrie consiste à prendre les fils l'un après l'autre , et à les compter chaque fois pour les faire passer dans la trame. Ils sont des années entières à achever une seule pièce d'étoffe.

**BIBL. UNIV.
GENT**



Couleuvre extraordinaire.



Les Hamacosios.

Animal singulier.

Entre les animaux, on distingue, par sa singularité, celui qu'on nomme *famacosios*. Il a la tête d'un tigre et le corps d'un mâtin.

Sa légèreté et sa féroceité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est aperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré qu'en montant aussitôt sur un arbre; encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques moments, car l'animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'arbre et jette un cri qui en attire plusieurs autres; alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre; ils n'auraient pas besoin d'un temps fort long, si l'homme n'était pas assez bien armé pour les percer tous de flèches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces terribles animaux, dont la multiplication rendrait le pays absolument inhabitable: ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris qui font accourir les *famacosios* de toute part; et tandis qu'une légion de ces monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de flèches sans aucun risque.

Mine du Pérou. — Rivière Pétrifiante.

Personne n'ignore qu'une des plus grandes richesses du Pérou consiste dans les précieux métaux qui pénètrent, par une infinité de ramifi-

cations , toute l'étendue de cette vaste contrée. M. Frézier assure que les mines d'argent les plus abondantes sont à présent celles d'Oruro , petite ville à quatre-vingts lieues d'Arica ; que les mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou ; qu'il ne s'en trouve que dans la province de Guanuco , du côté de Lima , dans celle de Chicas , où est la ville de Tarija , et proche de la Paz , à *Chuquiago* , nom péruvien qui signifie maison d'or , que le dernier canton a des lavoirs très-abondants , où l'on a trouvé des grains d'or-vierge d'une prodigieuse grosseur , deux entr'autres dont l'un pesait soixante-quatre marcs et quelques onces , et l'autre quarante-cinq marcs , de trois alois différents.

Les mines de Quito sont très-négligées. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre , et que vraisemblablement les Cordilières en contiennent une infinité d'autres , il y en a très-peu d'exploitées. On en a même abandonné plusieurs auxquelles on travaillait autrefois. Aussi ne reste-t-il plus rien dans cette province que le souvenir de son ancienne opulence. Le Popayan jouit encore des richesses qui étaient autrefois générales dans l'audience de Quito. Il est rempli de mines d'or , et l'ardeur à les exploiter y est toujours la même.

Les mines d'émeraudes , autrefois abondantes dans les juridictions d'Atacamès et de Manta , et supérieures à celles de Santa Fé , ne peuvent être si totalement épuisées , qu'on n'en puisse découvrir de nouvelles veines avec plus de tra-

vail et d'industrie. On a vu que les conquérants, voulant les essayer avec le marteau, en brisèrent beaucoup. On ne reproche pas la même simplicité à leurs descendants, mais leur indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, don Ulloa regrette beaucoup une mine de rubis, dont il avoue que, jusqu'à présent, on n'a eu que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la juridiction de Cuença, parmi le sable d'une rivière médiocre, qui coule assez près du bourg des Azagues, on trouve souvent des rubis fins de la grosseur d'une lentille et quelquefois plus gros. Il ne paraît pas douteux que ces petits grains ne soient des fragments que l'eau détache de la mine et charrie avec le sable. Des indices si clairs n'ont pu encore déterminer les habitants du pays à chercher cette mine.

Au nord de Quito, entre deux métairies, situées au pied de la montagne de Talanga, passe une fort grande rivière qui pétrifie le bois qu'on y jette, jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entières absolument changées en pierres, où l'on aperçoit encore non-seulement la porosité des troncs, ainsi que les fibres du bois et de l'écorce, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles. Elles changent de couleur, mais la figure est exactement conservée.

ISTHME DE PANAMA.

On sait que l'isthme de Panama sépare le continent américain en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Entre les rivières de Châgre et de Pito, il n'a guère que quatorze lieues, vers les deux extrémités, c'est-à-dire vers Choco, à l'orient, et dans le pays de Véraguaz, à l'occident. Il est traversé par la longue chaîne des Andes, qui joint les deux Amériques.

Mœurs, usages et religion des habitants indigènes de l'isthme de Panama.

L'intérieur de cet isthme contient peu d'habitants indigènes. C'est du côté de la mer du Nord, sur-tout au bord des rivières, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la côte du sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les pays plus méridionaux, que de se soumettre au joug espagnol. La taille ordinaire des hommes est entre cinq et six pieds; ils sont droits, d'une belle proportion, souples, vifs et légers à la course. Les femmes sont petites et épaisses, mais bien faites dans leur embonpoint. Elles ont l'œil vif et le regard agréable. En général les deux sexes ont le visage rond, le nez court et écrasé, les yeux gros et fort brillants, le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite et le menton

bien formé Ils ont tous les cheveux noirs, très-forts et si longs qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, et les hommes les laissent pendre de toute leur longueur.

Tous les habitants de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfants soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner, sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux qui leur servent à tracer les figures sur la peau.

Lorsque ces peuples doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux. Mais les hommes sont absolument nus, et n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir et soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps.

Jamais on ne voit un Américain de l'isthme battre sa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'i-

vresse. D'un autre côté, les femmes servent leur mari avec affection, et sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance les unes pour les autres, et beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Les pères et mères sont idolâtres de leurs enfants. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance, et leur adresse est admirable à cet exercice. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs pères à la chasse et dans leurs voyages: les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont tous nus, les uns et les autres jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, et les garçons leur entonnoir.

Ces sauvages n'ont ni temple, ni culte. Les missionnaires qu'on leur a envoyés, ont obtenu peu de succès. Gomara fait consister leur principale religion et celle des peuples voisins dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que dans un long séjour avec eux, le chirurgien anglais Waffer n'ait reconnu aucune apparence de cérémonie religieuse, et qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont dans leurs devins. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, et que toutes leurs vues sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles.

Parmi les végétaux de l'isthme, on distingue l'arbre à coton, qui en est le plus gros arbre, et dont l'abondance est surprenante. Il

porte une gousse de la grosseur des noix muscades , remplie d'une espèce de duvet ou de laine courte , qui n'est pas plutôt mûre , qu'elle crève la gousse , et qu'elle est emportée par le vent. Les Américains font grand usage de ce coton , et emploient le bois de l'arbre à construire des pirogues , espèce de bâtimens à rames , qui diffèrent autant des canots , que nos barques diffèrent des bateaux.

Les cèdres du pays , sur-tout ceux des côtes du nord , sont célèbres , non-seulement par leur hauteur et leur grosseur , mais encore par la beauté de leur bois , qui est fort rouge , avec de très-belles veines , et dont l'odeur mérite le nom de parfum.

Le *Maca* est un arbre fort commun , dont la hauteur est médiocre , qui est couronné d'une sorte de guirlandes , défendues par des pointes longues et piquantes. Le milieu de cet arbre contient une moëlle semblable à celle du sureau. Les Américains se servent de son bois pour construire des maisons ; ils en font aussi des têtes de flèches , et les femmes des navettes pour le travail du coton.

P A R A G U A Y.

Le Paraguay est un grand pays de l'Amérique méridionale , qui appartient aux Espagnols , il est borné au sud par la rivière de Plata , à l'ouest par les Andes , à l'est par l'Océan atlantique , et au nord par le Brésil. Il comprend les gou-

vernements de Tacuman, de Monte-Vidéo, de Buénos-Aires et du Paraguay, proprement dit. Il produit en abondance des grains, légumes, patates, fruits; cannes à sucre, coton, tabac, bestiaux, gibier, volaille. La capitale se nomme l'Assomption. Les Jésuites, chassés d'Europe, avaient civilisé une partie du Paraguay; ils s'en étaient fait une espèce de royaume, dont ils occupaient tous les emplois civils et militaires. On y disait: le révérend père général, le révérend père colonel, le révérend père capitaine, le révérend père huissier, etc.

Le Paraguay a des serpents qu'on nomme chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, et qui s'élançant dessus quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, et la dévorent toute vivante: mais lorsqu'ils ont avalé des bêtes entières, ils deviennent si pesants, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périraient, si la nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; et les oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'ailent trop loin; et bientôt sa peau se rétablit; mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbres, sur lesquelles l'animal se trouvait couché; et l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles, vivent de poisson, et le père Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête était de la grosseur d'un veau, et qui pêchait sur le bord d'une rivière. Elle commençait par jeter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, ensuite, y plongeant la tête, et demeurant quelque temps immobile, elle ouvrait tout d'un coup la gueule, pour avaler quantité de poissons que l'écume semblait attirer. Une autre fois, le même missionnaire vit un indien de la plus grande taille, qui, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une couleuvre, qui, le lendemain, le rejeta tout entier. Il avait tous les os aussi brisés, que s'ils eussent été entre deux meules de moulins. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau; et dans les endroits rapides, qui sont assez fréquents sur la rivière de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très-grosses, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres.

Singulière aventure d'une femme Espagnole.

Ce fut vers la fin de l'année 1585 et vers le commencement de celle de 1586, que l'espagnol don Pedro de Mendoza, chef d'une nombreuse expédition, fit jeter les fondements de Buenos-Aires sur la rive occidentale de la Plata.

Comme les habitants du pays ne voyaient pas de bon œil un établissement étranger si près d'eux, ils refusèrent des vivres, et soutinrent plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. Comme il était dangereux de les accoutumer à verser le sang des chrétiens. Don Pèdre de Mendoza défendit à ses gens sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle ville, et craignant que la faim ne les portât à enfreindre ses ordres, il mit des gardes de tous côtés, avec injonction de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir. Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'aventure de cette fugitive mérite d'être rapportée, comme un trait de la providence.

Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une lionne dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées. La lionne était pleine et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers, elle sortit pour chercher sa nourriture; et depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice, une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi long-temps que

ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut retirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Américains qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fut reprise par des Espagnols qui la ramenèrent à Buenos-Aires. Don Pédre de Mendoza en était sorti. Don François Ruys de Galan, qui commandait dans son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que Maldonata avait violé une loi capitale. Ne la croyant pas assez punie par ses infortunes, il donna ordre qu'elle fut liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, ou pour être dévoré par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres et de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblaient la défendre. A la vue des soldats, la lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment. Lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buenos-Aires, la lionne la caressa beaucoup, et paraissait affligée de la voir partir. Le rapport, qu'ils firent au commandant de ce qu'ils avaient vu, lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les lions

mêmes , se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait pris si manifestement sous sa protection.

FLEUVE AMAZONE.

L'Amazone est un grand fleuve de l'Amérique méridionale , qui prend sa source au Pérou , dans un lac près de Guanuco , à 30 lieues de Lima. Après avoir traversé 1000 à 1100 lieues de pays , il se jette dans l'Océan par deux embouchures , l'une qui se termine au Para , l'autre au Cap-Nord , sous la ligne. Le capitaine Francisco de Orellana , est le premier qui en entreprit la découverte vers l'an 1589 ; c'est le plus grand fleuve du monde ; il est large à ces embouchures , de 30 à 40 lieues ; il tire son nom , assure-t-on , de femmes qui , dans des temps plus reculés , formaient un gouvernement dans un certain endroit de l'Amérique , et faisaient la guerre avec la même constance et le même courage que les hommes les plus vaillants.

Les orocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone , et même dans la plupart des rivières que l'Amazone reçoit. On assura à M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long , et même de plus grands. Il en avait déjà vu un grand nombre de douze , quinze pieds et plus , sur la rivière de Guayaquil. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés et moins poursuivis , ils craignent peu les hom-

mes. Dans le temps des inondations , ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens. Leur plus dangereux ennemi , et peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux , est le tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat ; mais cette vue ne peut guère être que l'effet d'un heureux hasard. Voici ce que les indiens racontèrent à M. de la Condamine. « Quand le tigre vient boire au bord de la rivière , le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion les bœufs, les chevaux , les mulets , et tout ce qui s'offre à sa voracité. Le tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi , seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser ; mais le crocodile , plongeant dans l'eau , y entraîne le tigre , qui se noie plutôt que de lâcher prise. »

Un des plus dangereux serpents de la rivière de l'Amazone , est le serpent à sonnettes. Telle est encore la couleuvre nommée par les Espagnols le *coral*. L'animal le plus rare et le plus singulier de ce genre , est un grand serpent amphibie , de vingt-cinq à trente pieds de long , et de plus d'un pied de grosseur , que les indiens nomment *yaca-ma-ma*, c'est-à-dire, *mère de l'eau* , et qui habite ordinairement , dit-on , les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du fleuve au dedans des terres. « On en raconte , dit M. de la Condamine , des faits que je ne me hasarde à répéter ici que d'après l'auteur de *Orientoqué illustré* , qui les rapporte fort sérieusement.

» Non-seulement , selon les Indiens , cette monstrueuse couleuvre engloutit un chevreuil tout entier , mais il assure qu'elle attire invinciblement , par sa respiration , les animaux qui l'approchent , et qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me persuader des choses presque aussi peu vraisemblables , de la manière dont une grosse couleuvre tue un homme , en s'entortillant autour de son corps , et l'empalant avec sa queue. A juger par la taille , ce pourrait être la même qui se trouve dans les bois de Cayenne , où l'expérience a fait connaître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai connu un officier qui en avait été mordu à la jambe sans aucune suite fâcheuse ; peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai apporté deux peaux , dont l'une toute desséchée qu'elle est , a près de 15 pieds de long , et plus d'un pied de large ; il y en a sans doute de plus grandes. »

Usages des femmes du Chaco , sur le fleuve Amazone.

Les femmes du Chaco se piquent le visage , la poitrine et les bras , comme les Mousques d'Afrique. Les mères piquent leurs filles dès qu'elles sont nées ; et dans quelques nations , elles arrachent le poil à tous leurs enfants , dans la largeur de six doigts , depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes. A peine sont-elles mères , qu'elles se baignent , et lavent leurs enfants dans le

ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent durement. L'usage au Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, et l'on y attache le crâne d'un ennemi : ensuite on abandonne la place, et l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout-à-fait oublié.

BRÉSIL.

On comprend sous le nom de Brésil de vastes provinces de l'Amérique méridionale, qui bordent à l'est l'Océan atlantique. Ce fut dans l'année qui suivit le troisième voyage de Christophe Colomb, que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Quelque temps après la cour de Lisbonne y fit transporter quelques misérables condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger le royaume. On assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitants. Enfin le Brésil fut engagé à ferme, et le roi se réduisit presque au seul titre de la souveraineté. Dans les premières entreprises des Européens, les habitants du pays, sauvages implacables dans leur haine, les firent beaucoup souffrir. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient pas de le massacrer, et d'en faire un horrible festin.

C'est aux guerres presque continuelles que

les Portugais ont eu à soutenir contre les Brésiliens , qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des terres. La plupart de leurs colonies , leurs villes et leurs forts sont situés le long du rivage de la mer , à des distances inégales et assez considérables.

Oliveira compte quatorze capitaineries , à commencer depuis Para , presque sous l'équateur , jusqu'au trente-cinquième degré de latitude méridionale ; et suivant la côte dans tous ses détours , il donne à cet espace plus de mille quarante lieues. Ces quatorze capitaineries sont : Para, Maragnan, Ciara, Rio-Grande, Paraíba, Tamaraca, Fernambuc, Sérégipé, Bahia, Ithéos, Spiritu - Santo , Porto-Seguro, Rio-Janeiro et Saint-Vincent.

Rio-Janeiro , capitale de tout le Brésil , et située dans la capitainerie de ce nom , a été bâtie par les Portugais du côté méridional de la rivière de Janeiro ou de Janvier sur une petite baie qui forme un demi-cercle , à deux milles de la mer , dans un lieu plat , mais entre deux montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur , dans cette situation , est d'une demi-lieue de chemin ; tandis qu'en largeur , elle contient à peine dix ou douze maisons. Elle est comme divisée en trois parties dont la première et la plus haute contient la principale église et un beau collège. La seconde , un peu basse , se nomme *Barrio de San-Antonio* , et la troisième s'étend sur le rivage même de la baie , depuis le fort intérieur jusqu'aux murs d'un monastère de bénédictins.

La religion a peu de part aux idées des Brésiliens ; ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien, et leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, puisqu'ils le craignent, mais croient tenir de lui la science de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, et par conséquent, ils n'ont pas plus de nom pour exprimer le ciel et l'enfer ; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on les entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en démons, et s'amusent à danser continuellement dans des campagnes agréables et plantées de toutes sortes d'arbres. Ils ont des devins, mais ils ne s'adressent guère à eux que pour obtenir la santé dans leurs maladies.

Les Ouétacas, l'une de ces nations, sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, et ne reçoivent point d'étrangers chez eux, pas même pour le commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vitesse qu'on compare à celle des cerfs. Leur air sale et dégoûtant, leur regard farouche, et leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses nations de l'univers. On ne traite avec eux que de loin, et toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte, un appétit désordonné, qui se réveille en eux à la vue de la chair blanche des Européens.

A la réserve de quelques nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pig-mées*, la taille commune de Brésiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, et moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit guères chez eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés. Il n'est pas rare d'en voir pousser leur carrière jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris; leur humeur est toujours gaie, comme leurs campagnes toujours couvertes de verdure. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, et dans leurs fêtes, à porter, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les chefs endossent même alors une espèce de manteau, mais on s'aperçoit que cette parure les gêne, et que leur plus grande satisfaction est d'être nus. Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux et les pincettes, qui servent à s'en défaire, sont un grand objet de commerce.

La chair humaine est celle qui a le plus d'attraits pour eux. Ils engraisent leurs prisonniers pour en rendre la chair de meilleur goût. Pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais point d'hommes aux femmes. Les femmes rendent à ces malheureux toutes sortes de services, jusqu'au jour qu'ils doivent être massacrés et mangés.

Dans l'intervalle, le captif passe son temps à la chasse et à la pêche. Le jour de sa mort n'est jamais déterminé; il dépend de son embonpoint. Lorsque ce jour est venu, tous les Américains de l'*Aldée* ou village, sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire et à danser. Non - seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui sans qu'il fasse de résistance ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps, lui laissent les mains libres, et dans cet état, ils le conduisent comme en triomphe dans les aldées voisines. Loin de paraître abattu, il regarde avec fierté ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, sur-tout la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa nation, et dont il les a rôtis et mangés, et leur prédit qu'un jour ils seront mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, ses deux gardes s'éloignent, l'un à droite, l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres, et les gardes, se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort, on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres, et les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent,

Il y en a toujours un grand nombre de blessés. Aussitôt qu'il a jeté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort et qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance, la taçape à la main et paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, et ce court entretien renferme l'accusation et la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué et mangé plusieurs de ses compagnons ? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, et défie même son bourreau, par une formule énergique dans les langues du pays : « Rends-moi la liberté lui dit-il, et je te mangerai, toi et les tiens. — Eh bien ! réplique le bourreau, nous te prévien-
drons : je vais t'assommer, et tu seras mangé ce jour même. » Le coup suit aussitôt la menace.

Toute la férocité des Brésiliens, à l'égard de leurs ennemis, n'empêche pas qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Si l'on excepte quelques peuplades, dont le caractère n'est pas différent de celui des bêtes féroces, la plupart accueillent les étrangers avec humanité. On est même surpris de trouver, dans leur traitement, une ressemblance d'un village à l'autre, qui semble partir d'un fond de société. Léry assure que, pendant le séjour qu'il fit parmi eux, loin de trembler pour sa vie, il dormait d'un profond sommeil; que s'ils détestent, assomment et mangent leurs ennemis, ils portent une extrême affection à leurs amis et à leurs alliés; que pour les préserver du moindre déplaisir, ils se feraient hacher en morceaux; enfin, qu'il se croyait moins exposé chez les anthropophages du

Brésil , qu'on ne l'était alors en France , où les querelles semblaient autoriser la perfidie et le meurtre.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies qu'en pleurs et en chants lugubres , qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout dans une fosse ronde , les bras et les jambes pliés dans leurs jointures naturelles , et liés avec le corps. Si c'est un chef de famille , on enterre avec lui ses plumes , ses colliers , ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu , ce qui arrive quelquefois , sans autre motif que de changer d'air , chaque famille place sur les fosses de ses morts les plus respectés , quelques pierres couvertes d'une grande herbe , nommé *Pindo* , qui se conserve long-temps sèche. Les sauvages n'approchent jamais de ces monuments sans pousser des cris.

Il n'est point de pays où les singes soient plus nombreux , et leurs espèces plus variées , que dans le Brésil. On en distingue un que les Américains nomment *Aquiqui* , beaucoup plus grand que tous les autres , et dont le menton est orné d'une longue barbe noire. Le mâle est de couleur rougeâtre , et passe pour le roi des singes. Il a le visage blanc et le poil si admirablement disposé , d'une oreille à l'autre , qu'il semble tondu. On raconte que , montant quelquefois sur un arbre , il y fait entendre des sons , qu'on prendrait pour une harangue : et que la nature lui a donné , pour cet usage , un organe creux , composé d'une sorte membrane de la grandeur d'un œuf , qui s'enfle facilement sous le palais.

On ajoute que , dans les mouvemens qu'il se donne , il jette beaucoup d'écume , et qu'un autre singe qu'on juge destiné à lui succéder , l'essuie avec beaucoup de soin.

Léry et Knivet font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé au Brésil , par la morsure des serpents , et du grand nombre des malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve de ces redoutables animaux à chaque pas , dans les campagnes , dans les bois , dans l'intérieur des maisons , et jusque dans les lits ou les hamacs. On en est piqué la nuit comme le jour , et si l'on n'y remédie pas aussitôt par la saignée , par la dilatation de la blessure , et par les plus puissants antidotes , il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs.

Les perroquets du Brésil sont les plus célèbres des deux Indes. Le premier rang semble appartenir aux *Aras* et aux *Macas*. Ils sont également distingués par leur grandeur et par leur beauté. Leurs plumes sur l'estomac sont d'un très-beau pourpre ; vers la queue , d'un jaune , ou d'un vert , ou d'un bleu qui n'a pas moins d'éclat , et dans tout le reste du corps , d'un mélange admirable de ces trois couleurs , plus ou moins claires ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. Ils s'apprivoisent facilement ; et n'apprennent pas moins vite à parler.

Léry parle d'un oiseau , de plumage gris-cendré , et de la grosseur d'un pigeon , que les Brésiliens respectent beaucoup , parce qu'ayant le cri le plus lugubre qu'on puisse imaginer , et ne se faisant entendre que la nuit , ils se persua-

dent qu'il vient leur parler de la part des morts. Une fois qu'il passait la nuit dans un village, nommé *Upea*, il faillit d'être insulté par les habitants, pour avoir ri de l'attention religieuse avec laquelle ils écoutaient cet oiseau. « Tais-toi, lui dit rudement un vieillard, et ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nos grands-pères nous font annoncer.

L'arbre le plus célèbre du Brésil, et duquel on croit que ce pays a tiré son nom, porte celui d'*Araboutan*. Il est de la hauteur de nos chênes et ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois hommes auraient peine à les embrasser. Les feuilles ressemblent à celles du buis. Il ne porte aucune sorte de fruits. Le bois en est rouge, et si sec qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture que, suivant l'expérience de Léry, ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Léry ajoute quelques propos d'un Brésilien, qui donnent une idée admirable du bon sens de ces sauvages. « Fort ébahis, dit-il, de voir les Français et autres des pays étrangers, prendre tant de peine d'aller quérir leur araboutan, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande : Que veut dire que vous autres *Mairs* et *Péras*, c'est-à-dire Français et Portugais, venez de si loin quérir du bois pour vous chauffer. N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi lui ayant répondu que oui ; et en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas, comme il

pensait, mais comme eux-mêmes en usaient pour teindre leurs cordons et plumages. Les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture : il me répliqua : voir ; mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car y ayant tel marchand, en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges que vous n'en avez jamais vu par deçà, un seul achètera tout l'araboutan dont plusieurs s'en retournent chargés. — Ha ! ah ! dit mon sauvage, tu me contes merveilles ! Puis, pensant bien à ce que je lui venais de dire, il ajouta : Mais cet homme tant riche dont tu parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont grands discoureurs, il me demanda de rechef : et quand enfin il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfants, lui dis-je, s'il en a, et à défaut d'iceux, à ses frères, sœurs ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure je connais que vous autres *Maîrs*, êtes de grands fous ; que vous faut-il tant travailler à passer la mer pour amasser des richesses à ceux qui survivent après vous, comme si la terre qui vous a nourris n'était pas suffisante pour aussi les nourrir ? Nous avons des enfants et des parents ; lesquels, comme tu vois, nous aimons ; mais parce que nous sommes assurés qu'après notre mort, la terre qui nous a nourris, les nourrira, certes, nous nous reposons sur cela.

QUELQUES ANECDOTES

Sur les peuples de l'Amérique et sur
leurs usages.

Usage du calumet chez les sauvages.

Chez les nations sauvages du sud et de l'ouest de l'Amérique septentrionale, le calumet est d'un usage commun pour les négociations de paix. Il passe pour un présent du soleil. C'est proprement une pipe, dont le tuyau est fort long, et dont la tête a la forme de nos anciens marteaux d'armes. Cette tête est ordinairement composée d'une sorte de marbre rougeâtre, fort aisé à travailler. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues et de plumes des plus beaux oiseaux. L'usage est de fumer dans le calumet, quand on l'accepte, et cette acceptation devient un engagement sacré, dont tous les sauvages sont persuadés que le grand esprit punirait l'infraction. Si l'ennemi présente un calumet au milieu d'un combat, il est accepté, et sur-le-champ on met les armes bas. Il y a des calumets pour toutes sortes de traités. Il ne paraît pas douteux que l'intention des sauvages, en faisant fumer dans le calumet ceux dont ils recherchent l'alliance, ne soit de prendre le soleil pour témoin, et pour garant de leurs traités. Caron

assure qu'ils ne manquent jamais d'en pousser la fumée vers cet astre. C'est aux *Panis*, nation établie sur les bords du Missouri, et qui s'étend assez loin vers le nouveau Mexique, que le soleil, suivant la tradition des sauvages, a donné le calumet.

Affection et générosité des sauvages envers les morts.

Il n'est pas rare de voir des mères garder pendant des années entières les cadavres de leurs enfants sans pouvoir s'en éloigner. D'autres se tirent du lait des mamelles, et le répandent sur la tombe. Dans les incendies, la sûreté des corps morts est la première dont on s'occupe. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour les parer. De temps en temps on découvre leurs cercueils pour les revêtir de nouveaux habits. On se prive d'une partie de ses aliments pour les porter sur leur sépulture, et dans les lieux où l'on s'imagine que leurs âmes se promènent. Aussitôt qu'un malade a rendu l'esprit, tout retentit de gémissements, et cette scène dure autant que la famille est en état de fournir à la dépense de la table, qui ne cesse d'être ouverte pendant tout l'intervalle. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes et tout ce qu'il possédait à côté de lui, est exposé à la porte de la cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau. L'usage, dans quelques nations, est que les parents jeûnent pendant la durée des funérailles.

Ce temps est donné aux pleurs , aux compliments , aux louanges de la personne qu'on a perdue. Chez d'autres , on loue des pleureuses qui exercent fort bien cet office ; elles chantent , dansent , et pleurent en cadence. On porte le corps sans cérémonie , au lieu de la sépulture ; mais lorsqu'il y est déposé , on le couvre avec tant de précaution , que la terre ne saurait le toucher. Sa fosse est une cellule tapissée de bonnes peaux , et beaucoup plus riche qu'une cabane. On dresse ensuite sur la fosse un pilier de bois , auquel on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisait du mort. Quelquefois on y grave son portrait et d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles provisions ; et ce que les bêtes enlèvent , on est persuadé , ou peut-être feint-on de croire que c'est l'ame qui s'en accommode pour sa réfection.

Un mari ne pleure point sa femme , parce que les larmes ne conviennent point aux hommes ; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière , l'appellent sans cesse , et remplissent le village de cris , sur-tout au lever et au coucher du soleil , lorsqu'elles vont au travail et qu'elles en reviennent. Le deuil des mères a le même terme pour leurs enfants. Les chefs ne l'observent que six mois pour leurs femmes , et peuvent ensuite se remarier.

Fêtes des morts , ou festin des ames chez les sauvages.

La fête des morts , qu'on nomme aussi le festin des ames , est une partie fort remarquable de la religion des sauvages. On commence par fixer le lieu de l'assemblée ; ensuite on choisit un chef de la fête , dont le devoir est de régler toutes les cérémonies , et de faire toutes les invitations aux villages voisins. Au jour marqué , tous les sauvages s'assemblent , et vont , deux à deux , en procession au cimetière. Là , chacun s'emploie d'abord à découvrir les cadavres ; ensuite on demeure quelque temps à considérer en silence un si lugubre spectacle. Les femmes interrompent , les premières , ce religieux silence par des cris lamentables.

Le second acte consiste à prendre les cadavres , à ramasser leurs ossements secs et décharnés qu'on met en monceaux ; et ceux qui sont nommés pour les porter les chargent sur leurs épaules. S'il se trouve des corps qui ne soient pas tout à fait pourris , on les lave , on en détache les chairs corrompues et toutes les ordures , et l'on travaille à les envelopper dans des robes neuves de castor. Ensuite on retourne à la bourgade dans le même ordre , et chacun dépose dans sa cabane le fardeau dont il était chargé. Pendant la marche , les femmes continuent leurs gémissements , et les hommes donnent les mêmes marques de douleur qu'au jour de la mort. Cet acte est suivi d'un festin dans

chaque cabane, à l'honneur des morts de la famille. Les jours suivants, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, de danses, de jeux et de combats pour lesquels il y a des prix proposés. On jette par intervalle des cris perçants qui s'appellent les *cris des ames*.

Tout se passe avec beaucoup d'ordre et de modestie, et jusqu'aux danseurs, tout semble respirer quelque chose de lugubre. Quelques jours après, on se rend par une troisième procession, dans une grande salle préparée pour une nouvelle cérémonie, on suspend aux murs les ossements et les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du cimetière, et l'on y place les présents destinés aux morts. Si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un chef, son successeur donne un grand repas en son nom, et chante sa chanson. Dans plusieurs endroits, les morts sont promenés d'une bourgade à l'autre, et sont reçus dans chacune avec de grandes démonstrations de douleur et de tendresse. Toutes ces marches se font en cadence et au son des instruments, accompagnés des plus belles voix. Enfin ces restes des morts sont portés dans la sépulture où ils doivent être déposés pour toujours. C'est une grande fosse qu'on tapisse des plus belles pelleteries, et de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque famille. Les présents y sont placés à part. A mesure que la procession arrive, chaque famille se range sur des échafauds dressés autour de la fosse; et lorsque les corps sont déposés, les

femmes recommencent leurs pleurs et leurs cris. Ensuite, tous les assistants descendent dans la fosse, et chacun y prend un peu de terre pour la conserver précieusement. Les corps et les ossements sont placés par ordre, couverts de fourrures neuves ; et par-dessus d'écorces, sur lesquelles on jette du bois, des pierres et de la terre. Enfin toute l'assemblée se retire.

Anecdotes sur les Missouris, peuple de la Louisiane.

Les Missouris furent pendant long-temps les amis des Français. Mais plusieurs fois trompés par des aventuriers de cette nation, ils ont vécu depuis dans la méfiance.

Quand ils commencèrent à faire usage de la poudre à canon, ils la prirent pour de la graine et demandèrent à celui qui la leur avait vendue comment elle croissait en Europe. Le Français leur fit croire qu'on la semait en terre, et qu'on en faisait des récoltes comme du millet. Par cette ruse, il se défit de toute sa provision, et il reçut en échange des pelleteries. Les Missouris très-satisfaits de cette acquisition, ne manquèrent pas de semer leur poudre. Ils allaient de temps en temps voir si elle levait, et avaient soin d'y mettre des gardes pour empêcher les animaux de ravager le champ, et ruiner la moisson. Ils reconnurent enfin la tromperie et ne cherchèrent que l'occasion de s'en venger. Elle ne tarda pas à se présenter. Un autre Français vint quelque temps après exposer chez eux

d'autres marchandises. Ils apprirent qu'il était l'associé de celui qui les avait attrappés. Ils dissimulèrent le tour qu'on leur avait joué, et lui prêtèrent la cabane public où il étala ses ballots. Les sauvages entrèrent alors en grand nombre et emportèrent tous les effets dont ils purent s'emparer. Le marchand se récria contre un pareil procédé. Il s'en plaignit au grand chef qui lui répondit d'un air grave qu'il lui ferait rendre justice; mais qu'il fallait pour cela attendre la récolte de la poudre que son peuple avait semée par le conseil de son collègue.

- Ce peuple en mille occasions a été la dupe des Européens, par son ignorance. Un officier qui savait la langue du pays, entendit qu'on voulait le scalper, c'est-à-dire lui enlever la peau de la tête. Comme il portait perruque, il l'arracha de dessus sa tête et la jeta par terre, en disant au chef des Missouris : Tu veux donc ma chevelure ? ramasse-la si tu l'oses. Leur étonnement ne peut s'exprimer ; ils restèrent pétrifiés : le Français s'était fait raser la veille. Il ajouta qu'ils avaient d'autant plus de tort de lui faire du mal, que s'il voulait il ferait brûler et mettre à sec leurs lacs et leurs rivières, et embrâserait leurs forêts. Pour les en convaincre, il versa de l'eau-de-vie dans unealebasse et y mit le feu avec une allumette. Les sauvages qui ne connaissaient point encore cette liqueur, furent étonnés. En même temps, tirant de sa poche un verre ardent qu'il présente au soleil, il enflamma un morceau de bois sec. Ces peuples ne doutèrent plus que cet officier n'eût le

pouvoir de tarir les lacs et de consumer les forêts. Ils le comblèrent de présents et le renvoyèrent avec une bonne escorte.

Nouvelle preuve de l'instinct extraordinaire dont le Chien est doué.

Dans le comté de Ulster, canton des Etats-unis d'Amérique, vivait un homme nommé Lefebvre. Il était petit-fils d'un Français qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, fut obligé d'abandonner sa patrie. Il pouvait être appelé le dernier des hommes, car il possédait la dernière plantation de cette vallée vers les montagnes bleues, chaîne immense qui sera toujours, comme elle est aujourd'hui, l'asile des bêtes fauves. Il n'avait à redouter en temps de guerre que les incursions des habitants de ces contrées sauvages; mais il les connaissait tous et en était fort aimé.

Cet homme avait onze enfants; ils étaient tous sains et bien portants: les plus avancés en âge étaient comme leurs pères d'habiles chasseurs. Malgré sa nombreuse famille, il ne cessait d'implorer le ciel pour avoir le douzième.

Un jour, le plus jeune de ses enfants disparut vers les dix heures du matin; il était âgé de quatre ans. La famille alarmée le chercha dans la rivière et dans les champs, mais inutilement. Les parents effrayés implorèrent le secours de leurs voisins. Ils entrèrent dans les bois qu'ils parcoururent avec l'attention la plus scrupuleuse; mille fois ils l'appelèrent: ils n'entendirent d'autre réponse que celle des échos sau-

vages ; ils se rassemblèrent au pied d'une montagne de châtaigniers sans avoir pu apercevoir le moindre vestige de cet enfant. Après s'être reposés pendant quelques minutes, ils se divisèrent en plusieurs compagnies : la nuit vint sans qu'ils purent se flatter d'aucune espérance. Les parents au désespoir refusèrent de retourner à la maison. Ils se peignaient un loup affamé dévorant l'enfant de leurs entrailles , et faisant ruisseler sur la terre le dernier sang qu'ils avaient produit. Ils passèrent une nuit affreuse. Dès que le jour parut , chacun recommença à chercher , mais avec aussi peu de succès que le jour précédent. Ils étaient tous désolés et ne savaient que faire , lorsqu'un sauvage chargé de pelleteries , venant du village d'Anaguaga , passa par la maison de ce colon à dessein de s'y reposer. Il fut surpris de n'y trouver qu'une vieille femme qui avait été arrêtée par ses infirmités. — Où est mon frère ? lui demanda le sauvage. — Hélas ! répondit la vieille , il a perdu son petit Derick , et tout le voisinage est employé à le chercher dans les bois. Il était alors trois heures après-midi. — Sonne la trompe et tâche de faire revenir ton maître , je trouverai son petit enfant. Aussitôt que le père fut revenu , le Sauvage lui demanda les souliers et les bas que le petit Derick avait portés le plus récemment ; il commanda à son chien de les sentir. Prenant ensuite la maison pour un centre , il décrivit un cercle d'un demi-mille de diamètre , ordonnant à son chien de sentir la terre partout où il le conduisait. Le cercle n'é-

tait pas encore complet , lorsque cet animal commença à aboyer. Cet heureux son porta sur le champ quelque espérance dans le cœur des parents désolés. Le chien suivit la piste et aboya encore, on le suivit ; mais bientôt on le perdit de vue dans l'épaisseur des bois. Une demi-heure après on le vit revenir. Sa contenance était visiblement changée , l'air de joie y était peint : on présuma qu'il avait retrouvé l'enfant : mais était-il mort ou vivant !... quelle cruelle incertitude pour les parents , ainsi que pour le reste de la compagnie ! Le Sauvage suivit son chien qui ne manqua pas de le conduire auprès d'un grand arbre où l'enfant était couché dans un état d'affaiblissement qui approchait de la mort.

Il le prit tendrement dans ses bras , et se hâta de l'apporter vers la compagnie qui n'avait pu le suivre avec la même promptitude. Heureusement le père et la mère avaient été préparés à recevoir leur enfant ; il y avait plus d'un grand quart d'heure qu'ils avaient commencé à former quelque espérance. Ils coururent à la rencontre de l'Indien duquel ils reçurent leur cher Derik avec une extase et un empressement difficile à décrire. Après avoir baigné son visage de leurs larmes , ils se jetèrent au cou du Sauvage dont le cœur naturellement dur s'attendrit néanmoins. Leur reconnaissance s'étendit même jusqu'à son chien : ils n'oublièrent pas de caresser cet animal , qui , par sa sagacité , avait retrouvé leur cher enfant , et qui , guidé par l'impulsion infailible de l'instinct , s'était montré supérieur à la masse réunie de la raison de tant de personnes.

Ce chien humble comme son maître , semblait embarrassé et confus. Il faut avoir reçu des mains de la nature le grand privilège de la paternité pour pouvoir suivre ces bonnes gens dans les gradations différentes de la joie qu'elles ressentirent , quand ils s'aperçurent que leur Derik ouvrait les yeux à la lumière et avalait quelques gouttes de bouillon.

De retour à la maison , chacun se félicita de ce nouveau bonheur comme s'il lui avait été personnel , car chacun s'y était intéressé comme à son propre malheur. Lefebvre ordonna une fête ; tout le voisinage y fut invité. La maison , quoique grande , put à peine contenir ceux qui accouraient en foule pour y prendre part. Les nègres du voisinage y virent aussi ; car les noirs comme les blancs partageaient la joie de ces bons parents , et voulaient les féliciter. Ce fut une tâche véritablement difficile pour Derick Lefebvre. A peine avait-il le temps d'embrasser et de caresser son enfant , qui pendant toute la nuit , si différente de celle qu'il avait passé la veille , dormait sur les genoux de sa mère , qui ne pouvait se rassasier du plaisir de revoir l'enfant qu'elle avait cru perdu. Le lendemain , Lefebvre plein de reconnaissance , offrit au Sauvage ce qu'il croyait lui être utile ; mais embarrassé , confus , peu accoutumé à des scènes si bruyantes , il s'était retiré dans la grange , d'où à peine put-on le faire sortir ; enfin , après beaucoup de persuasions , il accepta une carabine de la valeur de cent soixante livres. Le nom de cet honnête Sauvage était Tewenissa.

NOUVELLE HOLLANDE.

La Nouvelle Hollande est une île immense du grand Océan, partagée en deux parties par le tropique du Capricorne. Elle égale en étendue environ les deux tiers de l'Europe. Les Anglais y ont établi une colonie, sur la côte orientale, sous le nom de *Nouvelle Galles méridionale*. Le chef-lieu de cette colonie a d'abord été la baie de Botanique : c'est aujourd'hui le port Jakson, qui n'est qu'à une petite distance vers le nord. Ils y envoient les malfaiteurs qui n'ont pas mérité la mort.

Cette île par son étendue, peut être regardée comme le troisième continent de la terre. Elle forme, avec les innombrables groupes d'îles contenues dans le grand Océan, la cinquième partie du monde, appelée *Océanie* par les Géographes modernes. On ne connaît que ses côtes.

Il serait très-difficile de pénétrer dans l'intérieur du pays, qui semble aride et dépourvu de fleuves et de rivières. Les productions de cette contrée sont extraordinaires et absolument différentes de celles des autres parties du globe. Ses végétaux lui sont particuliers, et en général ne se trouvent pas dans d'autres contrées. On y remarque particulièrement le casuarina, arbre élevé, dont les feuilles grêles et filiformes ressemblent aux poils du casoar, grand oiseau qui est dépourvu de plumes. Parmi les animaux on distingue le kangaroo-géant, qui est de la grosseur d'un mouton, et dont les jambes de

derrière sont cinq ou six fois plus grandes que celles de devant ; l'ornytorynque, quadrupède qui a le bec d'un oiseau , et qui habite les eaux comme le poisson ; le diasure , animal vorace , dont la plus grande espèce est de la taille du loup , et la plus petite de celle d'un rat.

La Nouvelle - Hollande est habitée par les hommes les plus sauvages de toute la terre. Ces hommes sont mal faits , leur figure est hideuse ; ils ont la peau presque noire , les cheveux crépus , et ils vont absolument nus. Leurs cabanes , grossièrement construites , ressemblent à des espèces de fours ; elles sont si petites et si basses , qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant , et qu'elles ne servent qu'à mettre à l'abri la partie supérieure du corps : leurs jambes restent en dehors exposées à toute l'inclémence du temps.

Ces peuples sauvages se nourrissent ordinairement du fruit de leur pêche ; mais lorsque les tempêtes éloignent le poisson des côtes , ils sont réduits à rassembler les chenilles , les araignées et autres insectes qu'ils pétrissent avec la racine de fougère. Ils assouvissent leur faim avec cette horrible pâte. Quelque vaste que soit cette contrée , on n'y trouve aucun arbre à fruit , aucune plante céréale. Un colon de Botany-Bay , condamné à la peine de mort , s'étant échappé de sa prison , erra pendant plusieurs jours dans de vastes forêts de ce pays , et n'y trouvant aucune nourriture , il fut obligé de revenir à demi-mort de faim se faire prendre à Botany-Bay.

Ces sauvages sont perfides et inhospitaliers à

l'égard des étrangers. Ils évitent d'ailleurs avec soin leur présence. M. Perron, naturaliste célèbre qui faisait partie de l'expédition du capitaine Baudin, destinée à reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande, rapporte qu'étant parvenu à joindre ces sauvages, il ne put, malgré des manières amicales, flatter leur caractère féroce : l'un d'eux voulut le percer de sa lance, parce qu'il n'était pas assez promptement son gilet, dont l'éclat des boutons l'avait séduit ; un autre ayant reçu en don un miroir, et y voyant ses traits qui étaient repoussants, le retourna croyant y trouver de l'autre côté celui qui avait l'air de le menacer ; furieux de ne rien trouver, il le jette à terre et veut frapper le matelot qui lui avait donné ce miroir : enfin rien ne put adoucir la féroce de ces sauvages.

Il n'y a pas long-temps qu'on avait conduit à Londres un enfant de ce pays. On en prit le plus grand soin ; il fut recherché et fêté par-tout. Pendant cinq années qu'il resta dans la capitale de l'Angleterre, on mit tout en usage pour l'humaniser, et on croyait y avoir réussi. Il parlait fort bien la langue anglaise, et s'était conformé à tous les usages d'Europe. On le conduisit au bout de ce temps à Botany-Bay, dont le gouverneur continua à le traiter avec douceur ; mais un beau jour on trouva ses habits pendus à un arbre. L'amour de la vie sauvage avait repris le dessus, et le jeune homme était retourné dans ses forêts.

OTAITI,

L'une des îles de la Société.

L'île d'Otaïti ou de Taïti est située dans la partie de la mer du sud que l'on a nommé *Grand Océan équatorial*. Placée entre les tropiques, elle est favorisée de tous les dons de la nature, ainsi que l'immense chaîne d'îles dont elle fait partie, qui, s'étendant de l'est à l'ouest dans un espace de plus de deux mille lieues, porte le nom de *Polynésie*. L'île d'Otaïti produit presque sans culture une multitude de végétaux dont les fruits forment la principale nourriture de ses habitants; mais on n'y trouve, de même que dans la plupart des autres îles de la Polynésie, d'autres quadrupèdes que le chien, le cochon et le rat; en revanche, la mer, qui abonde en poissons variés et inconnus dans nos climats, offre à ses habitants une ressource précieuse.

L'île d'Otaïti fut découverte en 1767 par le capitaine Wallis. Cet Anglais fut bien accueilli par ses habitants, et lui donna le nom de *l'Île de Georges III*. Bougainville y passa en 1768, et crut y être arrivé le premier; Cook la reconnut après lui, et y trouva environ 200,000 habitants.

L'Otaïtien est d'une taille élevée; ses membres sont bien musclés; son teint est d'un brun

NOTA Cette notice est extraite en grande partie des voyages de Cook et de Bougainville.

clair, et ses cheveux sont noirs. Ses traits offrent de la régularité et de l'expression ; on ne remarque pas dans son visage cette prééminence des os des pommettes qui caractérise presque tous les peuples sauvages. L'aisance et la vigueur accompagnent ses mouvements , ses manières sont nobles et généreuses ; sa conduite affable et civile ; sa sensibilité est extrême , mais elle n'est que momentanée , et un instant suffit pour sécher les pleurs qu'excitent les moindres émotions de son ame. Un tel caractère ne peut-être vindicatif ; l'Otaïtien ne se souvient d'une injure que pour la pardonner.

Les femmes ne sont pas moins bien partagées de la nature. Elles se font remarquer par des formes élégantes , des traits agréables , des yeux pleins de feu ou remplis d'une douce sensibilité, une belle peau , des dents blanches et bien rangées.

L'habillement de ces insulaires est formé de nattes , ou de plusieurs pièces d'étoffes fabriquées avec l'écorce intérieur du platanier , du mûrier ou de l'arbre à pain.

Un Otaïtien de distinction se couvre les reins d'une longue pièce d'étoffe qui entoure ses cuisses en forme de culotte. D'autres pièces , moins longues , ont un trou dans le milieu , destiné à laisser passer la tête , les deux bouts de ces pièces , retombant devant et derrière , sont serrées autour des reins par une ceinture. L'habillement des femmes est le même , excepté qu'au lieu d'entortiller autour de leurs cuisses la longue pièce d'étoffe , elles la laissent pendre en forme

de jupon jusqu'au milieu de la jambe , et l'une de ses extrémités retombe avec grâce par dessus leur épaule. Le peuple de la classe inférieure va presque nu : un seul jupon sert de vêtement aux femmes , et une ceinture couvre seulement les reins des hommes. La parure consiste moins à Otaïti dans la qualité que dans la quantité d'étoffes que l'on porte. Les personnages d'un rang élevé enveloppent leurs corps d'une telle quantité d'étoffes , qu'elle suffirait pour vêtir douze hommes d'une manière suffisante. Les hommes portent leurs cheveux longs et flottants sur leurs épaules , ou relevés sur le sommet de la tête ; tandis que par une bizarrerie singulière , les femmes se dépouillent d'une partie de cet ornement , et coupent leurs cheveux autour des oreilles.

Leur coiffure consiste en une espèce de turban , ou un bandeau formé de cheveux tressés qu'elles entortillent autour de leurs têtes avec beaucoup de goût , et qu'elles entremêlent de fleurs.

Rien de plus délicieux que la situation de leurs habitations , éparses dans l'île , chacune d'elle est placée au milieu d'un bocage d'arbres fruitiers. Ces édifices ne consistent qu'en un toit recouvert de feuilles de palmier ou de platanier , et soutenu par trois rangs de poteaux.

Quelque simple que soit cet abrit , il suffit dans cet heureux climat. Du foin répandu sur la terre et recouvert de nattes , en forme le sol et sert de lit pendant la nuit. Il ne contient point de meubles , si l'on en excepte quelques petits bil-

lots destinés à servir d'oreillers. Assis sur un tapis de gazon , sous l'ombrage délicieux d'un groupe de bananiers ou d'arbres à pain , respirant un air parfumé par les fleurs du gardenia , et du calophyllum, l'Otaïtien passe la plus grande partie du jour dans le repos. C'est là qu'il prend un repas solitaire ; car ce peuple ne mange jamais en famille : chacun mange isolément et en silence , comme si l'action de satisfaire sa faim avait quelque chose de honteux. Nous avons déjà dit que les végétaux forment la plus grande partie de sa nourriture. Les chefs y ajoutent la chair du cochon , et le peuple se régale quelquefois avec celle du chien , avec de la volaille ou du poisson. Le fruit à pain forme la base de ces repas ; ce fruit précieux remplace nos grains céréales chez les insulaires de la mer du sud ; ils y joignent des bananes ou des cocos dont le lait leur offre une boisson salubre et agréable. L'eau de mer forme la sauce de ces aliments. Ils n'ont point de tables ; accroupis sur une natte , ils mangent avec beaucoup de propreté. La quantité d'aliments qu'un *éarée* , ou chef, consomme dans un repas est vraiment extraordinaire. On doit attribuer à cette surabondance l'embonpoint et les proportions souvent colossales qui les distinguent. Certains chefs d'un rang supérieur croiraient déroger à leur dignité s'ils s'aidaient de leurs mains pour satisfaire ce besoin de la nature , et ils ont recours à celles de leurs femmes ou de leurs domestiques. Un de ces Otaïtiens , invité à dîner sur le vaisseau de Cook , ne voulut manger que lorsque les aliments lui furent mis dans la bouche.

Les occupations journalières d'un Otaïtien se réduisent à bien peu de chose, et il passe ses jours dans l'indolence et le repos. La possession d'un petit nombre d'arbres à pain assure sa subsistance et celle de sa famille; en plantant quelques-uns de ces arbres dans le cours de sa vie, il a pourvu à celle de sa postérité.

A la mort d'un Otaïtien, les parents, les amis remplissent la maison du défunt. Les uns, réellement affectés par cet événement, gardent un morne silence; les autres déplorent cette perte par des lamentations et des gémissements, qu'ils interrompent de temps en temps pour s'entretenir ensemble sans la moindre apparence de chagrin: le reste du jour et la nuit se passent ainsi. Le lendemain matin, le cadavre, enveloppé d'étoffe et accompagné d'un prêtre récitant des oraisons, est transporté dans une bière sur le bord de la mer. Le prêtre prenant alors un peu d'eau la jette à côté du cadavre en marmotant quelques prières; ensuite on éloigne du rivage le corps du défunt, puis on le rapporte et l'on renouvelle les prières et les aspersions. On réitère plusieurs fois ces cérémonies, et on porte enfin le cadavre vers un hangar, et on le dépose sur un échafaud nommé *tupapow* et placé sous le hangar. Les parents du défunt prennent alors le deuil. Les femmes, et particulièrement la plus proche parente du mort manifestent leur douleur en s'enfonçant à plusieurs reprises la dent aiguë d'un requin dans le sommet de la tête; le sang qui coule de ses blessures est reçu sur des morceaux

d'étoffes qu'elles déposent sous la bière ainsi que des voiles trempés de leurs larmes.

Les principaux personnages du deuil se revêtent tour à tour d'un habit tellement extraordinaire, qu'il semble destiné à caractériser un être fantastique. Celui qui le porte tient un bâton armé d'une dent de requin, et, dans le transport frénétique de sa douleur il en frappe tous les Indiens qu'il peut atteindre; aussi chacun fuit son approche; surtout lorsqu'il marche à la tête de certaines processions solennelles qui ont lieu pour honorer la mémoire du défunt. A la mort d'un homme, c'est une femme qui se revêt de cet habillement; et à celle d'une femme, ces fonctions de principal personnage du deuil sont remplies par un homme.

Près du corps qui est recouvert d'une belle étoffe, on dépose divers aliments, comme un témoignage de respect et une offrande à ses mânes; car les Otaïtiens sont persuadés que l'âme du défunt erre à peu de distance. On dresse deux huttes auprès du tupapow; l'une sert d'habitation au principal personnage du deuil; les parents du défunt demeurent dans l'autre pendant tout le temps de l'exposition du cadavre. Au bout d'environ cinq mois, lorsque la putréfaction a séparé la chair des os, les prêtres ratissent ceux-ci, les enveloppent d'une étoffe, et les renferment dans une boîte qu'ils déposent au *morai*.

On appelle ainsi, dans la plupart des îles de la Polynésie, un lieu qui sert à la fois de temple à la divinité et de cimetière; celui d'Obéréa et

d'Oamo, personnages considérables de l'île, nous rappellent ces fameuses pyramides, monuments de l'orgueil des souverains de l'Égypte. Quoique le monument d'Otaïti ne leur soit pas comparable par la masse, sa construction dut coûter de pénibles efforts à un peuple si peu avancé dans tous les arts et dénué d'instruments de fer.

Il consiste en une pyramide massive, d'environ quarante quatre pieds de hauteur, sur deux cent soixante-sept de long et quatre-vingt-sept de large. Ses faces sont garnies de degrés; elle est située dans une enceinte carrée et pavée de pierres plates; à peu de distance est une espèce de cour pavée, où, sur de petites plates-formes élevées sur des poteaux sont déposés les offrandes destinées à la divinité.

La classe des prêtres est très-nombreuse à Otaïti; leurs fonctions sont héréditaires; dans certaines familles ils jouissent d'un très-grand crédit, et les crédules Otaïtiens leur supposent le pouvoir de frapper de maladie ou de mort qui bon leur semble. Ils s'imaginent que ces conjurations n'ont point de pouvoir sur les Européens, parce que ceux-ci ne reconnaissent point leurs dieux. Ces prêtres ont une langue sacrée, différente de la langue vulgaire. Les rétributions qu'ils retirent du tatow et de la circoncision, cérémonies civiles qu'ils se sont appropriées et auxquelles tous les Otaïtiens se soumettent, forment une grande partie de leurs revenus. Le tatow consiste à se faire tracer des dessins en divers endroits du corps, en piquant la peau avec

un instrument garni de pointes dont les blessures, remplies de noir, laissent une trace ineffaçable. Quoique cette opération soit douloureuse, les Otaïtiens la supportent avec constance.

La forme du gouvernement à Otaïti paraît avoir pour base le système féodal. Le souverain de l'île nommé *Earée-Rahie* est extrêmement respecté de ses sujets. Son nom est sacré, et celui qui l'emploierait à désigner une autre personne serait puni de mort. Pour signaler son avènement au trône, les chefs prennent de nouveaux noms; on change également un certain nombre de mots les plus usuels de la langue, et on punit sévèrement l'insulaire qui, même par inadvertance, emploie une expression ancienne. Un édifice qui a été habité par le souverain devient sacré; nul autre ne peut alors y demeurer: des habitations lui sont réservées dans diverses parties de l'île; car si dans un voyage il logeait dans la demeure d'un de ses sujets, elle devrait être détruite afin d'en prévenir la profanation. Quelque extraordinaire que semblent ces égards, le souverain d'Otaïti paraît jouir d'une autorité moins grande que celle dont les earées ou chefs des cantons de l'île sont revêtus dans leurs districts. Ces earées peuvent être comparés à nos anciens barons. Les *manahounia* ou tenanciers cultivent les terres qu'ils tiennent des earées dont ils sont en quelque sorte les fermiers. Enfin les Otaïtiens de la dernière classe, appelés *toutous*, chargés des travaux les plus pénibles, n'ont en partage que la misère et l'abjection.

L'ordre de succession est très-remarquable à

Otaïti ; l'enfant du souverain ou de l'earée succède , dès le moment de sa naissance , aux biens et aux honneurs dont jouissait son père. L'earée de qui la veille on n'approchait qu'avec les témoignages du plus grand respect , descend le lendemain à l'état de simple particulier si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente ; cependant le père continue à administrer les biens de ce fils jusqu'à sa majorité.

Les armes de ce peuple sont la fronde , la javeline et la massue. Par une singularité remarquable , il ne se sert de l'arc et des flèches que comme un objet d'amusement et pour exercer son adresse. Aux guerres maritimes ont succédés des combats sur terre , et les pirogues otaitiennes ne servent plus que de bâtimens de transports. Les guerres fréquentes qui se sont succédées depuis quelques années , en diminuant la population de l'île , ont causé la perte de la plupart des animaux utiles et des végétaux de l'Europe , dont Cook l'avait enrichie.

ILES DES AMIS.

Ces îles furent ainsi appelée par le capitaine Cook, l'an 1773 , à cause de l'amitié qui paraissait subsister entre ses habitants , et de leur honnêteté envers les étrangers.

Amsterdam et Middleburg, les principales îles de cet archipel , sont aussi connues sous les noms *Tongatabou* et d'*Eaoowée*. Elles of-

H. des V. 17

font l'aspect d'une brillante végétation ; la nature , quoique un peu moins prodigue que dans les îles de la Société , y a répandu ses richesses , et la valeur de ses dons s'est encore accrue par les soins que leurs habitants apportent à la culture des terres.

Tout annonce une origine commune entre les Otaïtiens et les habitants des îles des amis. Leur langue n'offre que peu de différence ; leurs mœurs et leurs habitudes ayant également beaucoup de rapport , nous ne nous étendrons pas sur celles qui sont particulières à ces derniers afin d'éviter les répétitions.

Ces insulaires sont plus forts et plus musculeux que les Otaïtiens , parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces , et qu'ils occupent à la culture des terres les moments que ceux-ci passent dans l'indolence et le repos. On ne remarque point parmi eux cette différence physique , cette corpulence , ces proportions presque colossale qui , à Otaïti , distinguent les earées du reste de la nation. Ils ont un teint plus brun , un visage plus arrondi , un nez plus aquilin , et des lèvres moins grosses que les Otaïtiens. Il est peu de contrées sauvages où l'on retrouve des traits plus rapprochés de la physionomie européenne , qu'aux îles des Amis. La partie supérieure du corps des femmes offre des formes que les sculpteurs pourraient prendre pour modèle ; mais leurs jambes et leurs pieds n'ont point la même élégance , et leurs traits manquent de délicatesse et d'agrément. Le vêtement des hommes et des femmes ne consiste qu'en une pièce d'étoffe

ceinte autour des reins : leurs cheveux ordinairement courts, sont recouverts d'une poudre brune, rouge ou orangée.

Les habitations sont, comme à Otaïti, éparses dans l'île, leur construction est à peu près semblable, excepté que des nattes épaisses les ferment du côté du vent. Ainsi que les Otaïtiens, ces Indiens mangent en plein air, à l'ombre d'un arbre, mais ils ne se font aucun scrupule de manger en famille, et les femmes ne sont point exclues de leurs repas.

À la mort d'un parent ou d'un chef, ils manifestent leur douleur en se donnant des coups de pierre sur les dents, en s'enfonçant une dent de requin dans la tête jusqu'à ce que le sang en jaillisse, ou en se plongeant une pique dans la cuisse, dans le flanc ou dans les jones. Ils enterrent leurs morts après les avoir ensevelis dans une pièce d'étoffe ; les chefs ont des *fiatokas* pour lien de sépulture : ces *fiatokas* sont à peu près la même chose que les *moraïs* d'Otaïti.

Lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie grave, ces insulaires se coupent un des petits doigts de la main et quelquefois tous les deux, à l'aide d'une hache de pierre. On ne peut considérer cet usage que comme une expiation volontaire, un moyen d'apaiser la divinité, qui a manifesté sa colère contre eux en les frappant de maladie.

L'auteur de la nature est, selon une partie de ces insulaires, une femme qui réside au ciel : ils lui assignent l'empire des vents, du tonnerre, et ils regardent comme des marques de sa colère

la plupart des maux qui les affligent. Ils admettent aussi des divinités inférieures : ils reconnaissent l'immortalité de l'ame. Selon eux, celle d'un chef habitera une contrée où elle ne sera point soumise à la mort et où elle jouira de tous les biens de la terre ; quant aux ames des classes inférieures, elles seront mangées par un oiseau qui erre autour des cimetières, et subiront ainsi une espèce de transmigration. Ces insulaires n'offrent point à leurs divinités des cochons ou des chiens ainsi que les Otaïtiens ; mais ils leur sacrifient aussi des victimes humaines.

Ces Indiens ne sont pas moins passionnés que les Otaïtiens pour les plaisirs ; ils se font remarquer, dans leurs *heivas* ou danses, par beaucoup de grâce et de précision dans les mouvements. Ils ont aussi divers exercices gymniques ; parmi lesquels on remarque le pugilat ; ils combattent aussi quelquefois avec la javeline ; rien n'égale leur souplesse, leur vigueur et l'adresse avec laquelle ils savent parer les coups de leurs adversaires.

ÎLES SANDWICH.

Ces îles, situées dans l'Océan Pacifique, furent découvertes par Cook, dans son dernier voyage ; elles reçurent le nom du comte de Sandwich son protecteur. Owihée est la plus considérable et la plus fertile des îles qui forment

cet Archipel. Le fruit à pain, le palmier, le cocotier, le bananier, la canne à sucre et le poivrier croissent dans des îles embellies par la plus brillante végétation : les cochons, les chiens et les rats sont les seuls quadrupèdes que l'on y trouve.

La population de ces îles s'élève à vingt mille âmes. Le gouvernement est entre les mains d'un chef revêtu d'une grande autorité ; ses sujets sont divisés en trois classes : les éarées ou chefs de districts, les propriétaires et les toutous, qui n'ont ni rang ni propriété. Les habitants de ces îles paraissent tirer leur origine des Malais, à en juger par l'affinité du langage : leur taille est moyenne, et leurs membres bien proportionnés ; la couleur de leur peau est olivâtre. Les femmes sont moins brunes que les hommes, et leur figure est en général assez agréable. Ce peuple est bienveillant, doux, susceptible d'attachement et de fidélité ; il est gai, vif, adroit et ingénieux, constant dans ses entreprises, il les poursuit avec application, il est fâcheux que ces bonnes qualités soient obscurcies par son penchant au vol. Toutes les peuplades des îles Sandwich n'ont point en partage ces vertus hospitalières : les habitants de Woahou ont été signalés, par tous les voyageurs, comme des hommes aussi féroces que perfides.

Les deux sexes sont presque nus. L'unique vêtement des hommes consiste dans une espèce de ceinture qui suffit à peine pour voiler ce que la pudeur ordonne de cacher. La ceinture des femmes, un peu plus large, descend jusqu'au mi-

lieu des cuisses ; les cheveux de celles-ci , disposés en toupet , sont recouverts d'un mélange de chaux et d'huile de coco , et elles ornent leur front d'une guirlande de fleurs placée avec goût : leur collier , composé de coquillages , est quelquefois remplacé par un ornement formé avec les brillantes plumes de l'oiseau-mouche. Les chefs portent des manteaux décorés avec autant de goût que de richesse ; les plumes de diverses couleurs qui les forment sont fixées sur un réseau , et rapprochées avec un tel art , qu'elles offrent l'apparence d'un velours magnifique ; leurs bonnets , dont la forme est absolument semblable à celle d'un casque , sont également ornés de plumes. Ce peuple industrieux remplace la toile par l'écorce du mûrier papirifère ; cette substance malléable , étendue sous les coups d'un marteau de bois , acquiert des dimensions assez grandes , et ils y impriment des dessins variés.

Leurs maisons composées d'une seule pièce , ont la forme d'une meule de foin : un banc , des gourdes , des jattes de bois en forment l'ameublement ; mais la propreté qui y règne les décore mieux que des ornements somptueux. La nourriture du peuple ne consiste qu'en végétaux et en poisson ; la chair du chien , du cochon et de la volaille , est réservée pour les grands , la viande est interdite aux femmes ; on n'a pu en découvrir la raison. Les maladies sont très-rares dans cet heureux climat ; celles qui affectent le plus fréquemment les naturels doivent être attribuées à l'usage de l'infusion de la racine d'ava. Ils ont une telle passion pour ce breu-

vage funeste , qu'ils ne peuvent s'en désaccoutumer , quoiqu'une vieillesse prématurée en soit le fruit. Les grands ont seuls le droit de boire l'ava : les domestiques , dont la fonction est de la préparer , mâchent la racine jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une pâte qu'ils mêlent avec de l'eau , et ils en expriment ensuite le jus qui constitue ce breuvage.

Les objets du culte de ce peuple ne sont point très-bien connus : on a prétendu qu'ils adoraient des petites figures ; mais on ne peut le croire , lorsqu'on voit que , pour quelques instruments de fer , ils s'empressaient de livrer ces prétendues divinités.

Le *taboo* , coutume singulière de ces îles , est une espèce d'interdiction mise sur un objet quelconque ; alors il devient sacré , et celui qui oserait en approcher serait promptement puni de mort. Ce sont les prêtres qui imposent ordinairement le taboo ; ils entourent le lieu taboué d'une quantité de baguettes , dont le sommet est garni d'une touffe de poils de chien. C'est ainsi que l'équipage des capitaines Portlock et Dixon vit tabouer les sources où il comptait remplir ses futailes.

Les sacrifices humains qui ont lieu à la mort d'un chef suprême , et en plusieurs autres occasions , forment la matière du plus grand reproche que l'on puisse faire aux habitants des îles Sandwich ; mais il est très-probable que l'influence que les mœurs européennes acquièrent dans ces îles , ne tardera pas à faire disparaître cette coutume atroce , peut-être même

n'existe-t-elle plus , car un nouveau Pierre I.^{er} s'est élevé du sein de ces îles sauvages.

On jour verra peut-être la plupart des îles de la mer du sud réunies sous la domination de Tamahama , souverain d'Owihée. Tamahama , aidé des conseils de quelques européens , a fixé dans son île les arts de l'Europe ; un palais élégant , bâti en brique et garni de fenêtres vitrées , a remplacé la chaumière de ses aïeux. Il est parvenu à créer une marine. Le capitaine Vancouver , lors de sa relâche aux îles Sandwich , en 1791 , fit construire un bâtiment pour ce prince ; et , vingt ans après , sa marine , composée de plus de vingt navires , la plupart armés de canons , lui assura la supériorité sur tous ses voisins.

Tamahama ne borne point aux expéditions guerrières l'usage de sa marine ; il l'emploie aussi au commerce. Ses vaisseaux vont commercer sur la côte du nord-ouest de l'Amérique , et lorsque ses pilotes auront acquis assez d'expérience , il enverra ses navires jusqu'en Chine. Les soldats de sa garde sont revêtus d'un uniforme à l'européenne ; leur discipline est très-sévère. Le succès qu'a obtenu Tamahama est dû en grande partie à l'adresse avec laquelle il a su attirer les Européens dans son île : des ouvriers de toutes les professions y sont établis , et communiquent à ces sujets les arts de l'Europe.

Nous ne terminerons point cette description des îles Sandwich , sans rappeler l'événement déplorable qui priva la marine anglaise d'un

des hommes à qui la géographie et la navigation doivent le plus. La mort du capitaine Cook, arrivée dans l'île d'Owihée, fait époque dans les annales de la géographie.

ARCHIPEL DU NORD.

Cet Archipel consiste en plusieurs groupes d'îles, situées entre la côte Orientale de Kamtschatka et la côte Occidentale du continent de l'Amérique. M. Muller divise ces îles en quatre groupes principaux, dont les deux premiers sont appelés les Îles-Aleutiennes. Le troisième se nomme ordinairement Negho et comprend les îles connues par les Russes sous le nom d'Andréanofski-Ostrova. Le quatrième groupe est appelé Kavalang, et comprend seize îles que les Russes nomment Lyssie-Ostrova, ou les îles aux Renards.

Quelques-unes de ces îles ne sont habitées qu'occasionnellement et pendant quelques mois de l'année, et d'autres ne sont guères peuplées; mais il s'en trouve où il y a constamment un grand nombre d'habitants. *Copper-Island*, ou l'île à cuivre, prend son nom du cuivre que la mer jette sur ses côtes. Les habitants de ces îles sont en général de petite taille, avec des membres forts et robustes, mais souples. Ils ont de longs cheveux noirs et plats, peu de barbe, le visage applati et une belle peau. Ils sont la plupart bien faits et d'un fort tempéramment, propre

au climat orageux de leurs îles. Les habitants des îles Aleutiennes vivent de racines sauvages et d'animaux marins. Ils ne s'occupent point à la pêche, quoique leurs rivières soient remplies de saumons, et leurs côtes de turbots. Leurs habits sont faits de peaux d'oiseaux, et de loutres marines.

Les îles aux Renards sont ainsi appelées, d'après le grand nombre de renards noirs, gris et rouges, qu'elles contiennent. L'habillement des habitants consiste en un bonnet; et une fourrure qui descend jusqu'aux genoux. Quelques-uns d'entr'eux portent ordinairement un bonnet de peau d'oiseaux, partie colorée, auquel ils laissent une partie des ailes et de la queue. Sur le devant de leurs bonnets de chasse et de pêche, ils mettent une petite planche semblable à un écran, ornée de mâchoires d'ours marins et de grains de verre de chapelets, qu'ils reçoivent en échange, des Russes. Dans leurs fêtes et dans leurs bals, ils ont une espèce de bonnet plus élégant. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux marins, et la mangent ordinairement crue. Mais quand ils ont envie de faire cuire leurs vivres, ils font usage d'une pierre creuse, y placent le poisson ou la viande, la couvrent avec une autre, et en bouchent toutes les interstices avec de la chaux ou de l'argile. Ils la placent ensuite horizontalement sur deux pierres, et allument un feu dessous. Ils font sécher en plein air les provisions qu'ils ont dessein de garder, et n'y mettent point de sel. Leurs armes offensives sont des

arcs , des flèches et des dards ; et leurs défensives , des boucliers de bois.

La plus parfaite égalité règne parmi ces insulaires. Ils n'ont ni chefs ni supérieurs , ni lois ni punitions. Ils vivent en famille , et en société de plusieurs familles réunies , qui forment ce qu'ils appellent une race , qui , en cas d'attaque , se donnent des secours mutuels. Les habitants de la même île prétendent toujours être de la même race , et chacun regarde son île comme une propriété commune à tous les individus de la même société. Les fêtes sont très-communes chez eux , et plus particulièrement quand les habitants d'une île sont visités par ceux d'une autre. Les hommes du village vont au devant de leurs convives , tambour battant , et précédés de leurs femmes , qui chantent et dansent. A la fin de la danse , les hôtes servent leurs meilleures provisions , et invitent leurs convives à prendre part à la fête. Ils nourrissent leurs enfants , encore fort jeunes , de la viande la plus grossière , et presque toujours crue. Quand un enfant crie , la mère le porte sur-le-champ sur le rivage , et , soit en été ou en hiver , le tient dans l'eau jusqu'à ce qu'il se taise. Cette coutume , loin de faire mal aux enfants , les endurecit contre le froid , et ils vont nus pieds tout l'hiver , sans le moindre inconvénient. Ils échauffent rarement leurs maisons ; mais quand ils ont envie de se chauffer , ils allument une botte de foin , et se tiennent penchés dessus ; ou ils allument de l'huile de baleine , qu'ils versent dans le creux d'une pierre. Ils ont assez de bon sens naturel ;

mais ils ne comprennent pas facilement. Ils paraissent froids et indifférents dans la plupart de leurs actions ; mais dès qu'une injure, ou même un soupçon, les tire de cet état flegmatique, ils deviennent furieux et inflexibles, et se vengent de la manière la plus violente, sans s'embarrasser des conséquences. Le moindre chagrin les portes au suicide ; la crainte même d'un mal incertain les met au désespoir, et ils se donnent la mort avec le plus grand sang-froid.

ILES PELEW.

Il y a probablement long-temps que l'existence et la situation de ces îles sont connues des Espagnols ; mais d'après un rapport des îles voisines, qu'elles étaient habitées par une race de cannibales, il paraît qu'il n'y avait jamais eu la moindre communication entr'elles et les îles des Européens, jusqu'à ce que le paquebot l'*Antelope*, appartenant à la compagnie des Indes Orientales, eut fait naufrage sur l'une d'elles, au mois d'août 1783. Selon le compte rendu de ces îles par le capitaine Wilson, qui commandait le paquebot, il paraît qu'elles sont situées entre le 5.^e et le 9.^e deg. de lat. Sept., et entre le 127.^e deg. 40' et 133.^e 40' deg. de long. Or. du méridien de Paris, et qu'elles gissent dans une direction N.-E. et S.-O. Elles sont longues, mais étroites, d'une hauteur modérée, et bien boisées ; leur climat est tempéré

et agréable ; leurs terres produisent des cannes à sucre, des ignames, du cacao, des platanes, des bananes, des oranges et des citrons ; et les mers environnantes abondent en beaux poissons de diverses espèces.

Les naturels de ces îles sont forts, bien faits, au-dessus de la taille ordinaire : leur teint est beaucoup plus foncé que ce que l'on entend par la couleur de cuivre des indiens, mais pas noir. Les hommes vont absolument nus, et les femmes ne portent que deux petits tabliers, l'un devant et l'autre derrière, faits de la coquille des noix de cacao, teints en diverses nuances de jaune.

Leur gouvernement est monarchique, et le roi absolu ; mais il exerce plutôt son pouvoir avec la douceur d'un père, qu'avec l'autorité d'un souverain. Dans le langage des européens, il est la source des honneurs. Il crée occasionnellement ses nobles, que l'on appelle *rupacks*, ou chefs, et accorde un singulier ordre de chevalerie, appelé l'*ordre de l'os*, dont les membres portent un os sur le bras.

L'idée que la relation, publiée par le capitaine Wilson, nous donne de ces insulaires, est celle d'un peuple qui, quoiqu'ignorant les arts et les sciences, et vivant de la manière la plus simple, possède cependant toute cette politesse franche, cette délicatesse, cette chasteté de correspondance entre les deux sexes, ce respect pour les propriétés, cette subordination au gouvernement, et ces habitudes d'industrie, que l'on trouve si rarement réunis dans des sociétés plus civilisées des temps modernes.

H. des V.

18

Il paraît que , lorsque les Anglais furent jetés sur l'une de ces îles , ils éprouvèrent la plus grande humanité et la plus grande hospitalité de la part des naturels ; et que , jusqu'à leur départ , ils furent traités avec la plus grande attention. « Ils sentaient , dit-il , que mes gens étaient dans la détresse , et en conséquence ils les firent partager tout ce qu'ils pouvaient donner. Ce n'était pas cette munificence mondaine qui accorde ses faveurs dans l'attente d'une rétribution éloignée ; c'était le pur mouvement de la bienveillance naturelle ; c'était l'amour de l'humanité ; c'était une scène qui représente la nature humaine sous de brillantes couleurs ; et tandis que leur générosité gratifiait les sens , leur vertu portait jusqu'au cœur.

ILE DE PAQUES.

Cette île , ou terre de Davis , est située dans le grand Océan. Sa circonférence est de dix à douze lieues. Elle a des collines si élevées qu'on les aperçoit à quinze ou seize lieues en mer. Elle n'est pas d'un aspect aussi stérile ni aussi rebutant que l'ont dit les voyageurs. Elle est à la vérité presque dépourvue de bois ; mais les côteaux et les vallons offrent des tapis de verdure très-agréables ; principalement aux yeux des navigateurs. La grosseur et la honte des patates , des ignames , des cannes à sucre , etc. , annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse.

Les portraits que l'on a fait de ses habitants ne sont pas plus exacts. On ne trouve dans cette île ni les géants de Roggewein, ni les hommes maigres et languissants par le manque de nourriture, dépeints par un voyageur moderne, qui leur donna un caractère général de pénurie. Loin de trouver des hommes repoussants par le spectacle de leur misère, et à peine quelques femmes, qu'une *prétendue révolution dans cette partie du monde n'a point ensevelies sous ses ruines*, j'y ai vu, au contraire, dit l'un des compagnons de la Peyrouse, une peuplade assez nombreuse, mieux partagée en beauté et en grâces, que toutes celles que depuis j'ai eu occasion de rencontrer, et un sol qui leur fournissait sans peine des aliments d'une bonne qualité, et plus que suffisants pour leur consommation, quoique l'eau douce y fût très-rare et peu potable.

Ces insulaires ont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréable; leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces et bien proportionnée. À la couleur près, leur visage n'offre point de différence d'avec celui des Européens. Ils ont peu de poil et de barbe. La couleur de leur peau est basanée; leurs cheveux sont noirs, et quelques-uns les ont blonds. Ils m'ont paru jouir, en général, d'une bonne santé, qu'ils conservent même dans un âge avancé. Ils sont dans l'usage de se tatouer la peau, et de se percer les oreilles. Ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de la canne à sucre rou-

lées en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules ; ce qui paraît être, parmi les hommes seuls, un caractère distingué de beauté, qu'ils tâchent d'acquiescer.

Ces peuples sont circoncis, et ils vivent dans l'anarchie la plus parfaite ; aucun de nous n'y a distingué de chef. Hommes et femmes, tous vont presque nus ; ils portent seulement une pagne qui voile les parties sexuelles, et quelques uns un coupon d'étoffe, avec lequel ils s'enveloppent les épaules ou les hanches. Je ne sais, continue le compagnon de La Peyrouse, s'ils ont une idée de la propriété, mais leur conduite à notre égard prouve le peu de respect qu'ils ont pour celle des étrangers. Ils eurent un tel amour pour nos chapeaux, qu'en peu d'heures, ils parvinrent à nous en dépouiller, et à nous rendre le sujet de leurs railleries. On ne peut mieux les comparer qu'à des écoliers, qui mettent tout leur plaisir à faire des espiègleries.

Ces insulaires ne sont pas sans industrie. On remarque même que leurs cases sont assez vastes et parfaitement construites dans leur genre. Leurs étoffes sont faites avec le mûrier papier ; mais elles sont en petite quantité, par la raison que cet arbre n'est pas très multiplié dans l'île, quoiqu'ils paraissent le cultiver. Ils font aussi des chapeaux, des paniers de jonc, et de petites figures en bois passablement travaillées. Ils se nourrissent de patates, d'ignames, de cannes à sucre, de poisson, et aussi d'une espèce de

ficus marin, qu'ils ramassent sur les bords de la mer.

Les poules sont les seuls animaux domestiques que nous ayons trouvés à l'île de Pâques; mais elles y sont peu nombreuses. Les rats en sont les seuls quadrupèdes.

Il y a dans la partie de l'est de l'île un très-grand cratère; et l'on voit dans presque toute sa circonférence, sur les bords de la mer, un grand nombre de statues ou espèces de bustes informes, auxquels on a seulement figuré grossièrement les yeux, le nez, la bouche et les oreilles.

« Ces monuments singuliers, dit Forster, l'un des compagnons de Cook, étant au-dessus des forces actuelles de la nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cents insulaires, privés d'outils, et tout occupés de leurs besoins, n'auraient pu construire des plates-formes, qui demanderaient des siècles de travail. Il est très-probable que jadis ce peuple était très-nombreux et riche, et qu'alors il avait assez de loisir pour élever à ses princes des monuments durables. Cette île, dont tous les minéraux sont volcaniques, a été, selon toute apparence, bouleversée par le feu d'un volcan. »

Au pied des statues dont on vient de parler, se trouvent des cavernes mystérieuses. C'est dans ces petits caveaux que chaque famille donne la sépulture à ceux de ses membres qu'elle a perdus.

M. de La Peyrouse avait déjà fait beaucoup

de présents à ces insulaires. Avant son départ ; il voulut leur donner de nouvelles marques de bienveillance , et contribuer à leur bonheur d'une manière plus durable , en laissant sur leur île deux brebis , une chèvre , une truie , avec un mâle de chaque espèce , et en y faisant semer toutes sortes de légumes , et planter des noyaux de pêches , de prunes , de cerises , et des pépins d'oranges et de citrons.

F I N.

TABLE

Des matières que renferme ce volume.

A FRIQUE. <i>Anecdotes de ce pays.</i> — Les nègres Mandingues et un lion.	118
Trait héroïque d'amour filial.	119
Sort déplorable des juifs dans l'empire de Maroc.	120
AMAZONE (FLEUVE) — Crocodiles qui se trou- vent dans tout son cours.	158
Serpent yaca-ma-ma.	159
Couleuvre monstrueuse.	160
Usage des femmes du <i>Chaco</i> .	Ibid.
AMÉRIQUE. <i>Quelques anecdotes sur les peup- les de ce pays et sur leurs usages</i>	171
Usages du calumet chez les sauvages.	Ibid.
Affection et générosité des sauvages envers les morts.	172
Fêtes des morts, ou festin des ames chez les sauvages.	174
Anecdotes sur les Missouris, peuples de la Louisiane.	176
Nouvelle preuve de l'instinct extraordinaire dont le chien est doué.	178
AMIS (ÎLES DES) — Mœurs et coutumes des ha- bitants de ces îles.	193
ARABIE. — Nom, mœurs, usages et habille- ments des habitants.	6-

Principales villes , curiosités et arts de l'Arabie.	69
Anecdote arabe.	71
ARCHIPEL DU NORD — Portrait et coutumes des insulaires du nord.	201
ASCENSION (ÎLES DEL') — Tortues monstrueuses.	104
BAIE D'HUDSON — Portrait, mœurs et culte des Esquimaux.	127
Chasse du castor.	135
BERMUDES (ÎLES) — Aventures de trois Anglais. — Fléau des rats.	138
BRESIL. — Mœurs et usages des Brésiliens. Ce qu'ils font de leurs prisonniers.	163
Particularités sur le singe Aquiqui.	167
Oiseaux remarquables du pays.	168
CANADA — Le saut de Niagara.	136
Grand banc de terre-neuve.	137
CEYLAN (ÎLE DE) — Mœurs et costumes des Chingulaïs.	114
Sansues et araignées monstrueuses de l'île de Ceylan.	116
CHINE. — Population , mœurs et usages des Chinois.	138
Habillements , 40 — Mariages , funérailles , 41 — Langues , 42 — Génie et sciences.	43
EGYPTE — Sol et productions de l'Egypte.	77
Population , mœurs , usages et amusements des Egyptiens.	79
Curiosités et antiquités de l'Egypte.	82
FERRO ou HIÉRO (ÎLE DE) — Arbre extraordinaire qui seul fournit de l'eau aux insulaires.	112

GROENLAND - OCCIDENTAL — Caractère , mœurs et usages des Groenlandais.	12
Vêtement pour marcher sur les flots de la mer.	14
Manière de prendre les baleines.	15
GUINÉE MÉRIDIONALE — De la Côte d'Or.	69
Fourmis monstrueuses et carnassières de la Côte d'Or.	101
Serpents de la Côte d'Or.	103
INDOUSTAN — Caractère, mœurs et usages des Indous.	55
Orgueil d'un roi Indien.	58
Chasse du tigre dans l'Indoustan.	59
ISLANDE — Caractère, mœurs et usages des Islandais.	104
JACCOS (filles des) — Usage cruel de ces peuples.	109
Funérailles des Jaccos.	111
KAMTSCHATKA — Caractère, mœurs et cou- tumes des Kamtschadales.	73
LAPONIE — Caractère, mœurs et usages des Gens Lapons.	18
Magiciens Lapons.	19
La chasse aux ours.	20
LOANGO — Usages singuliers dans ce royaume.	98
MALABAR (côte du) — Caractère, mœurs et usages des habitants.	60
Serpents monstrueux.	65
MEXIQUE — Caractère, mœurs et usages des habitants.	121
Principales raretés qu'on trouve dans le Mexi- que.	124

Ancedote. —	127
NAPLES (ROYAUME DE) — Le Vésuve.	31
Lettre de Pléine Lejeune.	32
(Cette lettre offre des détails sur une des premières éruptions du Vésuve.)	
Les Lazaronis.	37
NORWEGE. — Serpent de mer.	22
NOUVELLE-HOLLANDE. — Caractère, mœurs et usages des habitants de ce pays.	182
OTAITI, L'UNE DES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ. — Portrait, caractère, mœurs et usages des Otaïtiens.	186
PANAMA (ISTHME DE) — Mœurs, usages et religion des habitants de cet isthme.	150
PAQUES (ÎLE DE) — Portrait, mœurs et coutumes des habitants de cette île.	206
PARAGUAY. — Serpents monstrueux de ce pays.	153
Singulière aventure d'une femme Espagnole.	155
PAYS DES HOTTENTOTS. — Ordre de chevalerie chez les Hottentots.	108
BELEW (ÎLES) — Caractère et usages des habitants de ces îles.	204
PÉROU. — Caractère, mœurs et usages des habitants.	144
Animal singulier. —	147
Mine du Pérou. — Rivière pétrifiante.	Ibid.
RUSSIE. — Palais et canons de glaces faits et mis en usage sur les bords de la Newa.	25
Ancedotes russes.	26
SAINT-CHRISTOPHE (ÎLES). — Terrible ouragan.	142

SANDWICH (ÎLES) —Portrait, mœurs et usages des habitants de ces îles.	196
SÉNÉGAL. —De la rivière du Sénégal, et de quelques nations qui habitent sur ses bords.	84
Productions du Sénégal.	87
Mœurs et usages des Maures du désert.	89
Description des Chameaux et des Autruches du désert, au nord du Sénégal.	92
SIBÉRIE. — Circonstances singulières de la chasse aux zibelines.	46
Des Samoïèdes et des Ostiacks.	47
Délicatesse d'un Ostiack.	53
SIERRA-LÉONE. —Anecdote relative à un lion et une chèvre.	95
Tigre mis en fuite par des porcs.	Ibid.
Voracité d'un requin, de la côte occidentale d'Afrique.	96
SUISSE. —La chasse aux Chamois.	28
TÉNÉRIFFE (ÎLE DE) —Fameux pic de Téné- riffe.	106

FIN DE LA TABLE.

LILLE.—IMPRIMERIE DE BLOCQUET.







